Les Villes martyres
de France et de Belgique

PRINCIPAUX OUVRAGES
de M. MARIUS VACHON

L'Ancien Hôtel de Ville de Paris. Grand in-4°, 200 gravures dans et hors texte. Ouvrage publié avec le concours du Conseil municipal de Paris, 1882.

Le Nouvel Hôtel de Ville de Paris. Grand in-4°, 350 gravures dans et hors texte. Ouvrage publié par ordre et aux frais du Conseil municipal de Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900.

L'Art français pendant la guerre de 1870-1871 et la Commune. Prix Bordin de l'Académie des Beaux-Arts en 1882. 4 vol. in-8°, avec gravures. A. QUANTIN, éditeur.

Puvis de Chavannes. Grand in-4° jésus, avec 100 photogravures dans le texte. 42 héliogravures hors texte. A. LAHURE, BRAUN & CLEMENT, éditeurs, 1896.

Edouard Detaille. Grand in-4° jésus, avec 100 photogravures dans le texte et 20 héliogravures hors texte. A. LAHURE, éditeur, 1897.

Jules Breton. Grand in-4° jésus, avec 100 photogravures dans le texte et 15 héliogravures hors texte. A. LAHURE, éditeur, 1898.

W. Bouguereau. Grand in-4° jésus, avec 100 photogravures dans le texte et 15 héliogravures hors texte. A. LAHURE, éditeur, 1899.

Delacroix, sa vie et son œuvre. In-folio, 40 photogravures et nombreux dessins dans le texte. DUMAS, éditeur, 1885.

Jacques Callot. In-8°, avec gravures. Librairie de l'ART, Rouam, 1886.

Philibert de l'Orme. In-8°, avec gravures. Librairie de l'ART, Rouam, 1887.

Les Chambiges : Une famille parisienne d'architectes maistres-maçons. 1 vol. grand in-4°, avec gravures, 1907. Prix quinquennal de Joëst de l'Académie des Beaux-Arts, 1907.

Pierre Vanneau et le Monument de Jean Sobiesky. Grand in-4°, avec gravures, 1879. CHARAVAY frères, éditeurs.

La Femme dans l'Art. Grand in-4° de 600 pages, avec 400 gravures, 1893.

Pour devenir un artiste. Un vol. in-8°, avec 30 gravures. DELAGRAVE, éditeur, 1905.

Rapports de Missions officielles (Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts) sur les Musées, Ecoles et Institutions d'Art industriel en France, Allemagne, Angleterre, Autriche-Hongrie, Belgique, Hollande, Italie, Russie, Danemark, Suède et Norvège. 6 volumes grand in-4°. A. QUANTIN, BERGER-LEVRAULT & Cie et IMPRIMERIE NATIONALE, 1885-1889.

Les Arts et les Industries du papier. In-4°, avec 200 photogravures, dans et hors texte, en couleurs. LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES, 1895.

Les Manufactures nationales : les Gobelins, Sèvres et Beauvais (en collaboration avec Henry HAVARD). Grand in-8° de 650 pages, avec gravures. LIBRAIRIE ILLUSTRÉE, 1889.

La Renaissance française ; l'Architecture nationale. 1 vol. in-4°, avec 75 gravures hors texte. E. FLAMMARION, 1908.

Histoire du Louvre et des Tuileries. Concours du Prix Bordin, de l'Académie des Beaux-Arts, en 1913. (En préparation.)

ÉGLISE DE BERRY AU BAC

(D'après l'*Illustration*.)

Pl. I

HMod
V119v

MARIUS VACHON

Membre du Comité des Sites et Monuments pittoresques
du Touring-Club de France
Lauréat de l'Académie des Beaux-Arts de France

LES VILLES MARTYRES DE FRANCE ET DE BELGIQUE

STATISTIQUE DES VILLES ET VILLAGES DÉTRUITS PAR LES ALLEMANDS DANS LES DEUX PAYS, AVEC 41 VUES DE VILLES ET DE MONUMENTS HISTORIQUES AVANT ET APRÈS LEUR INCENDIE

Huitième édition.

140210
11/10/16

PARIS
LIBRAIRIE PAYOT ET Cie
46, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 46

Tous droits réservés.

INTRODUCTION

Ce livre est la réunion en volume, ainsi que le complément par de nombreux documents nouveaux, de la série de conférences publiques, organisées en Suisse pour y faire connaître les crimes de vandalisme commis par les Allemands dans les régions de la France et de la Belgique envahies.

N'est-ce pas servir opportunément son pays — à défaut de pouvoir le défendre les armes à la main, à cause de l'âge — que de le faire admirer et aimer dans ses vieilles pierres détruites par les Vandales du XXe siècle, et de crier à tous la grande pitié de celles qui sont encore en péril de mort?

Il était en outre nécessaire et urgent d'opposer à la campagne de mensonge, faite, dans toute la Suisse, par l'Allemagne, au sujet de ces crimes, une campagne, parallèle, d'exposition de toute la vérité, au moyen d'une documentation, aussi abondante que précise et indiscutable, appuyée de projections de photographies des villes et des monuments bombardés et incendiés.

Le devoir imposé à un Français dans un pays neutre, où il recevait partout la plus cordiale hospitalité, et le concours le plus dévoué, de ne laisser

échapper de ses lèvres aucune expression d'indignation et de colère qui pût provoquer quelque manifestation publique ; l'obligation de prêcher d'exemple, au moment où, à la demande des autorités locales, ardemment bienveillantes pour la cause française, il suppliait ses auditeurs de refouler au plus profond de leur cœur les sentiments qu'ils éprouveraient au spectacle douloureux de tant de désastres tragiques, ne concernent plus une publication où l'écrivain d'art a le droit de reprendre toute sa liberté.

Ce livre continuera l'œuvre de propagande et de défense de la vérité, interrompue un instant par l'interdiction subite de ces conférences publiques. Grâce à une généreuse coopération de l'éminent directeur de l'« Illustration », M. René Baschet, l'écrivain d'art pourra, comme le conférencier, donner à son texte la confirmation saisissante de nombreux documents photographiques, d'une puissante éloquence démonstrative, mettant sous les yeux les preuves irrécusables du Vandalisme allemand.

« Les Villes martyres de France et de Belgique » seront, pour ce dernier pays, au point de vue de la destruction des villes et des monuments historiques, en quelque sorte, le pendant du livre de M. Pierre Nothomb, « Les Barbares en Belgique, » édité en Suisse par la librairie Payot & Cie[1], *dont chaque page étreint le cœur et fait venir les larmes*

[1] *Pierre Nothomb.* Les Barbares en Belgique, 1 vol. in-18 de 264 p., 3 fr. 50. Paris, Perrin & Cie. Lausanne, Payot & Cie.

aux yeux, par les récits émouvants des massacres d'inoffensifs habitants, des tortures infligées aux vieillards et aux enfants, des attentats contre les femmes et les jeunes filles, des scènes de pillage, etc.

L'opportunité de ce livre est en outre démontrée par la note suivante que le Gouvernement allemand, à la date du 19 mars, faisait adresser à tous les pays neutres, par l'intermédiaire de l'Agence Wolff :

« Le haut Commandement reçoit de nombreuses demandes tendant à la protection et à la conservation des monuments de la kulture et de l'histoire, ainsi que des trésors de l'art. Ce fait prouve combien est profonde dans notre peuple la compréhension de toutes les questions kulturales. Nous trouvons aussi ces préoccupations pour les choses de la kulture dans l'armée, qui se recrute dans toutes les classes de la population, et est, dans le plus beau sens du mot, le peuple en armes. Aussi, toutes les fois que l'ennemi n'a pas détruit lui-même les monuments de kulture en les utilisant comme remparts ou comme autres moyens de combat, l'armée allemande a protégé les monuments de l'histoire et de l'art. »

Ce livre n'est ni complet ni définitif ; il ne pourra l'être que le jour, prochain, espérons-le, où l'évacuation des régions occupées par l'ennemi permettra de connaître toute l'étendue des ruines accumulées par le Vandalisme allemand. Mais, d'ores et déjà, il en constitue un premier inventaire descriptif, qui est basé principalement sur les rapports des Commis-

sions officielles d'enquête, instituées par les gouvernements français et belge, sur des lettres de témoins sérieux, et sur des correspondances de guerre de journaux des pays alliés et des pays neutres.

Au cours des nombreuses missions d'enquêtes artistiques dont il a été chargé, de 1882 à 1897, par le Ministère des Beaux-Arts de France, et des congrès d'Art public en Belgique, auxquels il a participé comme membre du Comité international directeur de cette institution, l'auteur a visité et étudié ces villes martyres, et ces monuments historiques détruits. Sa douleur présente s'accroit encore du souvenir, toujours très vivant, de l'enthousiasme, de la foi, et de la tendresse avec lesquels les Belges faisaient aux étrangers les honneurs des vieilles pierres, si belles, si touchantes et si vénérables, de leurs anciennes cités d'art, dont quelques-unes, aujourd'hui, ne sont plus que des amas informes de décombres et de cendres.

Tout en étant, essentiellement et surtout, un moyen de propagande et de défense de la vérité contre le mensonge, ce livre, dans ses intentions, est aussi un hommage pieux d'admiration et de respect pour la nation qui a estimé, sublimement, que « l'honneur fait à sa signature, même au bas d'un « chiffon de papier », valait plus que son travail, ses trésors, ses villes, et la vie de ses enfants. »

MARIUS VACHON.

LA FAÇADE

VUE DE LA CATHÉDRALE, PRISE DU NORD-EST

(Phot. des Monuments historiques.)

EN FRANCE

J'ai vu le reître noir foudroyer au travers
Les masures de France. et. comme une tempeste
Emportant ce qu'il peut, ravager tout le reste.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ.

(Les Tragiques.)

« Le christianisme a adouci, jusqu'à un certain point, cette brutale ardeur batailleuse des Germains; mais il n'a pu la détruire, et quand la croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants. Alors — et ce jour, hélas, viendra — les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire. Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques... »

HENRI HEINE.

(L'Allemagne.)

L'AME DES VIEILLES PIERRES DE FRANCE

Pour tous ceux qui savent les voir avec les yeux de l'esprit et du cœur, les vieilles pierres ont une âme, une âme dont la beauté exalte, épure et complète la beauté de leur corps, — la pierre, — et qui, ainsi, les fait vivre d'une double vie intense, puissamment féconde en émotions morales et en sensations d'art. Les vieilles pierres ont une âme, parce qu'elles sont le reflet, éclatant et profond, de celle des générations lointaines qui les ont créées par leur génie, et qui ont vécu, sous leur abri ou à leur ombre, en les associant intimement à leurs joies, à leurs tristesses, à leurs souffrances, à leurs douleurs, à leurs espérances et à leurs rêves; parce qu'elles sont le symbole, exact et précis, de leur temps et de leur milieu.

C'est ce qui fait que les pays qui n'ont point de vieilles pierres apparaissent et sont bien, en effet, des pays incomplets, des pays à qui il manque quelque chose d'essentiel, de nécessaire, d'indispensable. Ces pays-là peuvent avoir de belles montagnes, de beaux lacs, de belles rivières, de belles forêts, de beaux paysages, de beaux sites, de beaux horizons; tout cela n'est point suffisant pour les faire aimer, admirer et désirer, à l'égal de ceux qui ont des vieilles pierres.

L'homme a un besoin instinctif qu'à la création de

la nature, immense, sublime, expression de sa grandeur et de son éternité, et par là souvent démesurée, écrasante, vienne s'ajouter la création de l'homme, plus à l'échelle de sa faiblesse, et par là beaucoup plus émouvante. C'est si vrai, à tous les points de vue, que Ruskin, le grand esthéticien anglais, en contemplation devant les Alpes suisses, qu'il admirait passionnément, et sur lesquelles il a écrit tant de pages éloquentes, n'en a pas moins dit un jour : « C'est une noble chose que des hommes puissent, avec de la pierre taillée et de la glaise cuite, mettre l'apparence de l'infini sur la face d'un mur et faire que son arête sur le ciel soit comme une ligne d'horizon. Peu de rocs dans les Alpes tombent d'une chute aussi haute, aussi droite, et aussi accablante que le chœur de Beauvais.» Et, dans un magnifique parallèle entre l'œuvre de nature et l'œuvre d'art, où celle-ci est présentée comme le prototype, le point de comparaison de celle-là, il ajoute que la montagne est une cathédrale qu'il faut apprendre à lire, de même que toute la symbolique de la nature. « Elle a, ajoute-t-il, ses portes de rocher, ses parvis de nuages, ses autels de neiges, son dôme de sombre azur où passent les éternelles étoiles, et ses chœurs dont les voix sont celles des torrents.»

Si les habitants des mondes neufs ont constamment le désir de venir visiter les vieux mondes, c'est parce que ceux-ci, et non ceux-là, ont des vieilles pierres, — cathédrales, églises, palais, châteaux, hôtels, maisons, — témoins éloquents et fidèles de la vie nationale, sociale et artistique d'un passé lointain, actif,

fécond, et glorieux en toutes manifestations de l'intelligence humaine.

Parmi les vieilles pierres de France, les plus vivantes, les plus grandioses, les plus belles, les plus sensationelles et les plus émouvantes sont, sans contredit, les vieilles pierres du Moyen âge, les pierres ogivales des cathédrales, des palais, des châteaux, des hôtels et même des maisons, construits pendant cette grande période de l'histoire.

C'est que, dans cette architecture du Moyen âge, tout monte, tout ascensionne, tout se dirige vers le ciel. Des puissances sociales et politiques du temps, c'est à qui saura et pourra dépasser l'autre, en s'élevant le plus au-dessus de la cité, de la terre et de l'horizon : la Royauté par les tours de ses palais, la Féodalité par les donjons de ses châteaux et de ses forteresses, la Commune par les beffrois de ses hôtels de ville, et l'Eglise par les flèches de ses cathédrales.

Mais les palais royaux, les donjons féodaux, les hôtels municipaux ont, pour la plupart, disparu, et depuis longtemps, à la suite des guerres, des révolutions et des transformations des cités ; seules sont restées debout, et en grand nombre, les cathédrales et les églises ; or, ce sont ces édifices-là, ceux construits dans le style ogival, qui représentent le mieux l'art national français, et qui ainsi peuvent avoir le plus d'âme.

Les monuments de la Renaissance, religieux et civils, ont aussi une âme, souvent très vibrante, très suggestive d'émotions morales et de sensations d'art, parce qu'ils sont l'expression du génie artistique de

L'ILE DE FRANCE

L'Ile de France! quel beau nom, et pittoresque et original, qui parle clairement à l'imagination! Resserrée, sans cesser jamais d'être à l'aise, entre cinq rivières, la Seine, l'Oise, la Marne, l'Ourcq et l'Aisne, la région ressemble, en effet, topographiquement, à une île réelle, avec tous les attributs de poésie, de fraîcheur et de fertilité que comporte cette dénomination symbolique, par antithèse avec les contrées moins favorisées de la nature qui l'entourent. C'est uue région éminemment caractéristique, harmonieuse et complète, qui a une véritable personnalité géographique. Sa configuration présente la forme d'un réseau de collines peu élevées, de coteaux verdoyants, de vallées et de vallons à vergers, prairies, champs, hortillonnages et jardins, où serpentent une multitude de rivières et de ruisseaux, abondamment alimentées par des sources inépuisables; de vastes forêts domaniales ou privées, et de quelques plateaux de grandes cultures. Le climat est tempéré; point d'hivers rigoureux, point d'étés caniculaires ; des automnes et des printemps d'une grande douceur, dans une parfaite régularité de pluies bienfaisantes. Les cultures y présentent une grande diversité ; et quelques-uns de leurs produits ont une grande renommée. Les

UNE CHAPELLE DE LA CATHÉDRALE BOMBARDÉE

DÉBRIS DE COLONNE DANS LA NEF DE LA CATHÉDRALE

(D'après l'*Illustration*.)

LA MAISON DU GÉNÉRAL LYAUTEY A CRÈVIC

LE VILLAGE DE MAURUPT LE MONTOY

(D'après l'*Illustration*.)

bois et les forêts abondent en gros et petits gibiers de poil et de plume.

En conséquence, l'Ile de France a toujours été un grand foyer de population intense, population gaie et avenante, répartie non en grandes cités, mais en petites villes et en villages, qui se sont multipliés dans les vallées et sur les collines, animant et égayant les paysages et les perspectives d'horizons par les pittoresques silhouettes de leurs belles églises, et par les ensembles de leurs coquettes et riantes maisons, entourées de vergers et de jardins. Les châteaux, tant anciens que modernes, princiers ou bourgeois, sont très nombreux. C'est le pays de grande villégiature mondaine, avec chasses à courre et à tir, avec grandes réceptions. Partout on respire le bien-être, l'aisance et même la richesse; et, de toute évidence, il y fait bon vivre.

N'y avait-il pas là, surabondamment, les éléments d'une attirance irrésistible pour des hordes teutonnes, par la perspective séduisante, même au défaut d'une conquête définitive impossible, d'une longue occupation provisoire, leur assurant une existence pleine de charme, d'agrément et de plaisirs matériels de tous genres? Aussi, se sont-elles ruées sur ce beau pays, en s'efforçant de l'encercler pour qu'aucune partie ne pût leur échapper.

La « kultur » allemande ne devait pas rester inaccessible à cette autre considération, dans un différent ordre d'idées : l'Ile de France est le berceau de la nation française. Là, elle est née ; là, s'est formée son âme; là, elle a pris conscience de ses destinées; de là,

elle a rayonné, conquérant par sa diplomatie, par sa puissance d'attraction, et par les armes, les pays divers qui la constituent aujourd'hui. Pendant des siècles, toute notre histoire politique a pivoté entre Soissons, Reims, Laon et Noyon. Un merveilleux centre artistique a été aussi cette région privilégiée et heureuse, aux paysages délicieux, où tout, le sol, les eaux, les champs, les forêts et l'atmosphère sont en parfaite harmonie de couleurs et de lumière, conditions excellentes pour une floraison superbe d'œuvres architecturales et sculpturales.

Prendre possession, ne fût-ce que pendant quelque temps, de cette magnifique terre d'art et d'histoire, la fouler, la pressurer, la meurtrir, la mutiler, sinon la détruire : quelles jouissances pour des soudards intellectuels !

Et puis, c'était là, surtout, de la stratégie psychologique, destinée à frapper vivement les imaginations de tous les admirateurs et fidèles de cette « kultur », en complétant la victoire militaire d'une sorte d'asservissement de l'histoire de France au dogme impérial, universel désormais, du « Deutschland über alles ».

Au commencement de septembre, les Allemands dévalaient torrentiellement de la Fère sur Laon, à la suite de nos armées en retraite offensive ; ils s'emparaient de cette place, que ses forts ont été impuissants à défendre ; et, de là, ils se précipitaient sur Soissons, impatients de prendre cette antique cité, dont l'histoire est si intimement liée à celle de notre

pays, que son occupation, à leurs yeux, devait pour l'univers entier, marquer la prise de possession de l'Ile de France, boulevard de Paris, Paris le but historique de toutes les invasions germaniques, depuis Attila.

Les monuments de la ville sont les témoins de sa longue vie politique, sociale, et artistique. La crypte de l'antique abbaye de Saint-Médard, construite très vraisemblablement du IXe au Xe siècle, reporte aux temps carlovingiens. La cathédrale de Saint-Gervais, du commencement du XIIIe siècle, a été classée par les historiens d'art la première des cathédrales françaises de second ordre. Saint-Léger, l'ancienne abbatiale des Génovéfains, offre l'originalité, rare, d'une eglise construite, dans ses diverses parties, au cours de six siècles, du XIIIe au XVIIIe, pendant les évolutions successives de l'architecture française. Soissons était jadis la cité des abbayes ; elle en avait quatre, célèbres dans le monde religieux. Il reste encore de grands vestiges de celle de Saint Jean des Vignes, notamment la façade à jour de son église, d'architecture ogivale, avec ses deux clochers de 75 et 70 mètres de haut, intacts, ses trois portails, sa grande galerie, et sa rose : la ruine la plus pittoresque et la plus étrange qui se puisse voir, démonstration superbe de la prodigieuse science technique des maîtres maçons du Moyen âge. Et, dans sa partie centrale, aux alentours de la vieille cathédrale, la ville présentait une très originale physionomie de cité provinciale ancienne, par ses vieilles et caractéristiques maisons.

Pendant les invasions du XIXe siècle, Soissons fut le théâtre de violents combats. Prise et reprise plusieurs fois, lors de la Campagne de 1814, la ville n'eut point à souffrir dans ses monuments. En 1870, l'armée prussienne l'assiégea et lui fit subir un bombardement de plusieurs jours, qui causa de grands dégâts. Dans la guerre actuelle, elle semble, d'ores et déjà, devoir être une des plus pitoyables victimes du Vandalisme allemand.

Ne pouvant prendre la ville ouverte, mais héroïquement défendue par les troupes françaises, l'ennemi décidait de la bombarder, pour obtenir, par la terreur, la reddition des habitants. L'opération commença le 13 septembre, avec une violence inouïe. Les monuments historiques sont atteints. Un obus détruit une chapelle de la cathédrale. La flèche gauche de la façade à jour de Saint Jean des Vignes est démolie ; et celle de droite, fort endommagée. L'artillerie ennemie s'attaque même à l'Hôpital, rempli de blessés !

Ce premier bombardement ne produit aucun effet sur le moral de la population, et ne change rien au plan de l'état-major français. Aussi, pendant quelque temps, les Allemands semblent avoir abandonné leur projet de détruire Soissons.

Mais, le 9 janvier, le bombardement est repris avec une intensité extraordinaire : les obus démolissent le Palais de Justice de fond en comble.

Le 14, après une nouvelle accalmie de cinq jours une pluie incessante de projectiles s'abat avec fracas sur Soissons, qui souffre beaucoup... matériellement. La cathédrale perd une des colonnes de sa flèche, et

une de ses cloches ; une autre de ses chapelles est démolie ; le portail reçoit de nombreuses blessures, fort graves ; et un obus, pénétrant dans la grande nef, brise la chaire en morceaux. On constate que le vénérable édifice est particulièrement visé : toutes les maisons, dans son voisinage immédiat, sont criblées de projectiles incendiaires. Dans les rues du Pot d'Etain, du Commerce et des Framboisiers, la plus grande partie des habitations ne forment plus que des décombres. La Sous-préfecture et la Mairie sont atteintes, heureusement sans grands dégâts.

A la suite de ce bombardement, le correspondant de guerre du journal italien le « Corriere della Serra, » M. Louis Barzini, traçait de la vie publique de la ville ce tableau pittoresque et saisissant :

« On marche sur le platras, sur les pierres, les briques, les décombres, sur des fenêtres arrachées et jetées sur la voie, sur des fragments d'objets que les éclats ont jetés hors des fenêtres enfoncées.

« Les grenades mettent à nu les toits, démolissent les travées, lancent tout, autour et au loin. Des édifices élevés s'effondrent comme des châteaux de cartes. Dans la partie basse de la ville, une infinité de maisons sont en flammes. L'incendie se propage, alimenté par le vent. D'immenses colonnes de fumée noire, inclinées et tourbillonnantes, se mélangent aux nuages blancs et floconneux qui se dégagent des obus qui éclatent, et à la poussière soulevée par les croulements. C'est une épouvantable vision de cataclysme.

« La ville martyre semble oppressée par la terreur et à chaque roulement elle frissonne dans ses murs.

La population ne s'est pas toute enfuie. De temps en temps, une porte s'entr'ouvre et quelqu'un se montre. Des familles sont cachées dans les souterrains. Lorsque le bombardement s'arrête un moment, ces gens sortent sur le seuil. Il y a des femmes, il y a des enfants. On voit des figures pâles, stupéfaites, mais calmes ; cet héroïsme inconscient est magnifique ; ils nous regardent avec une taciturne curiosité, on n'entend pas une parole.

« Sur nos têtes passe le hurlement long et lugubre de grenades. En l'entendant, on ne peut éviter de faire le geste instinctif de s'adosser au mur et d'attendre. Ce hurlement plaintif, surnaturel, est comme un avertissement. Dès qu'il s'éteint, une explosion formidable ébranle l'air et, tout de suite après, le craquement des décombres qui s'écroulent, un glissement bruyant de tuiles et d'ardoises, qui rappelle un effondrement de poterie qui se brise ; en même temps, avec un bruit de grêle, arrivent de toutes parts par-dessus les toits les éclats brûlants des obus.

« La merveilleuse cathédrale est par moments enveloppée de fumée, mais les coups semblent la respecter encore ; seulement une grenade tombée sur un échafaudage élevé sur un des coins sombres et superbes de l'édifice, a démoli quelques planches et endommagé quelques pierres. L'ancienne église gothique, qui, durant les sept siècles de son existence, a vu tant de fois la ville se renouveler autour d'elle, lève au-dessus de toutes ces ruines sa grande masse pleine de puissance et d'élan avec une expression sublime de solennité et d'orgueil.

« De petites maisonnettes grises et pittoresques aux façades triangulaires, aux petites fenêtres fleuries, se groupent autour d'elle comme pour lui demander protection. A l'une de ces maisons, une grenade a enlevé le toit et en a enfoncé les parquets, en ne laissant que les quatre murs. Sauvée par miracle, la propriétaire, une vieille dame, vêtue de noir, pleure silencieusement, tandis qu'un voisin, un type de philosophe à la grande barbe blanche, essaie de la consoler.

» La grêle d'obus continue à tomber sur les toits à demi effondrés. Un éclat s'est encastré dans une porte latérale de l'église ; cette porte est ouverte, entrons.

» Quelle impression inattendue de majesté et de silence ! Le vacarme du bombardement arrive émoussé par l'épaisseur des massives parois. Il semble même qu'il se soit éloigné. On ressent une impression de soulagement, de repos, d'invulnérabilité. Nos pas résonnent jusqu'à la voûte pleine d'ombre vers laquelle s'élancent, légers et formidables, des faisceaux de pilastres.

» Quand les éclats se rapprochent, les immenses vitrages ont un frisson et de temps en temps, dans le silence, résonne un petit tintement bref et argentin. C'est un morceau de vitre qui tombe. Dans les suaves mosaïques de couleur et de lumière, des petits interstices apparaissent par où la lumière extérieure pénètre violemment : et les blessures se multiplient, s'élargissent jusqu'à ce que, dans un grand craquement, tout s'affaissera... L'humanité entière paiera de ces tré-

sors le passage ou plutôt le passage manqué d'un fleuve malfaisant. »

Pendant le mois de février, le bombardement de la ville a été repris avec une violence et un acharnement nouveaux ; il semble bien que l'ennemi ait voulu se venger cruellement de l'effet médiocre produit dans le monde par la nouvelle, intempérante, de la fausse grande victoire de Soissons, qui ne fut en réalité qu'une surprise du général Hiver, avouée par les communiqués officiels français, et sans suites désastreuses pour notre armée. Les obus incendiaires sont particulièrement lancés sur la cathédrale, les églises, les ambulances, et les hôpitaux. Le 28, on n'en a pas compté moins de 200 !

Les hordes allemandes gagnent ensuite la vallée de l'Oise. Dès les derniers jours du mois d'août, Noyon est pris. L'ennemi occupe encore, en ce moment, cette très ancienne cité dont jadis le rôle actif et brillant dans l'histoire politique de la France contraste singulièrement avec sa vie paisible et indolente d'aujourd'hui. Charlemagne y fut sacré roi d'Austrasie, et Hugues Capet élu roi de France ! Ses monuments, nombreux et fort précieux, ont été jusqu'ici respectés au point de vue matériel uniquement. La magnifique cathédrale, une des plus belles de France, est affectée, pendant la semaine, à un service de corps de garde et de caserne, et le dimanche au culte protestant, alternant avec les offices catholiques.

Mais, les environs de Noyon, particulièrement dans

la partie de la vallée où la Lette se réunit à l'Oise, offrent le douloureux spectacle d'une campagne entièrement ravagée, où les châteaux, les maisons et les fermes sont ruinés de fond en comble.

Il y avait là nombre de villages qui possédaient des édifices religieux d'un très grand intérêt artistique, et dont les noms se rattachent au passé de notre pays par de lointains souvenirs, légendaires ou historiques :

Carlepont, — présumé le lieu de naissance de Charlemagne, — qui possédait un fort beau château du XVIIIe siècle, une pittoresque église, dont le clocher datait du XIIe siècle et le chœur du XVe ;

Bailly, où les ruines du château des rois francs, reconstruit au Xe siècle, ont elles-mêmes péri ;

Tracy le Val, modeste bourg d'environ 500 habitants, qu'avait rendu célèbre dans le monde des artistes et des archéologues sa vieille église ogivale. Cet édifice religieux donné, dans les premières années du XIIe siècle, par un évêque de Noyon aux chevaliers du Temple, constituait, à l'opinion de Vitet, l'illustre historien d'art, « un spécimen des plus intéressants de l'architecture de transition, accompagné d'écarts d'imagination des plus curieux et qu'on ne retrouve nulle part aussi bien conservés », notamment son clocher polygonal à deux étages sur base carrée, accompagnée d'une tourelle en toit à poivrière, qu'ajouraient, au premier, huit fenêtres et, au second, six, avec arcs plein cintre supportés par des faisceaux de fines colonnettes : invention architecturale d'une rare originalité ;

Tracy le Mont, voisin de Tracy le Val, visité par les touristes pour une très intéressante église dans le style de la Renaissance, une vieille maison à tourelles, et les ruines, dans une cour de ferme, d'une commanderie de St-Jean établie au XVe siècle ;

St-Léger aux Bois, avec une église en partie romane et les vestiges d'un très ancien prieuré ;

Nampal, où se trouvait une église en partie du XVIe siècle ;

Autrèches, dont les touristes admiraient fort l'église, mi partie du Moyen âge et de la Renaissance, ornée d'un très charmant clocher à jour, qui remontait à 1520 ; et le vieux château du XVIe siècle, remanié fort intelligemment au XIXe :

Et Choisy au Bac, dont André Hallays a fait, un jour, ce fin croquis : « Au confluent de l'Aisne, dans un paysage gracieux, l'église semble veiller sur les tombes d'un petit cimetière fleuri ; elle est romane, assez bien restaurée, et d'un pittoresque charmant » ; presque toutes ses maisons — 45 — ont été brûlées après leur pillage : un boulanger avait refusé de travailler pour les Allemands !

Dans l'historique vallée de l'Oise, à la physionomie caractéristique et pittoresque, par cette rivière si française, l'une des plus vivantes et des plus gaies qui soient, en raison de la multitude de villes et de villages qu'elle baigne de ses douces et claires eaux, rivière plus encore de plaisance que de commerce, les Allemands sont descendus jusqu'à Creil, espérant par là gagner rapidement et sûrement Paris ; mais

refoulés par les troupes françaises, ils ont dû rebrousser chemin jusqu'aux alentours de Noyon. Partout, sur leur passage, ils ont semé les ruines autant qu'il leur a été possible.

A Creil, le 3 septembre, ils brûlent le quart de la ville, particulièrement toute la grande rue Gambetta. On lit dans le carnet d'un soldat du 32e d'infanterie de réserve (IVe corps de réserve) :

« 3 septembre. — Creil. — On a fait sauter le pont de fer. A cause de quoi les rues sont incendiées par nous et des civils fusillés. »

La ville tout entière a été pillée sous les yeux des chefs, à qui les soldats venaient montrer les bijoux, les orfèvreries et les objets précieux volés.

A Compiègne, aucun édifice public, ni aucune maison, n'a été détruit. Au palais, occupé du 1er au 12 septembre, il a été commis quelques vols, dont voici l'état, dressé par le conservateur :

« Seize grandes pièces, dont huit en corail et huit en lave, faisant partie de l'échiquier de Napoléon Ier.

» Un sujet en bronze doré et ciselé (Atalante), surmontant la pendule.

» Un binet en bronze ciselé et doré faisant partie d'un candélabre en biscuit de Sèvres.

» Une trousse ciselée or et acier, renfermant : poignard, couteau et fourchette, faisant partie de la panoplie.

» Un poignard de la panoplie.

» Un yatagan de la panoplie.

» Un dirck ciselé, argenté, garni en pierreries renfermant un poignard de chasse, couteau et fourchette de la panoplie.

» Deux stylets ciselés de la panoplie.

» Trois poignards à lames gravées et dorées de la panoplie.

» Trois flambeaux en bronze ciselé et doré. »

Un incident typique marqua l'entrée au palais du commandant des troupes allemandes. Les premières paroles de l'officier furent pour exprimer son étonnement de la disparition des tapisseries historiques servant à la décoration des salles et galeries, qui avaient été enlevées depuis plusieurs jours. D'après les indications données par lui sur les principales pièces, il paraissait fort bien renseigné sur ce que contenait le palais en fait d'œuvres d'art. Le conservateur répondit que les tapisseries avaient été envoyées à la réparation à la manufacture des Gobelins, à Paris ; mais l'officier, que cette explication ne satisfaisait point, répliqua par cette simple réflexion, d'une ironie quelque peu mélancolique : « Ah ! oui, je sais : les Barbares ! » Et il ne dit plus rien à ce propos, se contentant de donner des ordres militaires.

De nombreuses maisons privées, par contre, ont été pillées de fond en comble : les journaux ont particulièrement signalé, comme l'ayant été le plus complètement, la maison Dorsetti, sur la place du palais. Voici, d'après le rapport de la Commission officielle française d'enquête, ce qui s'y est passé :

« La maison du comte d'Orsetti, située en face du palais, a été littéralement mise à sac, surtout par les

sous-officiers. L'argenterie, les bijoux, les objets précieux, amenés dans la cour du château, étaient vérifiés, enregistrés et emballés, puis ils étaient chargés dans deux tapissières, sur lesquelles avait été placé le drapeau de la Croix-Rouge.

» Le capitaine Schrœder, prié de faire cesser le cambriolage et l'orgie scandaleuse qui se déroulaient dans la villa, finit par se rendre sur les lieux ; mais après avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur de la maison saccagée, il se retira en disant : « C'est la guerre, et d'ailleurs je n'ai pas le temps. »

Au château de Chantilly, occupé le 2 septembre, et pendant vingt-quatre heures seulement, par le 27e régiment d'infanterie prussienne, il s'est produit un incident du même genre que celui qui marqua l'entrée de l'officier commandant les troupes allemandes au palais de Compiègne, incident que le conservateur du musée Condé, M. Macon, a raconté ainsi à un rédacteur du « Temps » :

« Quand le colonel pénétra dans les salles du musée et qu'il les vit entièrement vides, il eut un mouvement d'humeur très marqué. « Qu'avez-vous fait des collections, demanda-t-il à son guide d'un ton sec. — Nous sommes en état de guerre, lui répondit M. Macon, et en prévision d'un incendie possible ou d'un bombardement, nous avons enfermé dans des caisses et transporté dans les caves du musée les tableaux qui garnissaient les murailles. C'était une précaution nécessaire et que vous ne pouvez pas nous reprocher d'avoir prise. »

» A vrai dire, nous confia M. Macon, nos précautions avaient été plus loin. J'avais eu soin de faire partir pour Paris, depuis une huitaine, les pièces les plus précieuses du musée : manuscrits, dessins, tableaux, œuvres d'art. Les « Très riches Heures du duc de Berry », la suite des miniatures de Jean Fouquet, le psautier de saint Louis, le bréviaire de Jeanne d'Evreux, les « Trois Grâces » et la « Vierge de la maison d'Orléans » de Raphaël, les émaux de Petitot et de Léonard Limousin, l'ostensoir de Braga, la grande croix du trésor de Bâle, notre admirable série des portraits de Clouet, et la plus grande partie des chefs-d'œuvre de la peinture moderne étaient non dans nos caves, mais au Louvre, d'où ils ont pris, depuis, la route du Midi, avec les joyaux les plus rares du Louvre.

» Le colonel avait froncé le sourcil. — Vous aviez peur du pillage, avouez-le. — En temps de guerre, tout est possible, colonel. Mon interlocuteur mordit sa moustache et n'insista pas davantage. »

L'Ile de France a eu sa ville martyre : Senlis, dont l'agonie et la mort peuvent se comparer à celles des malheureuses cités de la Belgique, victimes du Vandalisme allemand : Louvain, Ypres, Termonde, Malines, Dinant, etc.

SENLIS

Quel enchantement des yeux et de l'imagination Senlis réservait à ses visiteurs, artistes et poètes ! Enclose ombreusement dans les forêts d'Ermenonville et d'Hallate, arrosée par la délicieuse rivière la Nonette, aux eaux fraîches et limpides, sorties des innombrables sources et fontaines de ces forêts, c'était vraiment une cité de poésie et de rêve, par son harmonie exquise de vieilles rues et de places silencieuses et calmes, aux vieux logis paisibles et plaisants, de boulevards modernes ombreux et solitaires, de jardins fleuris et embaumés, avec des édifices anciens d'une sereine gravité, d'une majesté souriante, et des ruines d'une douce mélancolie ; le tout surmonté, couronné pourrait-on dire, par la haute flèche de sa vénérable cathédrale, chef-d'œuvre de noblesse, d'élégance et de légèreté, d'où semblent s'épandre sur le pays des rayons de beauté. Il n'était pas jusqu'aux enseignes des vieilles maisons. aux noms des anciennes rues qui n'avaient conservé un parfum charmant des goûts et des usages du passé. Par exemple, au carrefour de la Licorne, — bête fabuleuse et héraldique évoquant tout un monde de légendes et de contes de chevalerie —, l'enseigne des trois écolâtres

discutant avec un singe évoquait gaîment l'esprit satirique des tailleurs d'images du Moyen âge.

Dans cette ambiance générale de poésie pittoresque, il semblait que les ruines elles-mêmes, fort nombreuses dans et hors la ville, — les restes du mur de Philippe-Auguste, relevé par Louis XI et François Ier, qui enceignait la Cité, Saint-Frambourg et Saint-Pierre, vieilles églises d'art ogival flamboyant, — fussent moins mortes que partout ailleurs, ou tout au moins qu'elles ne recevaient point, du contact ou du voisinage de bâtisses modernes, disproportionnées et criardes, ces heurts violents de lumière qui les déforment en les décolorant. Et, combien les édifices paraissaient avoir encore plus de vie et de beauté dans cette atmosphère d'art et de nature! Notre-Dame, fleur superbe de l'architecture ogivale, à ses plus belles périodes, le XIIe et le XVe siècle ; l'ancien évêché, transformé en musée-bibliothèque, élégante construction des XIIIe et XVe siècles, où logeaient, lors de leur passage à Senlis, les rois et les reines, après la démolition du Palais Royal mérovingien ; et l'église St-Vincent, au fier clocher, qui faisait jadis partie de l'abbaye de ce nom, relevée de ses ruines en 1065 par l'abbesse Anne, fille d'un grand-duc des Ruthènes, Iaroslaw, et d'Indegarde de Norvège. D'anciens chroniqueurs ont appelé Senlis : « La ville aux sept clochers ! »

Le 2 septembre, dans la matinée, les Allemands approchent de Senlis ; ils ont traversé l'Oise et envahi la forêt d'Hallate ; une grande bataille semble imminente dans les plaines du Valois, aux environs de

Chamant. Avant d'entrer dans la ville, qu'ils croient encore occupée par les troupes françaises, ils décident de la bombarder. Vers deux heures de l'après-midi, les premiers obus commencent à tomber sur Villemetrie, distant de deux kilomètres, puis ils atteignent les Champs de Bon Secours, qui ne sont qu'à un kilomètre. Le bombardement de Senlis est imminent.

Le maire, M. Odent, conseille à la population de se réfugier dans les souterrains de St-Vincent et dans les caves, sinon d'évacuer dans la direction de Chantilly. Bientôt, soit à 2 heures et demie, l'artillerie commence le bombardement de la ville par le quartier central, dans le périmètre des rues St-Hilaire, du Chatel et de la place Henri IV. La cathédrale, particulièrement visée, ne reçoit pas moins d'une cinquantaine d'obus, qui l'atteignent sur divers points. Suivant la consigne générale, dès leur entrée dans la ville, officiers et soldats déclareront à tous venants, et particulièrement aux autorités, que cet édifice a été bombardé à cause de l'installation d'une mitrailleuse dans le clocher ; et, pour donner créance à leur dire, un détachement se dirigera immédiatement vers la cathédrale et se disposera à en enfoncer la grande porte, en se servant comme levier d'une statue jetée sur le parvis par un obus, afin de s'emparer des soldats français qui devaient y être encore !

Vers quatre heures, l'ennemi fait son entrée dans Senlis et, par des détachements répartis dans tous les quartiers, se préoccupe de l'encercler, de façon à en empêcher la sortie de qui que ce soit.

Un officier supérieur entre à l'Hôtel de ville et

s'assure de la personne du maire, qui, après un véritable interrogatoire, d'une rare violence de paroles et de gestes, sur les dispositions des habitants à l'égard des Allemands, sur les ressources de la ville en vivres, etc., est emmené à l'Hôtel du Grand-Cerf, où loge l'état-major.

Un peu avant cinq heures, se produit un incident : un coup de feu, — le coup de feu de consigne —, a retenti, blessant mortellement un officier commandant les troupes dans la rue de la République. Au même temps, l'arrière-garde des troupes françaises, chargée de protéger un important convoi de ravitaillement, et installée entre l'hôpital St-Lazare, au sud de Senlis, et les bois de la Muette, dépendant de la forêt de Chantilly, livrait un combat acharné contre un détachement allemand, et lui faisait éprouver des pertes sérieuses. Or, on n'a jamais pu savoir le nom et le grade de cet officier ; aucun habitant ne l'a vu tomber de cheval et emporter à l'ambulance installée à l'Hôpital. Alors, les chefs allemands ordonnent de saisir tous les habitants rencontrés dans les rues et de les garder comme otages; il y a là des femmes et des enfants. D'autres sont tués et blessés. Onze personnes, arrêtées au hasard également, sont emmenées à Chamant par des soldats, revolver au poing. La ville est terrorisée par ces arrestations et par ces meurtres.

Moins d'une heure après, au plus fort du combat entre l'arrière-garde française et l'avant-garde allemande, les incendiaires commencèrent leur sinistre besogne par le faubourg St-Martin, après avoir ordonné

aux habitants de sortir de leurs maisons, ce qui était fort dangereux, les rues étant balayées par les balles des mitrailleuses et des fusils; puis ils remontèrent dans l'intérieur de la ville et travaillèrent, particulièrement dans la rue de la République et dans la rue Belon.

L'incendie était militairement organisé, comme partout d'ailleurs, — en France et en Belgique —, au moyen d'engins perfectionnés, multiples et divers, avec des équipes spéciales de soldats, à pied ou cyclistes, et suivant un programme arrêté d'avance, d'après les indications précises fournies par les espions. « Les incendiaires, raconte, de visu, M. le baron André de Maricourt dans son émouvante publication sur Senlis (1er fascicule des « Cités meurtries »), étaient munis de tubes en métal contenant sans doute de l'acide picrique, de brûlots ou d'éponges imbibées de pétrole. Parfois aussi, à l'aide de leviers, ils soulevaient les volets, jetaient des grenades et, pour activer l'incendie, tiraient à balle dans les fenêtres des étages supérieurs. L'effet de ces engins était foudroyant. »

Il avait été fait défense absolue aux habitants de tenter d'éteindre, sinon de circonscrire l'incendie. Le second adjoint au maire voulant sauver la Prison, en employant l'aide des prisonniers, n'y fut autorisé par un officier qu'à la condition de prendre les mesures nécessaires pour que les sauveteurs ne fussent pas vus à l'œuvre !

Le lendemain 3 septembre, dès le matin, surtout dans la partie nord de la rue de la République, rela-

tivement ménagée la veille, plusieurs maisons furent incendiées ; c'est ce jour-là que l'on mit le feu à la gare, dont, quelques heures après, il ne restait que des murs branlants. Cette nouvelle opération avait été décidée par ordre, pour compléter la besogne incendiaire, qui paraissait être insuffisante. Il était dans l'intention de l'état-major de brûler entièrement Senlis. Au témoignage de l'archiprêtre de la cathédrale, M. Dourlent, recueilli par M. le baron de Maricourt, un officier supérieur avait fait au vénérable prêtre cette déclaration formelle : « Nous allons faire de Senlis un nouveau Louvain. Demain, il n'en restera pas pierre sur pierre. Pensez donc qu'on a tiré sur nous de partout, qu'on nous a fait essuyer de grosses pertes, que les civils ont agi comme en Belgique. »

Il y a encore d'autres preuves irrécusables de cette préméditation formelle dans les déclarations de deux officiers, recueillies par le même écrivain. Ce jour-là, un peu plus tard, un major répondait à plusieurs habitants qui, après avoir été relâchés, demandaient à circuler en ville : « Je ne vous le conseille pas, car Senlis va être brûlé. » Le lendemain matin, un major allemand, s'adressant à quelques habitants, qui venaient de passer la nuit dans un fossé, leur dit : « Senlis va être brûlé » — Mais c'est déjà fait, répondirent les pauvres gens. L'officier répliqua : « Oui, mais on va recommencer. Nous obéissons à des ordres supérieurs... Le maire et les otages sont fusillés, et la ville est brûlée... Senlis s'est conduit comme Louvain, où on a vu tirer les femmes. Nous ne faisons

pas la guerre aux femmes et aux enfants, mais à Senlis quatre de nos officiers et beaucoup de nos soldats ont été tués parce que les « civilistes » se sont mêlés à vos troupes. Senlis doit être puni. »

A la fin de la journée, au moment où commençait l'incendie de la ville, un drame douloureux va se jouer, celui de l'assassinat du maire, que rapporte en ces termes le « Rapport officiel de la Commission instituée par le gouvernement français, en vue de constater les actes commis par l'ennemi, en violation du droit des gens : »

« A trois heures, le maire, M. Odent, est arrêté à l'Hôtel de Ville, sous le prétexte, contre lequel il proteste, que des civils auraient tiré sur les troupes allemandes. Pendant qu'on l'emmène, le secrétaire de mairie le rejoint auprès de l'hôtel du Grand-Cerf et lui propose d'aller chercher les adjoints. « C'est inutile, répondit-il, ce sera assez d'une victime. » Conduit à Chamant, le magistrat, pendant le trajet, est l'objet de brutalités odieuses. On lui arrache ses gants pour les lui jeter au visage, on lui prend sa canne et on l'en frappe violemment à la tête. Enfin, vers onze heures, on le fait comparaître devant trois officiers. L'un d'eux l'interroge, persiste à l'accuser d'avoir tiré ou fait tirer sur les Allemands, et le prévient qu'il va mourir. M. Odent s'approche alors de ses compagnons de captivité, leur remet ses papiers et son argent, leur serre les mains, et très dignement leur fait ses adieux. Il revient ensuite auprès des officiers. Sur l'ordre de ceux-ci, deux soldats l'entraînent à une dizaine de mètres et lui mettent deux balles

dans la tête. Les meurtriers creusent ensuite légèrement le sol et jettent sur le cadavre une couche de terre si mince que les pieds n'en sont pas recouverts. Quelques heures auparavant, à 200 mètres de là, six autres habitants de Senlis avaient été déjà fusillés et enterrés. »

La Terreur allemande ne devait, heureusement, durer à Senlis que quelques jours. Le 2, au soir, un ordre fut donné aux officiers logés au Grand-Cerf d'avoir à regagner en toute hâte Plessis-Chamant ; ils ne purent même toucher au souper au champagne qu'ils avaient commandé.

Le 9, apparaissaient, du côté de la forêt de Chantilly, quelques soldats français qui, après avoir fait le coup de feu avec des soldats allemands, se retirèrent : ils n'étaient pas en nombre suffisant pour engager le combat. Mais, le 11, à 4 heures du matin, un détachement de zouaves, commandé par un lieutenant de chasseurs à pied, et guidé par un habitant de Senlis, arriva de Paris en automobile ; et, après une courte fusillade, fit prisonniers les soldats ennemis restés dans la ville en arrière-garde.

Le martyre du Louvain de l'Ile de France était fini ! !

Voici, en résumé, le bilan douloureux des tragiques journées des 2 et 3 septembre 1914 de l'histoire de Senlis, pendant la nouvelle invasion allemande :

26 personnes assassinées;

Le charme et la beauté séculaires de la ville détruits ;

Deux édifices d'une remarquable architecture, dans le style du XVIIIe, l'Hôtel de la sous-préfecture et le Tribunal civil, qui faisaient partie du bel ensemble architectural de l'ancien Hôpital de la Charité, démolis de fond en comble ;

Une aile de la caserne de cavalerie incendiée;

La gare réduite en cendres;

500 maisons brûlées dans le fauboug Saint-Martin, rues de la République et Belon, et carrefour de la Licorne;

Nombreuses blessures reçues dans ses œuvres vives, et dans sa magnifique ornementation sculpturale extérieure, par la vénérable cathédrale, sur laquelle les Allemands ont lancé une cinquantaine d'obus, dont vingt ont laissé des traces profondes. Son admirable clocher, l'un des plus beaux et des plus élevés qui soit au monde, qui élève dans le ciel à 78 mètres de hauteur une flèche finement dentelée, a failli être renversé : une pierre de soutènement d'un de ses piliers principaux a été jetée à moitié hors de son alvéole par un obus. La toiture a été mise à jour en plusieurs endroits; c'est un miracle que la voûte n'ait pas été crevée.

EN CHAMPAGNE

Une région telle que la Champagne, fertile, plantureuse et prospère, où abondent les villes artistiques, pittoresques, et charmantes, habitées par une population riche, sinon à l'aise, avenante et gaie; où les nombreux villages et bourgs sont des agglomérations de châteaux et de villas; où les plus modestes maisons respirent le bien-être et la joie de vivre, était pour les soldats allemands une proie ardemment convoitée, sur laquelle ils se jeteraient avidemment, et qu'ils n'abandonneraient point, de gré ou de force, sans y laisser des traces sanglantes de leur passage.

L'occupation de toute la partie nord-est de la province ne permet point encore de dresser un inventaire définitif des désastres de toutes natures accumulés par l'invasion dans notre belle Champagne; mais, d'ores et déjà, cet inventaire, fort incomplet, démontre que les hordes de von Kluck, du Kronprinz impérial, et de von Heeringen ne sont point restées inférieures en vandalisme et en barbarie aux meurtriers et aux incendiaires de la Belgique.

A Château-Thierry, les obus allemands ont éventré plusieurs maisons sur le bord de la Marne, au Champ de Mars; mais la ville n'a point eu à souffrir l'incendie systématique et méthodique, qui n'a pu être

exécuté faute de temps, l'occupation n'ayant duré que sept jours, du 3 au 9 septembre, consacrés spécialement à un pillage en règle. On a trouvé pourtant dans les rues, en quantités, de ces pastilles inflammables et fusibles, destinées à faire flamber les maisons, qui ont servi à brûler Creil et Senlis.

Par contre, le pillage, exécuté sous les yeux des chefs, a été général. Un correspondant du « Temps » a écrit que « des camions, chargés d'objets volés, étaient alignés à perte de vue sur la route de Soissons. On vit, ajoute-t-il, un sous-officier et quatre hommes conduisant une petite charrette anglaise, élégamment attelée et toute chargée de butin. Les bijoutiers et les tenanciers des bazars furent les plus complètement dépouillés. »

Dans cette partie de la région, quatre châteaux ont été complètement incendiés, après avoir été pillés et saccagés de fond en comble : le château de M. de Maleyssie, à Brumetz ; les châteaux de Varolle, Moque-Souris, et Sparre, à Chierry ; le château de Mme de Rougé, au Charmet.

A Epernay, la ville a été bombardée avec violence par les Allemands aussitôt après son évacuation à la suite de la Victoire de la Marne ; les obus ont détruit particulièrement le quartier Abelé, où habitaient les riches familles, où se trouvaient les plus beaux hôtels de la bourgeoisie et de l'aristocratie.

Dans les vallées de l'Ornain et de la Saulx, son affluent, où, du 6 au 12 septembre, se livrèrent des combats acharnés, de nombreux villages et bourgs, fort importants, ont été réduits en cendres :

Etrepy, vieille bourgade, qui possédait un fort beau château Louis XVI, appartenant à la comtesse Morillot, détruit par des bombes incendiaires et par la mitraille de canons de campagne ; 63 maisons sur 65 brûlées.

Maurupt le Montoy, la vieille église, et toutes les maisons : amas de décombres et de cendres.

Sermaize-les-bains, petite ville de 3000 habitants, très fréquentée par les touristes et par des baigneurs, entièrement en ruines ; 700 maisons incendiées.

L'adjoint au maire de Sermaize faisait, tout récemment, au docteur Grondiz, professeur de physique à l'Université de Dordrecht, en Hollande, qui visitait les ruines de cette malheureuse ville, le récit suivant de sa destruction par les soldats allemands, sous les ordres du major Kurt von Asten, récit publié dans le « Nieuwe Rotterdamsche Courant » :

« Le major Kurt von Asten fut le commandant de Sermaize. Il nous a tous ruinés, sans nécessité militaire, car les Français, pour épargner la ville, n'y avaient pas mis de garnison.

» Par une haine contre nous, qu'il n'a d'ailleurs pas cachée, il a détruit tous nos biens. Après avoir fait tomber sur notre belle et florissante commune environ 2000 obus, il a expressément ordonné l'incendie de toutes les maisons restées intactes. Il a fait emprisonner huit malheureux, sans que rien ne se fût passé ; il les a menacés et insultés. Ces gens ont vécu des jours interminables, dans la crainte d'être fusillés ; ils savaient très bien ce qui avait eu lieu dans d'autres villages. Le major Kurt von Asten n'a

pas puni ceux de ses hommes qui avaient violé des femmes. Sur son commandement, la magnifique église de Sermaize — et vous savez ce que pour nous signifie notre église — a été consumée par les flammes. Il est le bourreau de Sermaize.

» Le 9 septembre, les Français commencèrent leur contre-attaque. Le major venait de s'étendre tout habillé sur un lit, quand un obus de « 75 », pénétrant par le toit, le blessa grièvement.

» On le dirigea sur une ambulance, où il fut soigné le mieux possible. Néanmoins, il restait farouche et offensant. Le curé-doyen de Sermaize demeura continuellement à son chevet. Les derniers mots du blessé avant d'entrer dans l'éternité furent : « Les Français sont tous des vaches !... ».

Auprès des marais de Saint-Gond, où fut décimée la Garde prussienne, plus de vingt villages ont été ruinés complètement.

Près de là, se trouve le château de Baye, qui a été l'objet d'un pillage exceptionnel, exécuté dans des conditions particulières. Toutes les précieuses collections d'antiquités et d'objets d'art, constituées par M. le baron de Baye, au cours de ses missions scientifiques et de ses voyages d'exploration dans l'Empire de Russie, ont été enlevées et emportées en Allemagne. Pendant ce pillage, le château était occupé par un haut personnage de l'armée allemande ; en effet, sur la porte d'une chambre, les membres de la Commission officielle française d'enquête ont relevé cette inscription à la craie : « J. K. Hoheit ». — « Per-

sonne, lit-on dans le rapport de la commission, n'a pu nous renseigner exactement sur l'identité de cette Altesse ; toutefois, un général qui logeait chez M. Houiller, conseiller municipal, a dit à son hôte que le château avait abrité le duc de Brunswick (le gendre de l'empereur d'Allemagne), et l'Etat-major du 10e corps. »

Près de la Fère-Champenoise, les villages de Normée, Vassimont, Haussimont, et Sommessous ont été réduits en cendres.

Dans les environs de Vitry-le-François, il ne reste plus que des ruines des villages de Glanes, Courdemanges, Châtel-Raoult, Frignicourt et Huiron.

Sur le carnet d'un soldat, du nom de Hassemer, faisant partie du VIIIe corps, mentionné par M. Joseph Bédier, dans « Les crimes allemands d'après des témoignages allemands », on lit cette note :

« 3. 9. 1914. A Sommepy (Marne). — Horrible carnage, le village brûlé jusqu'à ras du sol, les Français jetés dans les maisons en flammes, les civils et tout brûlés ensemble.»

Près de Montmirail, le château de Beaumont, appartenant au comte de Larochefoucault-Doudeauville, habité du 4 au 6 septembre par le major von Ledebur et le comte de Waldersee, — dont les noms étaient inscrits sur des portes de chambres —, a été pillé et saccagé.

En ce qui concerne la Champagne, le rapport de la Commission officielle française d'enquête contient ces observations et réflexions, qu'il est utile de citer :

« Les incendies de Lépine, Marfaux, Gault la Forêt, Auve, Huiron, Etrepy, Sermaize, Bignicourt sur Saulx, et Suippes, — qui ne représentent qu'une faible partie des faits de même nature dont la Marne a été le théâtre, — ont été allumés sans qu'on pût imputer aux habitants des localités, aujourd'hui plus ou moins détruites, la moindre velléité de rébellion, ni le moindre acte de résistance. Dans quelques villages, les Allemands, avant de mettre le feu, faisaient tirer un coup de fusil par un de leurs soldats, pour pouvoir prétendre ensuite que la population civile les avait attaqués, prétexte d'autant plus absurde qu'il ne restait presque partout, au moment de l'arrivée de l'ennemi, que des vieillards, des infirmes ou des gens absolument dépourvus de tout moyen d'agression... Il n'est pas douteux que ces crimes aient été commis par ordre, les détachements s'étant présentés dans les communes avec leurs torches, leurs grenades et leurs engins habituels.

» Dans le département de la Marne, comme partout d'ailleurs, les troupes allemandes se sont livrées à un pillage général, effectué toujours dans des conditions identiques, avec la complicité des chefs.»

Les départements de la Meuse et des Ardennes ont été encore plus éprouvés que ceux de la Marne ; et l'on ne connaît encore qu'une infime partie des

ravages et des crimes commis par les Allemands dans cette région que l'ennemi occupe toujours, et où des enquêtes sont impossibles à faire !

Une ville a particulièrement souffert de l'invasion : Clermont en Argonne. Sa situation au milieu d'un paysage fort pittoresque, dans une région historique, sa physionomie charmante, ainsi que sa population avenante, en avaient fait un centre de tourisme très fréquenté. De toutes les maisons il reste deux ; et, en fait d'édifices publics, l'hôpital qui a été sauvé par la vaillance et l'énergie de la sœur supérieure.

En raison du caractère particulier des circonstances et conditions exceptionnelles dans lesquelles sa destruction a été opérée, la Commission officielle française d'enquête a cru devoir les signaler comme un exemple saisissant de la discipline dans la barbarie de la part des soldats, du cynisme dans la participation et la complicité de la part des chefs, pour piller et incendier des villes inoffensives et paisibles, où les habitants ne songèrent pas un instant à opposer une résistance quelconque à l'invasion et aux brutalités.

« Le 4 septembre, pendant la nuit, les 121e et 122e régiments wurtembergeois y firent leur entrée, en brisant les portes des maisons et en se livrant à un pillage effréné, qui devait se continuer pendant le cours de la journée suivante. Vers midi, un soldat alluma l'incendie dans l'habitation d'un horloger, en y répandant volontairement le contenu de la lampe à alcool qui lui avait servi à préparer son café. Un habitant, M. Montenach, courut aussitôt chercher la

pompe municipale et demanda à un officier de lui fournir des hommes pour la mettre en action. Brutalement éconduit et menacé d'un revolver, il renouvela sa démarche auprès de plusieurs autres officiers, sans plus de succès. Pendant ce temps, les Allemands continuaient à incendier la ville, en se servant de bâtons au bout desquels des torches étaient fixées. Tandis que les maisons flambaient, des soldats envahissaient l'église, qui est isolée sur la hauteur, y dansaient au son de l'orgue, puis, avant de se retirer, y mettaient le feu à l'aide de grenades, ainsi que de récipients garnis de mèches et remplis d'un liquide inflammable.

» ...Quand le feu fut éteint, le pillage recommença dans les immeubles que la flamme avait épargnés... Un médecin-major s'empara de tous les objets de pansement de l'hospice, et un officier supérieur, après avoir inscrit sur la porte de la maison Leboudidier une mention interdisant de piller, fit emporter sur une voiture une grande partie des meubles qui garnissaient cette habitation, les destinant, comme il s'en vanta sans vergogne, à l'ornement de sa propre villa. »

« A l'époque où tous ces faits se sont passés, la ville de Clermont en Argonne était occupée par le 13e corps wurtembergeois, sous les ordres du général von Durach, et par une troupe de uhlans que commandait le prince de Wittenstein.»

Dans le carnet d'un officier du 178e régiment du XIIe corps d'armée, 1er corps saxon, on lit :

« 26 août. L'admirable village du Gué d'Hossus

(Ardennes) a été livré à l'incendie, bien qu'innocent, à ce qu'il me semble, on me dit qu'un cycliste est tombé de sa machine, et que, dans sa chute, son fusil est parti tout seul : alors, on a fait feu dans sa direction. Là-dessus, on a tout simplement jeté des habitants mâles dans les flammes. Il faut espérer que de telles atrocités ne se renouvelleront plus. »

Du 6 au 9 septembre, les Allemands ont incendié le village de Revigny, en arrosant de pétrole les murs au moyen de pompes à main, et en jetant dans les maisons des sachets remplis de poudre comprimée en petites tablettes ; un pillage en règle avait précédé l'incendie. L'église était classée au nombre des monuments historiques.

Sommeilles, canton de Vaubécourt, a été brûlé en entier par les soldats du régiment d'infanterie n° 51, qui étaient réglementairement munis d'un instrument ressemblant à une pompe à bicyclette.

Dans les environs de Verdun, sont détruits de fond en comble : Angecourt, Laheycourt, Wassincourt et Rambercourt.

A Réthel, la ville est détruite, sauf le Collège, l'Hôpital, l'Ecole d'agriculture, quelques maisons de la rue de la Gare, et les usines que les Allemands ont utilisées pour leurs services divers.

Sedan n'a été que pillé et saccagé ; mais un grand

LA VILLE EN RUINES
PRISONNIERS ALLEMANDS DÉBLAYANT LES DÉCOMBRES

(D'après l'*Illustration*.)

REIMS. — LA CHAPELLE DE LA VIERGE, A SAINT-RÉMI

(Phot. de l'abbé Thinot.) (D'après l'*Illustration*.)

Pl. VII

nombre de villages aux environs, La Chapelle, Givonnes, Donchéry, Villers devant Mouzon, Matton, Glaires, Yoncq et Chaumont-Noyers, ne forment plus que des monceaux de maisons, d'usines et de fermes incendiées et démolies de fond en comble. Tout le pays est ruiné.

REIMS

A l'encontre d'un grand nombre de villes historiques de France, Reims n'avait point subi la tristesse des décadences successives, l'horreur des morts lentes, graduelles et définitives ; elle était restée une métropole provinciale, vivante, active, puissante, et très riche par son commerce et par ses industries. Elle témoignait en outre fièrement à ses habitants, et à ses visiteurs, de ce qu'elle fut aux diverses périodes de son histoire, par une série de monuments typiques, d'une grande majesté : l'Arc de triomphe, élevé au nord de la ville en l'honneur de Jules César, dit la Porte de Mars, pour l'Antiquité ; Notre-Dame et Saint-Rémi, pour le Moyen âge ; l'ancienne salle du Présidial ou Chapelle de la Mission, et de nombreux hôtels et maisons, pour la Renaissance ; l'Hôtel de Ville et Saint-Maurice, pour le XVIIe siècle ; le Grand Séminaire (ancien hôpital des Antonins), l'ancien hôtel de Chevigné, et surtout la Place royale, pour le XVIIIe siècle. L'architecture contemporaine n'avait pas déparé ce magnifique ensemble monumental ; elle y a même ajouté de nombreux édifices publics et des constructions particulières, caractéristiques du développement incessant de la fortune et de la prospérité de la grande cité rémoise, qui devenait ainsi une des plus belles

villes de France, et aussi une des plus avenantes et des plus gaies, et était classée comme un centre important de tourisme artistique et pittoresque, d'une mondiale renommée.

Et, voilà que, tout à coup, pareille à un cyclone septentrional, subit et imprévu, l'invasion allemande s'abat sur Reims, met la ville à feu et à sang, s'attaquant particulièrement, avec une violence et un acharnement singuliers, à ce qui était sa beauté et sa gloire séculaires, à ce qu'avaient respecté jusque là toutes les invasions, toutes les révolutions, toutes les catastrophes et tous les sinistres : la Cathédrale du couronnement des rois de France, dominant superbement la cité et la région, symbole sublime de la grande histoire de Reims, toute de Foi, de Patriotisme et d'Art, et qui pour la « Kultur » allemande était à détruire avant même les usines, les ateliers, les chantiers, les entrepôts et les magasins, sources de sa prospérité et de sa fortune.

Ainsi, Reims est aujourd'hui la première des villes martyres de France, celle dont la destruction a provoqué dans le monde civilisé tout entier, jusque dans les contrées les plus lointaines, une émotion douloureuse, qui s'est partout manifestée par des protestations publiques, spontanées, et d'une très grande énergie.

Le 2 septembre, une proclamation du maire, le Dr Lenglet, faisait prévoir l'occupation imminente de la ville par les Allemands. Les habitants qui possédaient des armes quelconques étaient invités à les

déposer à la mairie ; et il était recommandé instamment à la population de conserver le plus grand calme, de ne se livrer à aucun acte d'hostilité, même à aucune manifestation, de manière à enlever à l'ennemi tout prétexte à sévices et à représailles.

Le 3 septembre, dans la soirée, un groupe d'officiers allemands entraient à l'Hôtel de Ville et s'y installaient pour y passer la nuit, en forçant le maire à leur tenir compagnie.

Le lendemain, à 8 heures, l'intendant-général Zimmer présentait à la municipalité un ordre de réquisitions formidables : rien moins que 100 000 kilogrammes de pain, 25 000 de légumes, 50 000 d'avoine, et 60 000 litres d'essence minérale ; en outre, la ville devait verser une somme de 1 million comme caution de l'exactitude de la livraison des fournitures demandées.

A ce moment, se produisit un incident tragicomique, conté ainsi par un rédacteur du « Temps », M. Emile Henriot, d'après des renseignements recueillis auprès de la municipalité :

« Pendant que l'intendant était encore à dicter ses conditions à l'Hôtel de Ville, un obus vint éclater dans le voisinage.

» — Was explosiert ? s'écria l'Allemand. Vous savez que vous n'avez pas le droit de rien faire sauter ! »

» Il pensait que c'était quelque pont ou quelque ouvrage que les Français détruisaient. Un nouvel obus le tira de sa méprise pour le plonger aussitôt dans une autre. On bombardait la ville, et l'intendant

pensait que c'étaient nos canons qui tiraient sur elle. Il manifesta cette opinion. Les Rémois qui l'entouraient l'assurèrent que la chose n'était pas possible. L'un d'eux, se dévouant, courut sur la place où avait éclaté un des premiers projectiles, en ramassa un éclat, qu'il vint rapporter encore brûlant à l'intendant, qui se rendit à l'évidence et reconnut un obus allemand. »

L'officier allemand avait eu tout simplement une frayeur intense! Il s'empressa d'envoyer, par automobile, aux batteries allemandes, installées au Méneux, l'ordre de cesser immédiatement le feu. Environ 200 obus étaient déjà tombés sur la ville, pendant ce premier bombardement, qui causa la mort d'une soixantaine d'habitants, et causa de grands dégâts à de nombreuses maisons, ainsi qu'aux églises Saint-André et Saint-Rémi.

Le 4, à cinq heures du soir, l'intendant-général se présentait de nouveau à l'Hôtel de Ville. Avec une arrogance de gestes et une violence de langage destinées à compenser son attitude peu fière de la veille, il réclama impérieusement la livraison des réquisitions. Le maire réclama et obtint un sursis, en invoquant des considérations de temps et des difficultés de la manutention des fournitures ; à quoi l'officier répliqua avec brutalité : « Si vous n'avez pas d'hommes, faites travailler vos femmes ! »

Le 5, dans l'après-midi, 4000 Saxons, commandés par le général von Zuckau, faisaient leur entrée dans la ville, en chantant. Le général monta à l'Hôtel de

Ville, et annonça à la municipalité qu'il prenait officiellement possession de Reims, au nom de l'armée allemande victorieuse.

L'occupation allemande dura dix jours.

Le 11, l'ennemi commença à quitter la ville; le départ du fils de l'empereur, Auguste-Guillaume, et de son état-major fut même quelque peu précipité : l'armée française s'approchait rapidement de Reims. Officiers et soldats criaient, avec une ironie mélancoque, à la population Rémoise : « Nous reviendrons ! Au revoir ! »

Le 13, des détachements de chasseurs et d'artilleurs français réoccupaient la ville.

Le 17, les batteries allemandes, installées sur les hauteurs de Nogent-l'Abbesse, Berru et Brimont, recommençaient à faire pleuvoir sur Reims des obus incendiaires.

Le 18, le bombardement fut particulièrement violent et acharné; les Allemands avaient amené de grosses pièces d'artillerie autrichiennes, montées sur des tracteurs. C'est ce jour-là que la cathédrale fut atteinte gravement pour la première fois. Depuis, le bombardement n'a pour ainsi dire pas cessé, pendant sept mois. Un communiqué officiel du 23 février donne les renseignements suivants à ce propos :

« Le bombardement, signalé hier soir, a été extrêmement violent; il a duré la première fois six heures, et la seconde fois cinq heures. 1500 obus ont été lancés sur tous les quartiers de la ville, une vingtaine de maisons ont été incendiées, et vingt personnes de de la population civile tuées. »

Le 4 mars, le ministre de la guerre français informe que le bombardement a duré, la veille, toute la journée, à raison d'un obus toutes les trois minutes. Les allemands emploient des obus incendiaires.

Interviéwé, en janvier, par un journaliste américain, le général von Heeringen lui faisait cette déclaration, publiée par le « Times » :

« Le sang allemand vaut mieux que les monuments français. Quand le moment viendra de prendre Reims, si les Français ne l'abandonnent pas d'une autre façon, j'ordonnerai le bombardement de la ville, et la responsabilité de sa destruction incombera aux Français. Nous respecterons Reims exclusivement quand les Français n'y seront pas. »

Le général allemand tient sa menace de détruire la capitale de la province de Champagne, qu'il était dans les desseins de l'Empereur Guillaume II d'annexer à l'Allemagne à la suite de la défaite certaine de la France.

Les désastres causés à Reims par le bombardement sont immenses : des quartiers entiers ont été détruits ; on ne peut nombrer les maisons démolies et incendiées, car presque chaque jour ajoute des ruines nouvelles à celles de la veille. Les pertes immobilières sont évaluées, d'ores et déjà, à un demi-millard de francs.

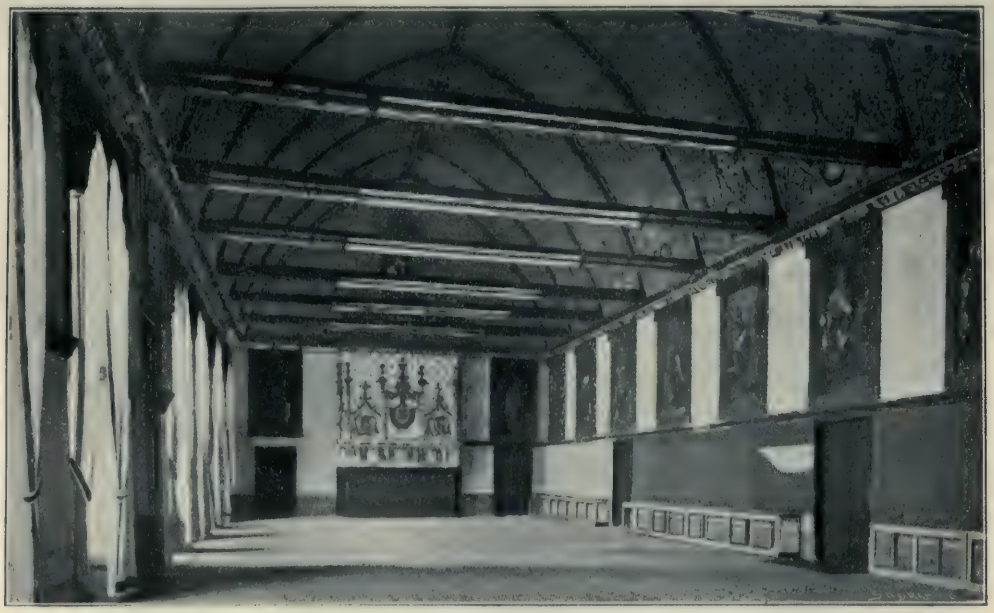
La cathédrale n'est plus guère que le fantôme de la merveilleuse œuvre d'art, admirée et vénérée par sept générations de fidèles, d'artistes, et de poètes

On lira plus loin l'histoire émouvante de son martyre.

La sœur aînée de Notre-Dame, l'insigne basilique de Saint-Rémi, chef-d'œuvre de l'harmonique collaboration de l'architecture romane et de l'architecture ogivale, a été cruellement atteinte par les obus allemands. Lors du premier bombardement de la ville, le 3 septembre, deux projectiles l'avaient frappée, sans faire cependant de très grands dégâts au gros œuvre. Le premier avait éclaté sur les marches du parvis, devant le portail de droite de la grande façade, et brisait simplement quelques marches de pierre. Le deuxième pénétra dans l'abside par la toiture et tomba dans le transept ; il fit voler en éclat plusieurs vitraux et démolit des morceaux de sculpture. Malheureusement, plus tard, un obus s'est abattu sur la principale des cinq chapelles, si originales et si belles de proportions, que le maître d'œuvre de Saint-Rémi, à la fin du XIIe siècle, avait ajouté à l'abside de l'édifice roman : la Chapelle de la Vierge. La voûte a été démolie presque toute entière ; les pierres de la clef de voûte et celles des croisées d'ogives ont écrasé, en tombant, l'autel et toute la partie gauche du magnifique décor sculptural du rez-de-chaussée. Tous les vitraux de la chapelle ont été détruits ; celui du « Crucifiement » était considéré comme un des chefs-d'œuvre des anciens peintres verriers champenois.

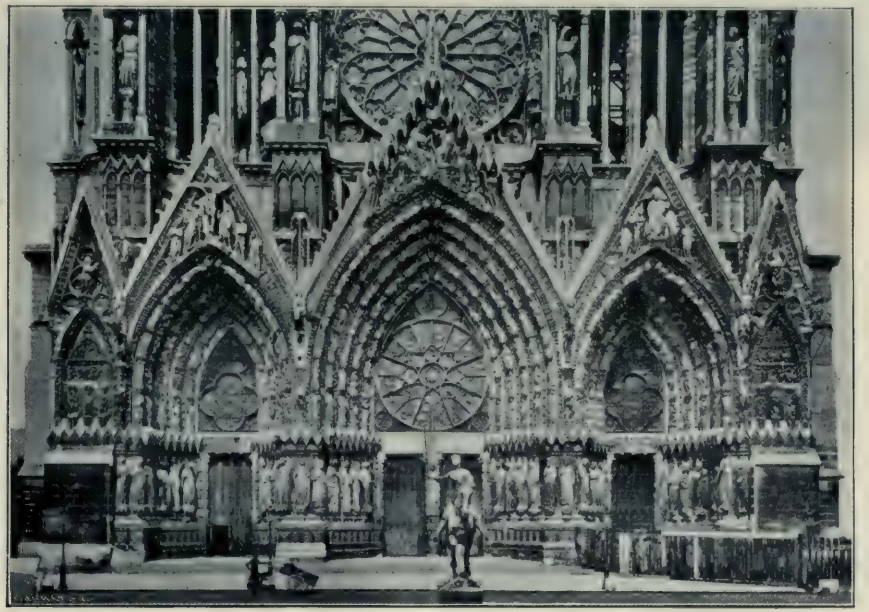
L'église Saint-André, construite au XIXe siècle, a également beaucoup souffert.

Le palais archiépiscopal de Reims, classé en 1907



GRANDE SALLE DE L'ARCHEVÊCHÉ (XVe SIÈCLE)

(Phot. des Monuments historiques.)



LES PORTAILS DE LA FAÇADE AVANT L'INCENDIE

(Phot. des Monuments historiques.)

comme monument historique, et que la ville avait récemment loué au département par un bail amphytéotique de 99 ans, était un édifice infiniment précieux au point de vue architectural et au point de vue historique. Sa façade, construite sur les plans du célèbre architecte Robert de Cotte, était une des plus nobles créations de l'art du XVIIIe siècle français. Le palais contenait une chapelle du XIIIe siècle, une grande salle du XVe, et des corps de logis du XVIIe. Il se reliait à la cathédrale, dans un cadre de verdure, par la fameuse salle du Tau, construction fort ancienne, aux corniches dentellées, à la monumentale cheminée de pierre, dans laquelle, lors du sacre des rois de France, était donné le banquet royal.

Dans ces dernières années, à la suite de la Loi sur la séparation des églises et de l'Etat, l'Archevêché, désaffecté et transformé, était devenu le siège de plusieurs sociétés d'archéologie, d'art et d'histoire régionale. Il contenait des musées et des bibliothèques emplis de richesses artistiques de tous genres, d'un prix inappréciable : archives, manuscrits, incunables, livres rares, collections de portraits historiques, signés de noms illustres, tapisseries anciennes, parmi lesquelles celles de Papersack, célèbres dans le monde de l'érudition, mobiliers historiques, etc.

Le Temple protestant, et son presbytère, ont été incendiés complètement, le jour même du principal bombardement de la cathédrale.

Le bâtiment de la Sous-préfecture est détruit de fond en comble.

L'Hôtel de Ville, du XVIIe siècle, porte sur sa façade des traces, heureusement peu graves, des obus nombreux par lesquels les Allemands ont essayé de le détruire, mais sans succès. La cour d'honneur de l'édifice garde, comme un témoin précieux de leur acharnement, un énorme projectile de 105, peint en bleu, qui n'a pas explosé.

La célèbre Place royale, créée au XVIIIe siècle, sur un plan uniforme de façades de maisons à l'ordonnance architecturale noble et sévère, et ornée au centre de la statue de Louis XV par Cartellier, qui remplaçait la fameuse œuvre de Pigalle, fondue pendant la Révolution, a perdu deux de ses façades, dont il ne reste plus que des pans de murs croulants.

La fameuse maison des Musiciens, rue du Tambour, qui date du XIIIe siècle, a été fortement ébranlée par la secousse violente donnée par un obus à la maison voisine, d'une architecture ogivale très pittoresque, et fort intéressante également comme vestige du Reims du Moyen âge, qui en a été à moitié démolie.

NOTRE-DAME DE REIMS

Pour qu'un monument puisse être tenu comme national et historique, pour qu'il puisse avoir une âme, puissamment génératrice d'émotions morales et de sensations d'art, il faut qu'il remplisse, dans sa création et dans sa vie, les conditions de tradition, de moment, de milieu, et surtout de symbolisme, fidèle, expressif, et universellement intelligible, de l'idéal de la nation. Or, s'il est un monument en France qui réunisse toutes ces conditions, c'est bien la cathédrale de Reims.

Notre-Dame a été construite au XIIe siècle, sur l'emplacement même de l'antique sanctuaire de Saint-Nicaise, où Clovis reçut le baptême des mains de Saint-Rémi, où la nation des Francs fut proclamée la Fille aînée de l'Eglise. Dans la basilique romane, bâtie de 816 à 836, pour remplacer ce sanctuaire, devenu trop étroit, Pépin le Bref, Charlemagne et Louis le Débonnaire furent couronnés rois et empereur. Après les Carlovingiens, les premiers Capétiens tinrent à devoir de s'y faire sacrer.

Philippe-Auguste inaugura par son couronnement la nouvelle cathédrale, de style ogival. Et, tous les souverains français, jusqu'à Charles X, y sont venus demander aux successeurs de saint Rémi la consé-

cration solennelle, qui, seule, les faisait rois de France. La mission de Jeanne d'Arc, dictée par ses voix, ne fut-elle pas essentiellement de conduire à Reims Charles VII, qui n'était que le pauvre roi de Bourges et de Chinon? Et, aussitôt qu'elle l'eût remplie, aux victoires d'Orléans, de Jargeau, de Beaugency et de Patay succédèrent les défaites; alors commença pour la libératrice de la Royauté le douloureux calvaire de Compiègne à Rouen, où son supplice sur le bûcher libérera la France.

Aussi, Notre-Dame de Reims a-t-elle toujours été appelée la Cathédrale du couronnement.

La condition de tradition est donc ici bien remplie.

Le moment de la construction de la cathédrale est le moment où la France se forme géographiquement, où s'agrègent autour de l'Ile de France et de Paris les premières provinces, assises de sa nationalité, où l'Etat moderne se dégage du chaos politique et social de la veille, et se constitue. La féodalité militaire et religieuse, d'origine germanique, s'éteint; la bourgeoisie, par les maires, les échevins, les jurats, les prévôts des marchands, les conseils de ville élus, entre en scène, aux côtés de la Royauté, de la Chevalerie, et du Clergé séculier.

C'est le moment où apparaissent les Communes, qui vont devenir le corps actif de la nation, le facteur de sa richesse, et le soutien de sa liberté.

C'est le moment de la gloire mondiale de la mère des Universités, l'antique et fameuse Université de Paris; « Paradis des délices » : écrit Richard de Bury,

chancelier d'Angleterre, à l'archevêque de Cantorbéry ; le moment où la France, au témoignage de ce personnage, est considérée comme la plus civilisée des nations, dont les maîtres ès arts libéraux sont vénérés et écoutés comme les Sept sages de la Grèce.

C'est encore et surtout le moment de la bataille de Bouvines. Pour les raisons ci-dessus, la France est prospère, riche, admirée, et aimée ; mais, elle est aussi fort jalousée, et elle excite des haines féroces. Un jour, subitement, les hordes teutonnes l'envahissent ; elles ont à leur tête l'empereur germain lui-même, escorté par tous les margraves et burgraves d'outre-Rhin, aux casques surmontés de cimiers terrifiants par les emblèmes de mort et de massacre. Le démembrement du royaume est déjà réglé ; il suivra immédiatement la victoire, assurée par le nombre des assaillants. Alors, les artisans de tous les corps de métiers, les paysans, et les communiers viennent se grouper en masse autour du roi et de ses chevaliers. Ils livrent bataille ; les envahisseurs sont taillés en pièces ; les rares survivants regagnent en toute hâte leur pays ; et Paris, qui devait être pris rapidement, à la suite d'une ruée irrésistible, devient la prison de ceux qui n'ont pas pu réussir à se sauver.

La condition du moment est ainsi également bien remplie.

Lorsqu'au lendemain du terrible incendie qui, le 6 mai 1211, détruisit la basilique romane, le grand prélat rémois Albéric de Humbert décida la construction d'un édifice beaucoup plus vaste et plus

grandiose, il décida que la nouvelle cathédrale serait bâtie en style ogival, alors dans toute sa splendide floraison. Déjà, par une sorte d'enchantement, en quelques années, avaient surgi du sol de France, — fleurs féériques de l'Art national, — les cathédrales de Sens, Noyon, Senlis, Chartres, Laon, Rouen et Paris. Des maîtres maçons de génie y avaient prodigué toutes les splendeurs et toutes les magnificences de l'architecture et de la sculpture nouvelles. Il semblait qu'on ne pouvait faire plus et mieux. Le maître d'œuvre inconnu à qui l'archevêque fit appel l'entreprit audacieusement, et y réussit.

Moins heureux que nos ancêtres des XIIIe et XIVe siècles, nous n'avons point vu son projet grandiose réalisé. Le transept était couronné par cinq clochers ; l'abside se terminait par une flèche, colossale autant que légère ; et les grandes tours de la façade devaient être sommées d'une pyramide de pierres, qui aurait fait Notre-Dame de Reims plus haute que les cathédrales de Bordeaux, Chartres, Cologne, Strasbourg, et Anvers. Un incendie, en 1481, ruina une partie du plan primitif : une basilique à trois nefs, qui, par ses dispositions générales, rappelle les plans des cathédrales de Chartres et Soissons, avec une abside immense, tirant son originalité de la profondeur et du rayonnement de ses nombreuses chapelles, et avec une façade gigantesque, à trois étages, terminées par deux tours.

Dans toute son architecture, Notre-Dame de Reims marque une étape nouvelle de progrès et de perfection du style ogival.

Quant à la sculpture, Notre-Dame de Reims a toujours été tenue pour la cathédrale en possédant la plus belle, la plus grandiose, la plus imposante. Avec ses 2800 statues, l'édifice était, pour ainsi dire, paré d'humanité ; il semblait animé tout entier de poésie, tant les personnages et les allégories exprimaient la vie et la pensée, dégageaient de la grâce, de la noblesse et de la beauté. Aussi, un historien de l'art du Moyen âge, Louis Gonse, a-t-il pu dire, en toute netteté d'expression : « Quand on parle des grandes statues des portails de Reims, tout le monde est d'accord. Les plus récalcitrants à l'esprit du Moyen âge veulent bien reconnaître que même l'Italie, tant vantée, semblait plongée dans une véritable barbarie au regard d'une telle maîtrise, que les Pisans n'étaient que de timides ouvriers à côté de ces prodigieux tailleurs d'images de la Champagne, de la Bourgogne, de la Picardie, du Berry et de l'Ile de France. »

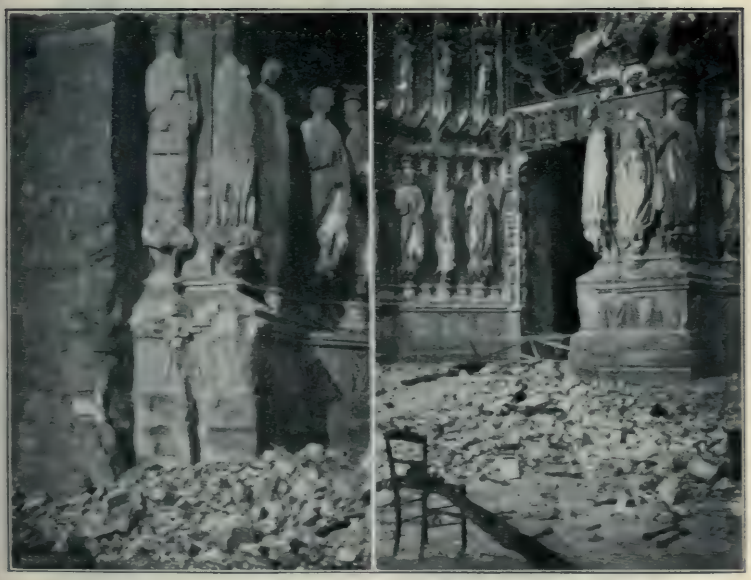
Après Chartres, Auxerre, Bourges, et le Mans, Reims était la cathédrale la plus riche du monde en vitraux ; nulle part, les maîtres verriers n'avaient su donner plus d'éclat, de douceur, et de charme aux couleurs, n'avaient dessiné des figures plus belles, et plus vivantes. Le jour qui tombait de ses dix-sept grandes verrières, et de ses roses, répandait dans l'édifice tout entier une lumière céleste, enveloppant les êtres et les choses d'une clarté à la fois de rêve, de mystère, et de féerie. Lorsque, aux grandes fêtes, les nefs étaient tendues des fameuses tapisseries de son trésor, que les autels resplendissaient d'orfèvre-

ries et de broderies, dans cette atmosphère de lumières, de chants sacrés et de parfums; par la foule recueillie, se pressant dans cette immense enceinte, sous les arceaux de ses voûtes, et autour de ses colonnes, Notre-Dame présentait un spectacle religieux grandiose, émouvant. Et, ainsi, pour tous, la vieille Cathédrale du couronnement avait vraiment une âme.

Pendant sept siècles, des millions d'hommes sont venus écouter les voix de cette âme, qui leur parlaient avec tant de douceur et de charme d'un passé de haut idéal, qui célébraient avec tant d'allégresse les siècles de gloire de la France, qui enseignaient avec tant d'éloquence les traditions de foi et de patriotisme ; ils ont contemplé, avec émotion la beauté parfaite de cette merveilleuse création d'art, dans l'état de conservation extraordinaire où nous l'avaient pieusement léguée, à travers les temps, l'admiration de nos ancêtres et, aux jours des révolutions et des invasions, le respect instinctif de ceux mêmes qui semblaient être le plus éloignés des sentiments religieux, de l'idéal national, et des traditions artistiques dont elle était la glorieuse représentation.

Et tout à coup, le tumulte de l'invasion allemande, suivi d'un cyclone de fer et de feu, couvre les voix de la vénérable cathédrale, et les éteint. Dans la fournaise gigantesque d'un épouvantable incendie, qui dure plusieurs journées, la « Forêt » de la couverture flambe, le bronze des clochers et le plomb des toits fondent, les vitraux éclatent, les dentelles et les

NOTRE DAME DE REIMS



LES STATUES DES PORTAILS DE LA FAÇADE APRÈS L'INCENDIE

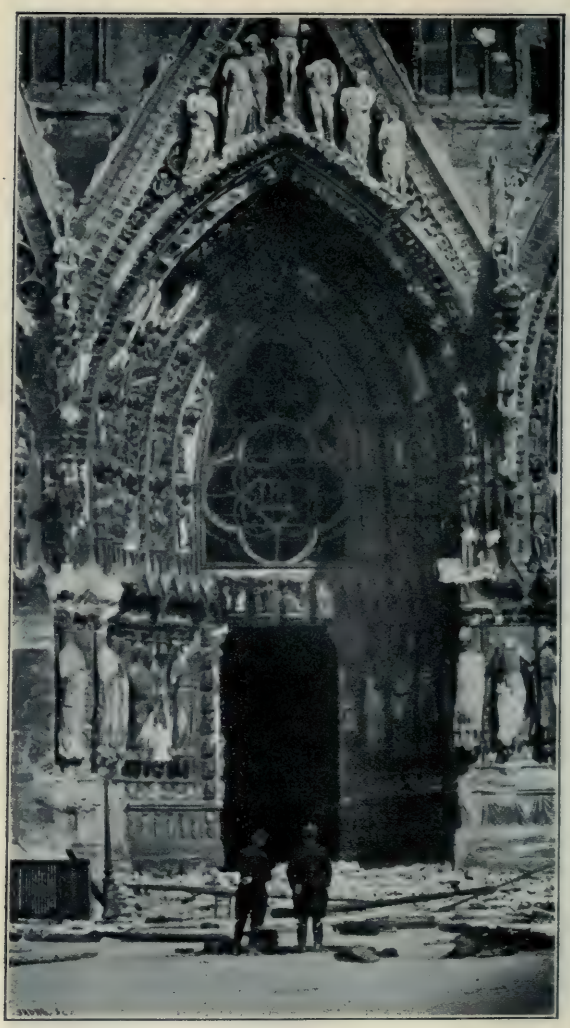
(D'après l'*Illustration*.)

INTÉRIEUR DE LA GRANDE NEF

(Phot. des Monuments historiques.)

UN DES PORTAILS DE LA FAÇADE AVANT L'INCENDIE

(Phot. N. D.) (D'après l'*Illustration*)



UN DES PORTAILS DE LA FAÇADE APRÈS L'INCENDIE

(Phot. Branger.) (D'après l'*Illustration*.)

broderies de pierre se déchirent, les pignons, les clochetons et les couronnements des niches s'effondrent, les statues des portails et de la galerie sont décapitées, démembrées, ou s'écroulent :

Les Allemands bombardent Notre-Dame de Reims !!

La date à laquelle a commencé le bombardement de la cathédrale est controversée. Il semble bien cependant que le premier obus qui, de toute évidence, visait l'édifice, mais ne l'atteignit pas, et vint tomber derrière l'Hôtel du Lion d'or, tua six personnes et en blessa sept, fut tiré le 15 septembre, à 2 heures de l'après-midi. Ce renseignement aurait été donné à M. Maurice Barrès, qui l'a publié dans « l'Echo de Paris », par un officier qui avait assisté à la chute du projectile et au drame sanglant qui s'ensuivit. Mais, d'après une lettre du maire, ce serait le 19 seulement que l'artillerie allemande aurait pris la cathédrale pour but. En outre, l'abbé Thinot, maître de chapelle de Notre-Dame, indique le 17 comme la date où le monument aurait été atteint pour la première fois. « C'est le jeudi, 17, a-t-il écrit, dans une communication à « l'Illustration », que des blessés allemands, de 70 à 80, furent amenés à Notre-Dame. Les Allemands, le matin du jour qui vit leur retraite — 12 septembre — avaient exigé un aménagement de la cathédrale permettant d'y installer 3000 de leurs blessés ; mais ils n'eurent pas le loisir d'y en amener un seul. C'est l'autorité française qui fit utiliser, pour les blessés abandonnés à Reims par l'ennemi, la paille et les couvertures qui avaient été accumulées

dans l'édifice. Le général Franchet d'Esperey prenait ainsi, pensait-il, alors que la ville souffrait depuis trois jours déjà du bombardement, les garanties les meilleures pour la protection du monument... C'est le vendredi, 18, dans la matinée, que des débris d'architecture projetés par un obus ont tué, dans la basse nef, deux des blessés étendus. La mitraille en atteignit bien d'autres. Deux fois, ce jour-là, pendant la terrible rafale, et, une fois, le lendemain, samedi, nous mîmes ces malheureux à l'abri, dans l'escalier de la tour nord.»

Ce jour-là, d'après d'autres renseignements, un obus troue la toiture, à l'intersection de la nef et du transept ; un deuxième laboure l'abside ; un troisième brise des contreforts au côté nord ; un quatrième démolit le campanile élevé entre le transept et l'abside ; un cinquième mutile quelques statues du portail gauche de la grande façade.

Le lendemain, d'après le témoignage du maire de Reims, c'est vers les trois heures de l'après-midi, au milieu d'un bombardement incessant, que s'allumèrent les échafaudages servant aux réparations du monument, puis d'autres foyers d'incendie dans la charpente.

« Le clergé de la cathédrale, ajoute M. Langlet, a pu compter sur les pierres elles-mêmes du monument plus de trente-cinq obus tombés et éclatés, sans compter ceux qui sont tombés dans la charpente. Et, il ne faut pas croire qu'une fois la charpente écroulée, vers cinq heures et demie du soir, au milieu

des sinistres lueurs, la rage du bombardement fût apaisée.»

Ce même jour, d'après d'autres dépositions, un obus trouait la voûte de l'abside ; trois autres éclataient sur le parvis, détruisaient plusieurs statues et faisaient éclater les vitraux de la grande rose et des fenêtres de la galerie. L'Archevêché et la salle du Tau étaient détruits de fond en comble par l'incendie que de nombreux obus avaient allumé.

La commission officielle, composée de membres de l'Administration des Beaux-Arts et d'inspecteurs généraux des Monuments historiques et des Bâtiments civils, qui a été chargée d'une enquête technique sur l'état de la cathédrale, après le premier bombardement,— celui du mois de septembre,— a fait les constatations essentielles que voici :

« .....Toutes les habitations aux alentours immédiats sont éventrées et incendiées, et, au milieu de ces ruines, la cathédrale a été frappée d'une trentaine de projectiles qui, par leur choc et leur explosion, ont broyé la pierre, brisé les vitraux, et mis le feu à tout ce qui pouvait brûler.

» Les projectiles, dont les éclats ont atteint tout l'ensemble du monument, ont frappé principalement la partie supérieure de la tour nord, écrasant l'angle d'une tourelle, traversant la paroi de la tour, en exerçant une poussée sur les assises voisines au point de les déplacer ; l'un d'eux a enlevé la branche supérieure d'une volée d'arc-boutant, un autre a broyé la pierre d'un glacis des baies de la tour, un autre a

éventré une cage d'escalier dont les marches ont été coupées, un autre encore a renversé une partie de balustrade de la façade principale sous la rose, etc., etc.

» C'est l'incendie allumé par les obus qui a causé les plus graves dégâts : il ne reste pas apparence de toiture sur la nef, les transepts, le chœur, l'abside, les bas-côtés ; seules quelques chapelles ont conservé leur couverture ; tout le reste a été réduit en cendres ; charpentes, ardoises, partout, les plombs sont fondus, les fers tordus.

» Tout cela s'est effondré sous les voûtes qui ont évidemment souffert du contact du feu, mais n'ont pas été rompues.

» Par contre, les pierres avoisinantes de la grande galerie qui couronne les murs, des galeries de circulation au bas des grandes verrières, sont éclatées et calcinées.

» Le beffroi a été la proie des flammes ; les cloches, tombées sur la voûte inférieure sans l'écraser, sont en partie fondues ; les abat-sons sont restés intacts.

» Les flammes produites par l'incendie, poussées sur les parois par le vent, ont complètement corrodé la pierre, faisant tomber une partie des statues qui décoraient le portail ouvert sous cette tour, ainsi que les voussures des arcs qui se développent au-dessus de la porte et que couronne un gâble dans lequel est représentée la « Crucifixion ». Ces dégâts s'étendent aux pinacles qui surmontent les contreforts et jusqu'à la Galerie des rois.

» Le côté droit de ce portail a été moins atteint ; les

autres portails n'ont été que peu touchés par les éclats d'obus.

» Dans l'intérieur de l'édifice, on avait déposé des blessés allemands sur des couches de paille. Les obus ont mis le feu à cette paille, faisant éclater la mouluration des bases des piliers de la nef, embrasant les tambours des portes et les portes elles-mêmes. Cet incendie a détruit les statues placées dans les niches de la face intérieure de l'église, à droite et à gauche de la porte du portail sud. Enfin, les verrières ont toutes eu à souffrir de l'explosion des projectiles, des éclats qui les ont traversées ; la moitié de la rosace supérieure a été vidée de ses vitraux ; les parties ajourées au-dessus des portails nord et sud ont été vidées ; la rosace au-dessus du portail central n'a été que criblée. »

Dans un émouvant article, « La basilique fantôme, » publié par l'« Illustration », Pierre Loti décrit ainsi la physionomie de la façade de Notre-Dame au lendemain de ce premier bombardement :

« Elle tient encore sa place, comme par miracle, la basilique de Reims, mais tellement criblée et déchirée qu'on la devine prête à s'effondrer à la moindre secousse. Elle donne l'impression d'une grande momie, encore droite et majestueuse, mais qu'un rien ferait tomber en cendres... Du haut en bas de la tour de gauche, la pierre calcinée a pris une étrange couleur de chair cuite, et les saints personnages, toujours debout, en rang sur les corniches, ont été comme décortiqués par le feu ; ils n'ont plus ni visage, ni

doigts, et avec leur forme humaine, qui cependant persiste, ils ressemblent à des morts, alignés à la file, dont les contours ne s'indiqueraient plus que mollement sous des espèces de suaires rougeâtres. »

Mais le bombardement de la cathédrale va recommencer en novembre.

Le 12 novembre, un projectile traverse l'abside par une verrière, et tombe, faisant un trou profond au pied d'un des anges agenouillés sur le marbre d'une des crédences du maître-autel.

Le 20 novembre, un obus démolit un pinacle de la galerie supérieure du chevet, et une partie de cette galerie, du côté de la salle du Tau.

Le 23 novembre, un obus frappe un clocheton au sommet de la tour sud, sans faire de grands dégâts.

Le 27 novembre, un obus, tombant entre les contreforts sud, éclate sur la voûte du bas côté vers le milieu ; mais il n'entame pas la voûte protégée par une épaisse couche de débris ; un deuxième frappe la voûte de l'abside sud, et provoque la chute de nombreux platras ; un troisième détériore trois statues du petit portail de droite, épargné jusque-là.

De décembre à fin janvier, la cathédrale a été de nouveau, et à diverses reprises, bombardée. En février, les attaques continuent, avec une violence et un acharnement qui semblent augmenter au fur et à mesure des progrès accomplis par les armées alliées pour dégager la ville. Un communiqué officiel, en date du 23 février, donnait le renseignement suivant à ce propos :

« Ce qui reste de la cathédrale, particulièrement visée, a gravement souffert. La voûte intérieure, qui avait résisté jusqu'ici, a été crevée. »

De toute évidence, les Allemands veulent détruire de fond en comble la Cathédrale du couronnement des rois de France ; en mars, avril, mai et juin, Notre-Dame subit, par intermittence, de nouveaux bombardements.

Dès le 21 septembre, M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, faisait remettre télégraphiquement à tous les gouvernements des Etats neutres la protestation officielle suivante :

« Sans pouvoir invoquer même l'apparence d'une nécessité militaire, et pour le seul plaisir de détruire, les troupes allemandes ont soumis la cathédrale de Reims à un bombardement systématique et furieux. A cette heure, la fameuse basilique n'est plus qu'un monceau de ruines. Le gouvernement de la République a le devoir de dénoncer à l'indignation universelle cet acte révoltant de vandalisme qui, en livrant aux flammes un sanctuaire de notre histoire, dérobe à l'humanité une parcelle incomparable de son patrimoine artistique. »

Le souverain pontife, auquel S. Em. le cardinal Luçon avait envoyé un long rapport sur le bombardement de la cathédrale, répondait au vénérable prélat par une lettre autographe, conçue dans les termes les plus affectueux, qui se terminait ainsi :

« Soyez bien persuadé de la part très vive que nous prenons à la profonde douleur que vous causent la vue de tant de maux et la pensée des conséquences funestes de la guerre au point de vue religieux et artistique, ainsi qu'au point de vue matériel de votre cher diocèse si éprouvé. »

En présence des témoignages publics d'une réprobation universelle contre le bombardement de la cathédrale de Reims, le gouvernement allemand s'empressa d'inventer un prétexte d'ordre militaire à cet acte de vandalisme.

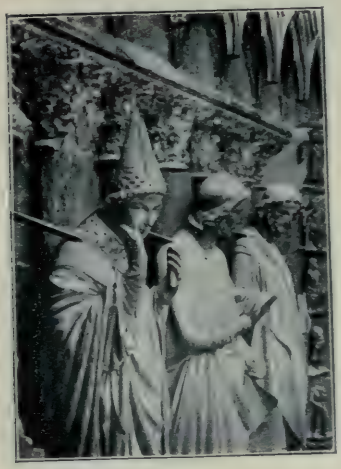
Le 30 octobre, le chancelier de l'Empire allemand adressait au ministre de Prusse près le Saint-Siège, pour être communiquée au pape, une note officielle accusant l'état-major français de s'être servi de la cathédrale de Reims comme poste d'observation militaire.

Le gouvernement français informa de la remise de cette note et de sa publication le généralissime, commandant en chef des armées françaises d'opérations. Le général Joffre répondit immédiatement par cette brève, mais nette, dépêche au ministre de la Guerre :

« Le commandant militaire à Reims n'a fait placer, à aucun moment, un poste d'observation dans la cathédrale. »

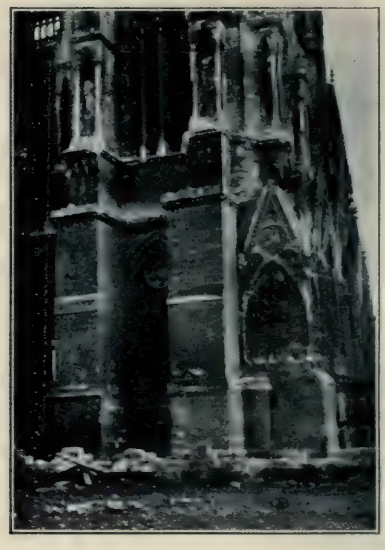
D'autre part, le vicaire général de Reims, archiprêtre de la cathédrale, M. Landrieux, publiait dans la presse française la protestation suivante, au nom de S. Em. le cardinal Luçon :

« L'auteur de cette note a été induit en erreur par



DÉTAILS DU PORTAIL NORD-EST

(Phot. des Monuments historiques.)



LES CONTREFORTS DE LA TOUR OCCIDENTALE
LA SALLE DU TAU RELIANT LA CATHÉDRALE A L'ARCHEVÊCHÉ

(D'après l'*Illustration.*)

des informateurs ; et l'erreur est trop grosse de conséquences pour n'être pas relevée, étant donné surtout qu'on laisse entendre que la cathédrale déjà dévastée pourrait encore être maltraitée de ce chef.

» Témoin heure par heure de ce qui se passe dans mon église, je suis en mesure de rétablir les faits en parfaite connaissance de cause ; et j'ai le devoir de le faire.

» La note affirme que de nouveau, c'est-à-dire depuis l'incendie du 19 septembre, on a placé une batterie devant la cathédrale et installé sur une des tours un poste d'observation. Au nom de S. Em. le cardinal-archevêque de Reims et au mien, j'atteste qu'à aucun moment il n'a été établi de batterie sur le parvis, ni de poste d'observation sur les tours, et qu'il n'y a jamais eu ni cantonnement ni stationnement quelconque de troupes à proximité de la cathédrale. »

A ce propos, pour répondre à un plaidoyer en faveur des incendiaires, que publiait un bulletin allemand envoyé aux commerçants suisses par le « Bureau des Deutschen Handelslagers », le docteur Lenglet adressait, le 24 octobre, à un ami de Genève, le professeur J. Reverdin, une lettre dans laquelle est élucidée très nettement cette question du prétexte invoqué pour justifier le bombardement de la cathédrale.

« Pour revenir sur une question dont vous m'avez parlé dans votre lettre relative aux motifs du bombardement, écrit-il, il est impossible de prendre au

sérieux l'affirmation qu'il y avait des batteries dans les environs de la cathédrale ou qu'elle ait servi, sous une forme ou sous une autre, de poste de défense. Jamais il n'y a eu de batteries dans la ville et dans les environs de l'église qui puissent servir d'excuse à une agression aussi caractérisée.

» Je crois d'ailleurs pouvoir vous donner une preuve du contraire.

» Tout d'abord, il faut savoir qu'il y a eu plusieurs séances de bombardement, dans lesquelles la cathédrale a été particulièrement visée. La première avait lieu le 4 septembre, jour de l'entrée des Allemands à Reims. Nous étions dans mon cabinet en conversation avec un intendant du corps d'armée saxon, qui venait poser les bases d'une réquisition importante, pour caution de l'exécution de laquelle il exigeait le versement de la somme d'un million. La conversation, d'ailleurs courtoise, ponctuée de temps en temps, comme excuse de leurs exigences, d'un « C'est la guerre ! » sans réplique, se continuait, quand éclata comme un coup de tonnerre, le bruit de la première bombe tombant sur Reims.

» Je n'oublierai jamais la physionomie effarée, empreinte à la fois d'étonnement et de colère, de cet officier, qui venait de nous dire qu'ils n'étaient pas des barbares, mais un peuple de haute culture, et qui constatait lui-même que le premier attentat sur la cathédrale venait de l'armée allemande. Car, c'était bien, dès ce jour-là, la cathédrale qui était, sinon atteinte, du moins visée, les bombes pleuvant à droite d'elle, à gauche, en avant, en arrière, démolissant

déjà les vitraux sans valeur du rez-de-chaussée de ce monument.

» Il y avait donc si peu à s'y tromper que l'officier général qui se trouvait là s'empressa d'envoyer aux batteries qui tiraient sur Reims, et qui appartenaient à un autre corps, un avis d'arrêter ce bombardement, et qu'il conseilla, qu'il pressa même la fabrication d'un drapeau blanc, fait d'une perche et d'un drap, destiné à être hissé au haut de la tour nord de notre basilique, où il flottait un quart d'heure après, au moment où le tir cessait.

» L'émotion calmée, les officiers présents conclurent à une erreur, erreur qu'ils regrettaient profondément, dont nous ne chercherons pas à expliquer la psychologie, mais où l'on pourrait peut-être entrevoir une espèce d'antagonisme ou plutôt de rivalité entre deux races, dont l'une a plus de prétention à la civilisation et se contentait de frapper à la caisse, et l'autre, plus brutale et plus rude, sans être peut-être moins avide, voulait frapper notre cité au cœur et l'atteindre dans sa gloire et dans sa beauté.

» Huit jours durant, parmi les Allemands qui passèrent à Reims, nombreux furent ceux qui eurent l'occasion de manifester leurs sentiments d'admiration pour la cathédrale, sans prévoir ce qu'elle deviendrait quinze jours plus tard. »

Les Allemands avaient pourtant très nettement conscience du crime contre l'Humanité et contre l'Art qu'ils allaient commettre, en détruisant la cathédrale de Reims.

M. Thiebault-Sisson a rapporté, d'après un renseignement donné par M. Lenglet, que le fils de l'empereur, le prince Auguste-Guillaume, faisant partie de l'état-major du corps d'armée d'occupation de Reims, avait dit à la municipalité : « La meilleure preuve que je puisse vous donner de mon désir de préserver l'édifice, c'est que je tiens à y faire installer mes blessés. La détruire est un crime que je ne veux commettre pour rien au monde.» Dans sa conversation avec le maire, au moment où il entendait tomber les obus sur la place de la mairie, l'intendant général Zimmer n'avait pu s'empêcher de s'écrier, sur un ton sincère d'admiration et de regret à la fois : « Vous avez une si belle cathédrale ! »

Lorsque, le 12 novembre, l'artillerie allemande recommença à bombarder la cathédrale, ajoutant de nouveaux désastres à ceux des tragiques journées de septembre, le général commandant les troupes ennemies aux environs de Reims, entreprit de justifier ce nouvel acte de vandalisme par la même accusation, renouvelée avec plus d'insistance encore. Alors, le Bureau militaire de la Presse fit publier le communiqué suivant :

« Pour justifier un nouveau bombardement de Reims, les Allemands ont allégué que nous avons placé des observateurs dans les tours de la cathédrale, où ils prétendent avoir remarqué des signaux lumineux.

» C'est un nouveau mensonge. Il suffit d'ailleurs de se rendre compte de la situation pour constater que nous n'avons aucun intérêt à placer des observateurs

dans les tours à demi démolies du reste, et surtout à faire du sommet de celles-ci des signaux lumineux.

» Toute la plaine de Reims peut être surveillée aussi bien et à moindre danger des hauteurs avoisinantes.

» En outre, si nous avions eu des observateurs dans les tours de la cathédrale, il aurait suffi de les munir d'un téléphone pour leur permettre de communiquer les renseignements qu'ils auraient pu recueillir sans éveiller l'attention de l'ennemi. »

En dépit, ou plutôt à cause de tous les démentis officiels ci-dessus, le gouvernement allemand n'en a pas moins continué à faire répandre partout, par ses agences de publicité, officielles et occultes, cette légende, qui lui a servi d'ailleurs pour toutes les cathédrales et églises que l'ennemi a bombardées en Belgique, notamment Saint-Rombaut de Malines.

Mais la thèse des Allemands ne tient pas debout un seul instant, devant les preuves nombreuses que, depuis longtemps, la Cathédrale du couronnement des rois de France était vouée à la destruction, en raison de son passé historique et de son symbolisme national.

En 1814, un publiciste allemand célèbre, Jean-Joseph Gœrrès, qui, après avoir fait profession de révolutionnaire, devint le chef des catholiques bavarois, adjura, dans « Le Mercure du Rhin », les soldats de Blücher de « détruire la cathédrale de Reims, où fut sacré Clovis, où fut fondé l'empire des Francs, ces faux frères des Germains ». Cette adjuration resta

sans effet, les Allemands n'étaient point seuls dans l'armée d'invasion ; les Russes et les Anglais se seraient énergiquement opposés à cet acte de vandalisme, qui aurait déshonoré les Alliés.

En 1834, Henri Heine, le « Prussien libéré », comme il se qualifiait lui-même, et qui connaissait bien ses compatriotes et leurs traditions, écrit, dans son livre « L'Allemagne » :

« Le christianisme a adouci, jusqu'à un certain point, cette brutale ardeur batailleuse des Germains ; mais il n'a pu la détruire, et quand la Croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattants. Alors, — et ce jour, hélas ! viendra, — les vieilles divinités germaines se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire. Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques. »

Dans le « Berliner Tageblatt », en date du 5 septembre 1914, était publié ce qui suit :

« Le groupe occidental de nos armées de France a déjà dépassé la deuxième ligne des forts d'arrêt, sauf Reims, dont la splendeur royale qui remonte aux temps des lys blancs ne manquera pas de tomber en poussière bientôt sous les coups de nos obusiers de 42 centimètres ! »

On a lu, au précédent chapitre, la déclaration formelle du général von Heeringen sur sa décision irrévocable de détruire de fond en comble la ville — avec tous ses monuments — si les Français persistent à empêcher les Allemands de la reprendre et de

la garder. Les derniers communiqués ont annoncé la mise à exécution de l'atroce menace de ce chef de Vandales.

Si les vieilles pierres de Notre-Dame de Reims doivent tomber définitivement en poussière, leur souvenir ne disparaîtra jamais. Il y a, dans les ruines elles-mêmes, un pouvoir d'évocation du passé qu'on ne peut détruire, et qui semble même, de la barbarie des incendiaires, recevoir plus encore de force et d'énergie. Les morts, souvent, parlent avec plus d'éloquence que les vivants.

De tout ce qui entourait la cathédrale, dans le vaste périmètre de son bombardement particulier, un seul monument est resté debout, sain et sauf : la statue de Jeanne d'Arc, érigée sur la place du Parvis!

Dressée fièrement sur son cheval de bataille, la libératrice de la France, la grande Lorraine, tient toujours, haute et ferme, son épée. Nous devons voir dans ce miracle superbe, un céleste présage, un ordre divin d'espérance et de foi.

LE NORD DE LA FRANCE. — ARRAS

La partie de la région du Nord envahie par les Allemands au mois d'octobre, a beaucoup souffert. Les désastres y sont immenses, d'ores et déjà ; et l'on n'en connait point encore exactement toute l'étendue, en raison de l'occupation par un ennemi, qui s'efforce, par tous les moyens possibles, d'empêcher la vérité d'être connue et propagée.

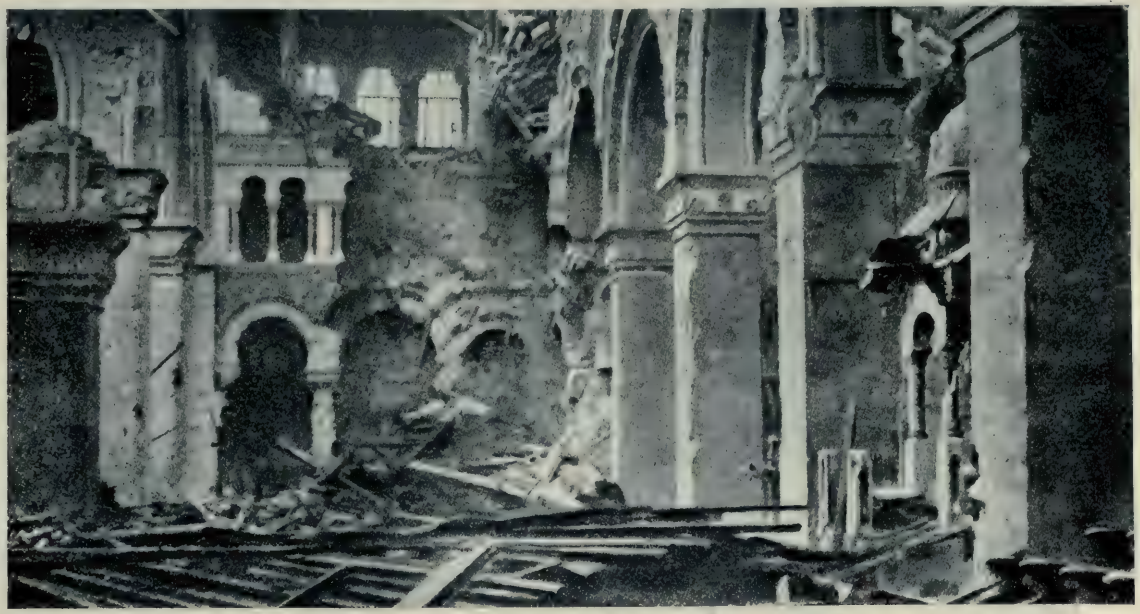
Par les informations qu'ont apportées un certain nombre de personnes ayant réussi à s'évader, par des correspondances transmises secrètement, et publiées dans quelques journaux, il est possible de dresser un premier inventaire, forcément succinct et incomplet, des villes, villages et bourgs détruits par les bombardements et par les incendies.

Lille a été bombardée avec violence, à plusieurs reprises, les 10, 11, 12 et 13 octobre, les 11 et 12 novembre. Pendant la première opération, la ville aurait reçu plus de 5000 obus de 77^{m}, et 500 de 150^{m} ; et, dans la seconde, environ 7000 de tous calibres. On évalue à près de 2000 le nombre des maisons détruites ou atteintes très grièvement. Les rues Nationale, Gambetta, de Tournai, de Paris, de Béthune, de la Gare, du Molinet, du Plat, de l'Hôpital militaire, Faid-

ALBERT. — CLOCHER DE NOTRE DAME DE BRÉBIÈRES

(D'après l'*Illustration*.)

Pl. XVI



CHŒUR DE NOTRE DAME DE BRÉBIÈRES

(D'après l'*Illustration*.)

herbe, des Manneliers, des Ponts de Comines, du Vieux Marché aux moutons et Saint-Gervais, ont été particulièrement éprouvées. Heureusement, aucun des monuments historiques, ni des grands édifices modernes n'a été atteint. Seuls, quelques obus ont frappé le Nouveau musée, l'église de Saint-Maurice et la Préfecture, mais sans y causer des dégâts très importants.

D'après deux témoins dignes de confiance, le « Temps » a rapporté que les Allemands avaient coupé, pendant deux jours, les conduites d'eau pour empêcher les pompiers de remplir leur mission ; mais, quand ils virent l'extension rapide que le feu prenait, menaçant de détruire la ville toute entière, ils firent sauter plusieurs maisons à la mélinite, pour le circonscrire et l'éteindre.

Le nombre des victimes des bombardements — tués et blessés — n'a pu être encore établi.

Dans les environs de Lille, Richebourg et Vieille-Chapelle sont complétement détruits.

Depuis leur évacuation de la ville, le 25 octobre, après avoir pillé toutes les maisons inhabitées, les Allemands ont fait subir à Armentières plusieurs bombardements. Les plus violents ont eu lieu les 13, 14 et 15 novembre et le 14 décembre, où plus de 1000 obus furent lancés par l'artillerie de siège. Tous les quartiers ont été atteints ; un grand nombre de maisons, et, particulièrement, les usines sont détruites de fond en comble. Le 3 février, l'ennemi bombardait de nouveau la grande cité industrielle, et y causait de très grands dégâts.

Près d'Armentières, Messines a eu son église incendiée ; à Trelinghien, le clocher de l'église a été démoli.

Aux environs de La Bassée, les Allemands ont détruit complètement à coups d'obus incendiaires tous les villages : Lacoutière, Touret, Cuinchy, Cambrin, Mozingarbe, Aix-Noulette, Calouve et Bully-Brenay.

Les villages du Boussois, de Recquignies, Rousies, Jeumont, Marpeut et Anevent sont à moitié en ruines.

A Houplines, la mairie, l'église Saint-Charles, et toutes les fermes sont brûlées ; cinquante habitants ont été tués.

Béthune a été bombardé plusieurs fois, recevant en moyenne de vingt à trente obus ; la ville cependant n'a pas trop souffert matériellement ; mais les victimes y ont été assez nombreuses : une dizaine de morts et une vingtaine de blessés.

A Festubert, village situé à sept kilomètres de Béthune, l'église, fort intéressante, datant des premières années du XVIIe siècle, est détruite, ainsi qu'un grand nombre de maisons.

La petite ville d'Orchies, près Douai, n'est plus qu'un amas de ruines. Elle a été incendiée, le 25 septembre, par un détachement de quatre cents hommes, cavaliers, fantassins et cyclistes, munis de grenades incendiaires, que conduisait un major du nom de Dittel. De son pittoresque hôtel de ville, en

style renaisssnce espagnole, et de son église ancienne, d'une très belle architecture, il ne reste plus que des pierres calcinées.

A Douai, un certain nombre de maisons ont été incendiées par des obus, au mois de septembre.

Dans le département de la Somme, la ville d'Albert n'existe plus, à la suite des bombardements successifs qu'elle a subis : du 29 septembre au 4 octobre, et du 22 octobre au 3 novembre, et plus tard encore d'une façon intermittente. La belle basilique de Notre-Dame de Brébières, lieu de pèlerinage célèbre dans la contrée, a été détruite dans des circonstances singulières, que raconte un rédacteur de l'« Illustration », M. Gaston Chereau :

« Après avoir bombardé les usines, les Allemands bombardaient les maisons, quartier par quartier. Et même ils arrosaient une rue de schrapnels chaque fois que certaine auto jaune pénétrait dans la ville ou qu'un mouvement de chariots commençait. Et l'église demeurait intacte !... Ce n'était pas la grâce qui la sauvait : c'était — l'histoire en est connue là-bas — la présence d'un espion qui, juché au plus haut de la tour, communiquait son journal de bord aux batteries allemandes des coteaux de Suzanne et de Maurepas. Il demeura là jusqu'au 20 octobre, disent les uns ; plus tard, affirment les autres. Ce que l'on sait du moins, c'est qu'un matin du commencement de novembre trois ou quatre projectiles s'abattirent sur le sanctuaire ; les contreforts de l'abside furent atteints, un angle fut écorné, la voûte du transept fut défon-

cée ; un obus pénétra, sans éclater, dans une salle de la sacristie, et l'accalmie se fit. Elle n'a pas duré. Du jour où la surveillance devint plus étroite autour de l'église d'Albert, le bombardement devint plus intense... La vierge d'or ne domine plus le pays ; un obus est venu frapper le socle. La statue s'est inclinée ; et ce n'est plus aux hommes lointains qu'elle présente son charmant et divin enfant, c'est aux ruines qu'elle domine, à qui, de ses bras tendus, elle semble confier son fils comme un dépôt sacré. Derrière elle, au-dessous d'elle, c'est la désolation : les colonnes de marbre, les mosaïques d'or, l'orgue, et toutes les richesses de la basilique sont anéanties. »

Dans toute cette région du Nord, éminemment industrielle, les obus incendiaires allemands se sont spécialement attaqués aux usines, aux ateliers, aux entrepôts, aux magasins et aux mines, pour détruire tous les éléments et instruments de sa prospérité et de sa richesse, pour la ruiner définitivement ! C'est là un des buts essentiels de la guerre telle que l'Allemagne la comprend et l'a organisée.

Les édifices religieux ont été aussi, d'une façon toute particulière, les points de mire de l'artillerie ennemie. D'après une statistique dressée par l'évêché d'Arras, 14 églises ont été complètement détruites dans le diocèse.

Arras, la vieille capitale de l'Artois, cité d'art et d'histoire, a subi le sort cruel de Reims, d'Ypres, de Malines et de Louvain ; c'est une des grandes villes françaises martyres de l'invasion allemande.

Grâce à de nombreux documents officiels et privés, il est possible de dresser, dès aujourd'hui, une sorte de journal, très sommaire sans doute, mais précis, de la destruction d'Arras.

Le bombardement de la ville commença le mardi 6 octobre, et se continua pendant trois jours, sans interruption. Le premier obus tomba sur la place du Théâtre, et éventra la façade de la maison de l'« Epicerie parisienne ». Les artilleurs allemands s'acharnaient particulièrement contre l'Hôtel de ville ; on estime que, pendant cette période, l'édifice reçut 90 % des projectiles lancés sur la ville. Aussi, le beffroi est-il percé de part en part, à tous ses étages. Les corps de bâtiments sont démolis de fond en comble ; il n'en reste plus que les murs des façades, où toute la décoration sculpturale semble avoir été pour ainsi dire rabotée ; la toiture s'est effondrée ; puis, a été réduite en cendres, ainsi que les parquets, les plafonds, et les boiseries de l'intérieur.

Les maisons des places et des rues avoisinant l'Hôtel de ville, particulièrement la Petite Place et la Place de la Vacquerie, furent, à ce moment-là, pour la plupart détruites ; la rue Saint-Géry, notamment, était méconnaissable ; les gravats et les décombres des habitations, entassés sur une grande hauteur, en avaient fait disparaître les trottoirs et la chaussée. Sur la Grand'Place, aussi, beaucoup de maisons sont incendiées ou démolies.

En même temps que l'Hôtel de ville, les édifices publics de la ville étaient particulièrement visés. La

cathédrale recevait plusieurs obus qui, en deux endroits, ont troué la toiture et la voûte de la grande nef. La Préfecture, l'Hôpital civil, les couvents des Ursulines et du Saint-Sacrement ont également beaucoup souffert.

Le mercredi 21 octobre, le bombardement reprenait avec violence : les Allemands ont constaté l'inutilité de leurs attaques incessantes contre Arras pendant les jours précédents. Alors, l'Hôtel de ville est de nouveau le but principal de l'artillerie. Une pluie d'obus s'abat sur l'édifice, sans intermittence. Au soixante-neuvième coup tiré, la flèche du beffroi est atteinte ; elle entraîne dans sa chute le lion des Flandres et la couronne comtale qui le surmontent ; puis la tour est démolie jusqu'à la hauteur de l'horloge. Les murs du corps de bâtiment, encore debout, s'effondrent. Le palais municipal n'est bientôt plus qu'une ruine.

Une dépêche de l'adjoint au maire, M. Chabot, adressée au « Temps », constitue, en quelque sorte, l'acte officiel de la mort du beffroi.

« Mercredi, nouvelle avalanche d'obus. Cette fois, c'est au beffroi, seul resté debout, au centre de l'Hôtel de ville en ruines, que les ennemis s'en prennent. Le tir est remarquablement dirigé. Les Taubes l'avaient sans doute repéré la veille ; il est à noter que la pluie de fer succède toujours à leur visite. Le beffroi s'est affaissé sur lui-même à onze heures moins six minutes du matin.

» La destruction d'un pareil monument semblerait

avoir provoqué un amoncellement considérable de ruines ; l'amas de décombres n'occupe qu'une étendue de quelques mètres sur la chaussée.

» Pendant les heures de répit que laisse le bombardement, c'est une procession des Arrageois, qui veulent, une dernière fois, saluer le vieux beffroi, symbole de leur indépendance et objet de leur légitime fierté. Plus d'un laisse couler des larmes. Chacun emporte une pierre en souvenir de l'édifice tombé. On était fier d'un tel joyau. Et maintenant c'en est fait, ainsi que de la Petite Place, si originale. »

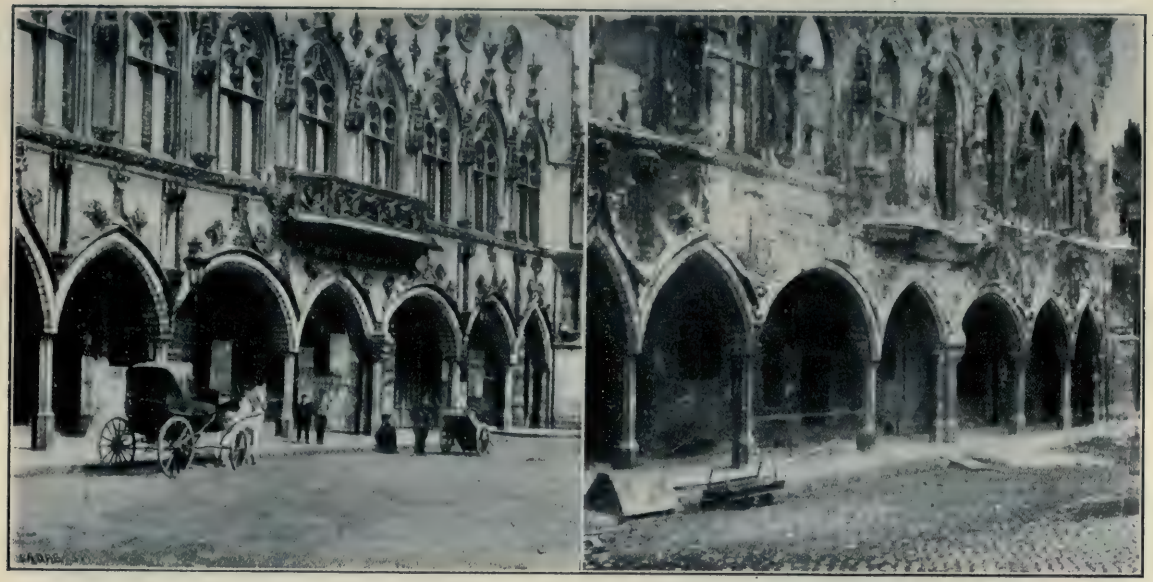
La ville a souffert cruellement. Dans leur rage de destruction, les Allemands n'épargnent point les hôpitaux ; ils tirent même de préférence, semble-t-il, sur ces asiles de la misère et de la souffrance. Un grand nombre de religieuses, d'infirmières et de malades sont tués ou blessés grièvement.

Dans les derniers jours d'octobre, l'autorité militaire invite la population civile à évacuer Arras, en prévision d'un nouveau bombardement, qui paraît se préparer dans les lignes allemandes, et qui se produit, en effet, le 30.

Une lettre de l'évêque d'Arras, Mgr Lobbedey, adressée le 31 octobre au rédacteur en chef du « Nord Maritime » est un tableau émouvant de cette tragique journée :

« Evêché d'Arras, 31 octobre (sans gaz, sans lumière électrique, sans télégraphe, ni téléphone, avec une poste embryonnaire et archi-irrégulière).

» Cher ami. Il y a eu hier un bombardement ter-



AVANT APRÈS

LA FAÇADE OGIVALE DE L'HOTEL DE VILLE

(D'après l'*Illustration*.)

Pl. XIX

LA FAÇADE DE L'HÔTEL DE VILLE SUR LA COUR

(Phot. de M. Withney-Warren.) (D'après l'*Illustration*.)

LE FANTOME DU BEFFROI

(Phot. de M. Withney-Warren.) (D'après l'*Illustration*.)

AUX ABORDS DE L'HOTEL DE VILLE

(D'après l'*Illustration*.)

LA PORTE D'UN HOTEL PRIVÉ DE LA RUE SAINT-GÉRY
UNE SALLE DE L'HOPITAL SAINT-JEAN

(D'après l'*Illustration*.)

Pl. XXIII

de caractère historique, avaient le plus d'âme, une âme qui, pour les générations successives, depuis plus de quatre cents ans, exprimait fièrement les libertés municipales et le patriotisme provincial, dans l'unité superbe de la nation. Au sommet du gigantesque beffroi, de plus de 75 mètres de hauteur, qui dominait tout le pays d'alentour, une couronne comtale immense entourait de sa luxuriante ferronnerie l'octogone terminal ; et, au-dessus encore, se dressait le lion héraldique des Flandres tenant entre ses griffes l'écu aux armes de l'Artois, et une girouette en forme de soleil.

L'édifice présentait une grande originalité, au point de vue monumental, par la réunion, parfaite architecturalement, de deux constructions de styles très différents : l'une de style ogival flamboyant, l'autre de style Renaissance. Le Corps de ville avait fait élever la première au commencement du XVIe siècle. Une inscription rimée, placée dans l'Hôtel de ville, commémorait cet important événement municipal, et faisait connaître les noms de ses maîtres d'œuvre :

L'an mil cinq cent quatre,
Par un second jour de juillet,
Jean Delamotte et Pierre Goulâtre
Firent en ce lieu le premier guet.
Etant nouveau le beffroi faict
Par un nommé Jacques Caron
Maistre en cet art l'un des parfaicts,
Car il avait grand renom.

La façade de cette première construction comprenait deux étages et un rez-de-chaussée. Le premier étage reposait sur sept arcades, alternativement

de formes ogive et plein cintre, portées par de robustes piliers monolithes ; le deuxième étage comprenait une rangée de sept fenêtres ogivales, que paraient des niches de statues, aux dais et aux baies très richement ouvragés ; et le deuxième étage était composé d'une ligne de baies circulaires, encadrées par les pinacles fleuronnés des archivoltes des fenêtres du premier étage. Le haut toit, très en pente, s'ajourait de trois rangs de lucarnes ovales, et avait pour couronnement une superbe crête de plomb dorée. Cette partie du monument présentait un aspect très pittoresque, en même temps que fort majestueux

La seconde construction, d'après un document d'archives, était la création d'un architecte, du nom de Mathias Tesson, qui ne resta point inférieur à ses trois prédécesseurs. Elle se faisait remarquer par une physionomie très artistique, par une ordonnance architecturale d'une très grande élégance, et par des dispositions décoratives d'un goût fort délicat.

Il y avait, dans cette union, intime et complète, de deux formes d'art, un symbole superbe de la filiation ininterrompue du génie artistique de la vieille province. A toutes les époques de son histoire, les habitants de l'Artois se montrèrent fiers de la maison de ville et du beffroi de leur capitale, à la fois parce qu'ils étaient de belles œuvres d'art, et parce qu'ils témoignaient de la magnificence de son passé, qui ne fut pas sans gloire dans toutes les branches de l'activité humaine.

On a détruit Arras et son Hôtel de ville pour les mêmes raisons et dans le même but que l'on a détruit

Ypres, Termonde, Dixmude, Nieuport et leurs hôtels de ville. Comme toutes ces villes, comme Bruges et Gand, Arras fut, autrefois, une grande cité artistique, industrielle et commerciale, la métropole célèbre des « arrazzi » ou tapisseries tissées d'or, d'argent, de soie et de laine, les plus anciennes et les plus renommées qui furent au monde, et qui donnèrent même, dès le Moyen âge, leur nom générique à toutes les tapisseries historiées d'origine étrangère. Son palais municipal était le symbole de sa gloire et de sa prospérité séculaires, en même temps que la parure superbe de la ville moderne. Le détruire équivalait à anéantir Arras dans son passé, et, par conséquent, dans son présent.

Et, aux yeux de ceux qui ont ordonné cet acte de destruction, il y avait une raison péremptoire et une circonstance extraordinaire, qui légitimaient surabondamment, pour eux, la décision inexorable et l'impitoyable exécution. Guillaume II projetait de faire à Arras, capitale de l'ancienne province de l'Artois, une entrée solennelle, — dans le genre de celle dont il aura, un peu plus tard, l'idée, aux environs d'Ypres, la capitale de l'ancienne province de Flandre, — afin d'affirmer la prise de possession impériale de cette région ardemment convoitée pour sa richesse et comme la clef de route de Calais et de la Normandie. C'était d'ailleurs rentrer officiellement dans l'ancien domaine de Maximilien d'Autriche ! Des hauteurs d'un mont voisin, entouré du grand état-major, l'empereur avait contemplé la ville, qui, tout d'abord, les 6, 7 et 8 septembre, occupée par quelques soldats allemands,

avait dû être évacuée à la suite de l'arrivée des troupes françaises, au lendemain de la victoire de la Marne, et, depuis longtemps, résistait victorieusement à toutes les attaques, à tous les assauts. Suivant son habitude, irrité et impatient, le Kaiser a ordonné de prendre Arras, à tout prix, coûte que coûte, à tel jour et à telle heure. Et, quand il vit que la ville était imprenable, qu'il n'y pourrait faire l'entrée sensationnelle projetée, il ordonna de la détruire de fond en comble par les obus de l'artillerie de siège et par les bombes des Taubes. Et, ce fut fait, selon la volonté impériale, comme cela le sera, un peu plus tard, à Ypres, dans les mêmes circonstances et dans les mêmes conditions.

Arras, tout comme Reims, est pour les troupes allemandes une sorte d'otage, sur lequel elles se vengent cruellement de leurs insuccès. Ainsi, dans les derniers jours de juin, d'après un communiqué officiel français, la ville a reçu plus de 3000 obus ; le 6 juillet, à l'aveu de l'agence Wolff, la Cathédrale et la partie de l'ancienne abbaye de Saint-Waast qui servait de Palais épiscopal et de Musée, ont été incendiées.

EN LORRAINE

Partout, en Lorraine, comme le disait publiquement, à la Chambre des députés, le ministre de la Justice, au lendemain d'une visite de cette région désolée, « les détails de cruauté sauvage, de stupide vandalisme, sont tellement nombreux, qu'il faut renoncer à les énumérer : incendies volontaires et inutiles, habitants poussés dans les flammes; vengeances sadiques exercées sur des innocents, sur tous les êtres faibles, etc. »

Nancy, capitale de la province, dont les Allemands, depuis le commencement de la guerre, ont cherché, mais vainement, à s'emparer par des combats incessants et acharnés autour du Grand Couronné, a été plusieurs fois bombardée par les canons et par des avions. Sachant que les fêtes de Noël devaient attirer à la cathédrale un grand nombre de fidèles, le général commandant l'armée ennemie ordonnait de faire lancer une pluie d'obus sur l'édifice, pendant la nuit et pendant le jour de Noël. Heureusement, les projectiles ont causé relativement peu de dégâts, sauf aux vitraux qui ont été, en partie, brisés. Quatre-vingts maisons, environ, ont été endommagées, quatorze personnes tuées et autant blessées.

Lunéville, occupée pendant trois semaines, du 22 août au 12 septembre, a été fort éprouvée. Les

troupes allemandes, sans aucune provocation, ni résistance de la population, qui ait pu expliquer leurs attentats contre les habitants et contre les édifices et les maisons, ont brûlé l'Hôtel de ville, la Sous-préfecture, la Synagogue et plus de cent maisons dans le faubourg d'Einville et dans la rue Casteria; et ont tué douze personnes : des vieillards, des femmes et des enfants. Comme partout, le feu y sera mis méthodiquement au moyen de divers engins : pompes, torches, pastilles de poudre concentrée, pétrole, etc., sous le prétexte odieux que des habitants avaient tiré sur des formations sanitaires marquées de la Croix rouge, sur l'Hôpital militaire, et sur des blessés, même prétexte pour l'imposition à la ville d'une contribution de six cent mille francs. Le pillage en règle des habitations avait précédé leur incendie.

Le commandant en chef des troupes qui ont commis ces forfaits est le général von Fosbender.

A Crévic, une partie du village — soit soixante-seize maisons — a été incendiée au moyen de torches et de fusées. L'habitation qu'y possédait le général Lyautey, résident général au Maroc, a fait l'objet d'une destruction spéciale, que dirigeait un officier, après avoir été envahie et saccagée par des soldats, qui réclamaient à grands cris « madame et mademoiselle Lyautey pour leur couper le cou ». Cet incident, confirmé par de nombreux témoignages, a été consigné dans le rapport de la Commission officielle française d'enquête.

L'incendie de la maison de famille du Président de la République française, à Sampigny, et le bombardement de ce village témoignent également de la neutralité spéciales des chefs des armées allemandes.

A Baccarat, on ne compte pas moins de cent douze maisons incendiées et l'église a été à moitié démolie. Les troupes avaient préalablement, le 25 août, effectué un pillage général, dirigé par les officiers, après avoir, pour pouvoir opérer plus à l'aise et plus complètement, donné l'ordre à toute la population de se rassembler à la gare. Des pendules, des meubles divers et des objets d'art furent enlevés ; puis, quand les habitants furent rentrés chez eux, on leur enjoignit de nouveau d'en sortir au bout d'une demi-heure, en les prévenant qu'on allait procéder à l'incendie de la ville. En effet, tout le centre fut la proie des flammes. Le feu avait été mis à l'aide de torches et de pastilles. Le rapport ci-dessus, qui contient tous ces détails de l'incendie de Baccarat, ajoute : « Après le sinistre, des sentinelles empêchèrent les propriétaires d'approcher des ruines de leurs habitations, et, quand les décombres furent refroidies, les Allemands les fouillèrent eux-mêmes, pour dégager les entrées des caves. Le général Fabricius, commandant l'artillerie du 14e corps badois, dit à M. Renaud, qui faisait fonctions de maire : « Je ne croyais pas qu'il y avait autant de vins fins à Baccarat. Nous en avons pris plus de 100 000 bouteilles ! »

Un soldat du 1er régiment d'infanterie bavarois

conte ainsi, dans son carnet de guerre, l'incendie de Parux :

« Parux est le premier village que nous ayons brûlé ; après, la danse commença : les villages l'un après l'autre ; par prés et par champs nous fûmes à bicyclette jusqu'à des fossés au bord de la route, et là nous mangeâmes des cerises. »

Un autre soldat, nommé Paul Spielmann, de la Garde prussienne (1re compagnie, Ersatzbataillon, 1 garde infanterie brigade), fait ce récit de la destruction d'un village près de Blamont :

« Les habitants ont fui par le village. Ce fut horrible. Du sang est collé contre toutes les maisons ; et quant aux visages des morts, ils étaient hideux. On les a enterrés tous aussitôt, au nombre de soixante. Parmi eux, beaucoup de vieilles femmes, des vieux et une femme enceinte, le tout affreux à voir, et trois enfants qui s'étaient serrés les uns contre les autres et sont morts ainsi. L'autel et les voûtes de l'église sont effondrés. C'est qu'on avait le téléphone avec l'ennemi. Et, ce matin, 2 septembre, tous les survivants ont été expulsés, et j'ai vu quatre petits garçons emporter sur deux bâtons un berceau où était un enfant de cinq à six mois. Tout cela est affreux à regarder. Coup pour coup ! Tonnerre contre tonnerre ! Tout est livré au pillage... Et j'ai vu aussi une maman avec ses deux petits : et l'un avait une grande blessure à la tête et un œil crevé. »

Pont-à-Mousson a subi 74 bombardements, du

11 août au 28 février. Près de cent maisons ont été détruites par les obus ; l'église Saint-Martin, l'Hôpital, l'Asile des vieillards, le centre de la ville, et les rives de la Moselle ont particulièrement souffert. Tous les vitraux de l'église ont été brisés pendant un bombardement spécial, subi le jour de la Toussaint, à une heure où l'ennemi savait que l'édifice était rempli de fidèles. Une vingtaine de personnes, parmi lesquelles des femmes et des enfants, ont été tuées par les projectiles.

En Nomeny et Gerbéviller, la Lorraine a deux villes martyres, dont l'agonie et la mort ont été effroyables.

Les membres de la Commission officielle française d'enquête ont écrit dans leur rapport :

« Nous avons éprouvé une véritable impression d'horreur quand nous nous sommes trouvés en présence des ruines lamentables de Nomeny. A part quelques rares maisons qui subsistent encore, auprès de la gare, dans un emplacement séparé par la Seille de l'agglomération principale, il ne reste de cette petite ville qu'une succession de murs ébréchés et noircis, au milieu d'un amas de décombres, dans lequel se voient, çà et là, quelques ossements d'animaux, en partie calcinés, et des débris carbonisés de cadavres humains. La rage d'une soldatesque en furie s'est déchaînée là, implacablement.

. . . . . .

» Le 20 août, alors que les habitants avaient cherché dans les caves un refuge contre le bombardement,

les Allemands, après s'être, par suite d'une méprise, mutuellement tiré les uns sur les autres, pénétrèrent vers midi dans la ville.

» D'après ce que l'un d'eux a raconté, les chefs leur avaient affirmé que les Français torturaient les blessés en leur arrachant les yeux et en leur coupant les membres ; aussi étaient-ils dans un état de surexcitation épouvantable. Jusque dans la journée du lendemain, ils se livrèrent aux plus abominables excès, pillant, incendiant, massacrant sur leur passage. Après avoir enlevé dans les habitations tout ce qui leur avait paru digne d'être emporté, et avoir envoyé à Metz le produit de leurs vols, ils mirent le feu aux maisons avec des torches, des pastilles de poudre comprimée, et aussi avec du pétrole, qu'ils transportaient dans des récipients placés sur un petit chariot. De tous côtés, des coups de fusils éclataient : les malheureux habitants, que la crainte de l'incendie chassait de leurs caves, étaient abattus comme un gibier, les uns dans leur demeure, et les autres sur la voie publique. »

Les incendiaires et les meurtriers de Nomeny sont les 2e et 4e régiments d'infanterie bavaroise.

De Gerbéviller, « petite ville, riante, heureuse, accueillante, au milieu de ses vergers et de ses jardins fleuris, — a écrit M. Maurice Barrès, pendant son pieux pélerinage en sa chère Lorraine, au lendemain de l'évacuation des Allemands, — il ne reste que des pans de murs noircis et déchiquetés par les obus, des décombres sans nom, au-dessus desquels l'église,

crevée, éventrée par les projectiles, élève non plus sa croix, mais une sorte de croissant sinistre, formé par les débris de son clocher. »

Dans la nuit du 23 au 24 août, un détachement de cinquante chasseurs à pied français occupait cette ville, de 4000 habitants, située sur la Mortagne, et y construisait des barricades. A 9 heures du matin, ils livraient combat à l'avant-garde des troupes allemandes, qui venaient de Lunéville, distant de 14 kilomètres. Celle-ci se retira ; et l'artillerie commença le bombardement du quartier de la rive droite de la rivière, qui dura jusqu'à cinq heures du soir. A cette heure, l'infanterie se ruait dans Gerbéviller, meurtrissant tout ce qu'elle rencontrait sur son passage — femmes, enfants, vieillards, — enfonçant à coups de crosse les portes des maisons, pour y mettre le feu.

500 maisons et le château, appartenant à la famille de Lambertye, rempli d'œuvres d'art, ont été brûlés.

Plus de cent habitants ont été fusillés. Si le nombre des victimes n'a pas été plus considérable, l'héroïsme de la sœur Julie qui, à elle seule, a tenu tête aux officiers et aux soldats dans son hôpital, transformé en ambulance, a fait ce miracle, car les milliers de soldats, furieux d'avoir été tenus en échec toute une journée par une simple compagnie de chasseurs, avaient juré de tuer tous les habitants jusqu'au dernier.

L'incendiaire et le massacreur en chef de Gerbéviller est le général bavarois von Claus.

D'après une statistique dressée par l'évêché de

Nancy, on ne compte, dans le diocèse, pas moins de 54 églises, détruites de fond en comble, sinon à demi ruinées.

Voici, enfin, pour le département de Meurthe-et-Moselle, une statistique sommaire des principaux villages qui ont été incendiés :

Antelupt,	24	maisons.
Bonvillers,	26	id.
Bréménil,	25	id.
Chantcheux,	20	id.
Courbessaux,	34	id.
Dronville,	35	id.
Deuxville,	15	id.
Domèvre-sur-Vezouze,	136	id.
Hériménil,	22	id.
Jolivet,	23	id.
Magnières,	26	id.
Maire,	56	id.
Raon-l'Etape,	136	id.
Réménonville,	27	id.
Vallois,	40	id.
Vitrimont,	32	id.

Brin-sur-Seille, complètement détruit.

Saint-Dié, dans les Vosges, est aussi une des plus pitoyables victimes du Vandalisme allemand. Du 22 au 27 août, le général von Knurtzer en entreprenait le bombardement, pendant lequel le faubourg de la Bolle a été anéanti, et 60 maisons ont été brûlées dans les autres quartiers. Le lendemain, la

ville était livrée au pillage. Lorsque, dans la nuit du 10 au 11 septembre, les Allemands furent obligés de se retirer devant les troupes françaises, ils mirent encore le feu à un certain nombre de maisons au moyen de pompes à pétrole, de grenades à mains et de pastilles de poudre concentrée. Depuis cette date, lors de leurs reprises d'offensive dans la région, ils n'ont manqué de bombarder Saint-Dié, s'attaquant particulièrement aux usines et manufactures, dont un grand nombre ont été ruinées de fond en comble.

Autour de Saint-Dié, dans la vallée de la Meurthe, les Allemands ont tout détruit, saccagé ou pillé : villages, hameaux et fermes isolées.

EN BELGIQUE

« Ce que j'ai vu de ruines et de cendres dépasse, malgré mes pires craintes, tout ce que j'avais imaginé. Partout, des écoles, des églises, des institutions charitables, des hôpitaux, des couvents réduits en ruines ou rendus inhabitables. Des villages entiers ont presque disparu. »

CARDINAL MERCIER.

(Lettre pastorale au clergé de Belgique.)

L'AME
DES VIEILLES PIERRES DE LA BELGIQUE

Dans ses villes mortes, dans ses villes endormies, comme dans ses villes vivantes, la Belgique, depuis des siècles, a entassé avec une fastueuse prodigalité des merveilles d'architecture, des chefs-d'œuvre d'art, témoins fidèles, éloquents et superbes, d'un passé de magnificence, de richesse, de beauté et de gloire, jusqu'ici respectés à la fois par les hommes et par le temps. Hier, vous n'y auriez pas trouvé une dune, un polder, une colline, un vallon, un bord de rivière, une clairière de forêt, etc., qui n'eut quelques vieilles pierres, — château, manoir, couvent, église, chapelle, maison de ville, halle, etc., — pierres vénérables, d'une beauté paraissant immortelle, pierres à l'épiderme patiné couleur de vieux métal indestructible, comme la figure des vieilles bonnes gens d'alentours, et dont les fissures, pareilles à leurs rides, semblaient sourire aimablement aux passants.

Est-il au monde une place publique qui puisse être comparée à la Grand'Place de Bruxelles, avec son bel Hôtel de ville, sa délicieuse Maison du Roi et ses fiers Hôtels des Corporations; forum et cœur de la grande cité brabançonne, où se concentre sa vie municipale, active, intense et féconde; cadre grandiose

aux cortèges publics traditionnels, où les drapeaux et les bannières des sociétés diverses flottent au vent, en harmonie de couleurs et de broderies avec les façades sculptées, peintes et dorées ?

Et ce spectacle pourrait être contemplé, plus ou moins réduit, mais toujours imposant et émouvant, dans chaque ville, grande ou petite, quelle que soit la région de la Belgique : Flandre, Brabant, Limbourg ou Wallonie.

La splendeur artistique des cités belges est surtout dans leurs hôtels de ville. La moindre cité a toujours tenu à honneur d'avoir son palais municipal construit et décoré avec un goût particulier, palais couronné par un fier beffroi ou par une flèche hardie, dominant tous les autres édifices, afin de bien affirmer la prééminence de la commune sur toutes les autres autorités. Et chacune s'est évertuée, sans jamais regarder à la dépense, à ce que son hôtel de ville eut sa physionomie bien personnelle, son caractère nettement local, avec le plus possible d'originalité et de fantaisie, afin qu'il fût distingué immédiatement entre tous les autres, de façon que son souvenir restât dans la mémoire très distinct et très profondément gravé.

Il en est résulté pour tous ces monuments une diversité prodigieuse d'architectures et de décorations, qui donne à la visite de chacun d'eux un plaisir et un charme particuliers et toujours nouveaux. L'Hôtel de ville de Bruxelles ne ressemble point à l'Hôtel de ville d'Anvers, l'Hôtel de ville de Bruges à l'Hôtel de ville de Gand, l'Hôtel de ville de Malines à l'Hô-

tel de ville de Louvain. Ont-ils été bâtis en style ogival, les hôtels de ville flamands, brabançons, ou wallons se différencient par des ordonnances architecturales et par des dispositions décoratives, qui varient de ville à ville voisine, au point de ne paraître appartenir ni à la même région, ni dater du même temps, quoique leurs architectures soient toutes d'artistes du pays, n'ayant rien eu à demander à l'étranger pour créer leurs chefs-d'œuvre.

Et, ainsi, ces monuments rappellent et expliquent les ardentes rivalités qui, au Moyen âge et à la Renaissance, existaient entre toutes les grandes cités de la Belgique et qui les faisaient se battre continuellement entre elles, pour maintenir et pour affirmer leur supériorité politique, industrielle, artistique et commerciale.

Les halles servant d'entrepôts pour les marchandises, les hôtels des Corporations, des Gildes, des Métiers, des Serments, des Chambres de rhétorique, les maisons des Nations ou associations de marchands étrangers, donnent également à toutes les villes un caractère très vif d'originalité artistique. Et, symbole social très expressif, parlant à l'imagination comme aux yeux, dans beaucoup de villes, la Halle aux marchandises sert de base au Beffroi communal ; et les Hôtels des Corporations sont groupés autour de l'Hôtel de ville.

Et, toujours, également, ces constructions, par la diversité de leurs aspects, par des particularités pleines de fantaisie et d'imprévu dans leurs architectures et dans leurs décorations, indiquent qu'il y avait

entre toutes ces corporations industrielles et commerciales une émulation, vive et constante, à faire plus et mieux les unes que les autres; afin d'apporter une plus importante contribution à la beauté et à la gloire de la cité, et surtout, évidemment aussi, pour faire montre, avec le plus d'éclat possible, de la richesse, de la puissance et de la fierté de la corporation.

De ces émulations ardentes de perfection, d'originalité et de fantaisie dans les constructions publiques, émulation entre provinces et entre cités, émulation entre gildes, il résultera la création d'une architecture essentiellement nationale, très distincte des architectures des pays étrangers.

On peut dire, sans exagération aucune, qu'autant si non plus que toutes les autres nations, la Belgique a écrit son histoire avec des pierres, ses vieilles pierres si vivantes, qui parlent avec tant d'éloquence, de charme, et de vivacité aux yeux et à l'imagination; les vieilles pierres de ses hôtels de ville, de ses cathédrales, de ses halles, etc., qui ont vraiment une âme, vibrante, émouvante, pour ceux qui savent les voir avec leur cœur et leur esprit.

Aussi, quand après la destruction de Louvain, de Termonde et de Dinant, le monde civilisé apprit la nouvelle des sièges de Liége, de Malines et d'Anvers, l'occupation de Bruxelles, de Bruges, de Gand, de Tournay, de Courtray, etc., a-t-il passé par des heures bien cruelles d'anxiétés, d'angoisses et de douleurs. Il voyait crouler quelques-unes de ces vieilles pierres de la Belgique, emportant, avec elles, dans

leur chute, des témoignages et des souvenirs infiniment précieux de la vie séculaire d'un peuple, petit par son territoire, mais grand par son histoire, souvenirs qui semblaient appartenir à tous par l'art universel supérieur dont ils étaient emplis; et aussi il tremblait, — et tremble encore à cette heure, — d'après ces exemples terrifiants, pour un grand nombre de vieilles pierres qui sont toujours, et de plus en plus, au péril des Barbares.

Dans un discours prononcé à la Scala de Milan, un grand écrivain belge, M. Maurice Mæterlinck, a dit :

« Il est certain qu'Anvers, Gand, Bruges et Bruxelles sont irrévocablement condamnés. L'admirable Grand'Place, l'Hôtel de ville et la cathédrale de Bruxelles, notamment — je le sais, et je répète que je le sais de source personnelle et sûre, contre laquelle ne prévaudra aucun démenti — sont minés. Il suffira d'une étincelle pour faire, d'une des plus authentiques merveilles de l'Europe, un amas de décombres, pareil à ceux d'Ypres, de Malines, de Louvain. Peu après, car, à moins d'une intervention immédiate, le désastre est aussi certain que s'il était accompli — Bruges, Gand et Anvers subiront le même sort ; et, du coup, disparaîtra l'un des coins de cette terre où s'étaient accumulés le plus de souvenirs, le plus de substance historique, et le plus de beauté. »

Les raisons de vandalisme ne sont, en Belgique, pour les Allemands ni moindres, ni autres qu'en France; elles s'accroissent, et se renforcent, au contraire, de toute la colère d'une résistance héroïque

imprévue, qui a ruiné leur plan initial de campagne : celui d'une gigantesque et irrésistible ruée sur Paris, à la suite de la liberté complète de passage de ses armées à travers les troupes et les forteresses d'un peuple, trop heureux et trop fier de devenir ainsi, en quelque façon, l'allié de l'Empire allemand victorieux.

LOUVAIN

Louvain est pour les Belges ce que Reims est pour les Français : la blessure, inguérissable, au cœur de la nation, la tache de sang, ineffaçable, aux mains de l'Allemagne. Et le monde civilisé tout entier n'a pas d'autre sentiment.

Quel martyre a subi cette cité, la veille si tranquille, quelque peu même somnolente, dans le calme de ses vieilles rues et de ses vieilles places, à l'ombre de ses vieux monuments, qui semblaient sourire mélancoliquement aux passants, en rappelant un passé de six siècles, pendant lesquelles elle fut une métropole, bruyante, fastueuse, et magnifique, tout d'abord d'industrie et de commerce, ensuite de science et d'art, après avoir eu la gloire d'être, avant Bruxelles, la capitale du Brabant.

Enrichie par ses métiers et par ses comptoirs, Louvain compta, jadis, jusqu'à 150 000 habitants : artisans et marchands, nobles, patriciens et bourgeois, gens de robe et d'église, en luttes perpétuelles, parfois sanglantes, avec ceux de Bruxelles, de Gand, d'Ypres, de Bruges, de Malines, etc., pour sa prééminence industrielle et son influence politique. Mais un jour vint où elle connut la guerre civile ; les artisans se battirent contre les patriciens et les bourgeois ; ils

furent vaincus et décimés. La puissante et riche industrie de la draperie vit disparaître peu à peu sa prospérité, son renom, et tomba en une décadence complète, irrémédiable et définitive. Alors, les magistrats, pour parer à une situation qui menaçait de ruiner Louvain, décidèrent de donner la plus grande extension possible à l'Université, fondée en 1425 par le duc Jean IV de Brabant, en y attirant, de tous lieux et de tous pays, les maîtres ès arts libéraux les plus renommés. La cité des drapiers devint la cité des étudiants. Au temps où y enseignent Juste Lipse et Erasme, soit au milieu de la Renaissance, on n'en compte pas moins de 6000, de toutes nationalités, groupés en 52 collèges.

La gloire de Louvain, depuis ce temps, a été cette Université, restée toujours renommée et florissante. En 1679, on l'installait dans le vaste bâtiment des Halles, construit au commencement du XIVe siècle par la Corporation des drapiers, et que la décadence de l'industrie de la laine avait fait désaffecter.

Depuis ce temps, la vénérable institution n'avait pas quitté ce local, dont l'architecture, de style ogival, d'une grande noblesse, était en parfaite harmonie avec le caractère essentiellement traditionnel de son enseignement séculaire. Les anciennes salles des Promotions et de la Bibliothèque, qui occupaient tout l'étage supérieur, étaient tout à la fois un musée des souvenirs historiques de l'Université, et un joyau artistique du XVIIIe siècle, par la galerie des portraits des anciens professeurs, et par la décoration de boiseries sculptées, formant une suite de portiques à

LA COLLÉGIALE SAINT-PIERRE ET L'HOTEL DE VILLE

(Phot. N. I. Boon.) (D'après l'*Illustration*.)

LA VILLE EN RUINES

colonnes, surmontées des statues, grandeur nature, des écrivains et des philosophes de l'Antiquité. La Bibliothèque possédait plus de 150 000 volumes, parmi lesquels 350 incunables et de nombreux manuscrits fort anciens. On y montrait avec orgueil un exemplaire sur vélin du fameux « Traité d'anatomie » de Vésale, qui avait été donné par Charles-Quint, et la bulle de fondation de l'Université.

Cette ville d'histoire était aussi une ville pittoresque, par sa plaisante situation au centre d'une vallée qu'entourent de légères collines verdoyantes, et qu'arrose une lente et sinueuse rivière, la Dyle. Elle était encore une ville d'art, visitée religieusement par les touristes, les artistes et les poètes ; et s'enorgueillissait, à juste titre, de nombreux édifices anciens, civils et religieux, purs chefs-d'œuvre de l'art national, ou monuments historiques précieux, qui en faisaient une rivale de Malines, de Bruges, de Gand, de Tournai et de Courtrai :

L'Hôtel de ville, construit au milieu du XVIe siècle, vraie châsse colossale en orfèvrerie de pierre, sculptée et ciselée d'ornements et de statues sur toutes les faces, merveilleux joyau de l'architecture ogivale à son déclin ;

La Collégiale de Saint-Pierre, de même style, mais de la période du XVe siècle, plus sévère et plus majestueux, construction inachevée, qui aurait été la cathédrale la plus haute du monde si l'on avait pu exécuter son plan primitif, comportant cinq clochers, dont l'un devait avoir 535 pieds d'élévation ;

L'église de sainte Gertrude, importante création de trois écoles d'architecture, élégamment couronnée par une flèche aérienne et par quatre tourelles aux magnifiques dentelles et fleurons de pierre ;

L'église de Saint-Jacques, avec ses fières tours ;

Et combien d'anciens hôtels et logis, de vieilles maisons, avec façades et pignons d'une originalité et d'une fantaisie extraordinaires, d'un goût décoratif supérieur, témoins superbes d'un passé lointain d'orgueil patricien, de fierté corporative, d'opulence commerciale, et de luxe bourgeois.

A Louvain, comme partout, le pillage, et l'incendie destiné à en effacer les preuves, ont été longuement et méthodiquement prémédités, scientifiquement organisés, et militairement exécutés. Les rapports de la Commission officielle belge contiennent à ce propos les renseignements les plus précis, renseignements complétés par des enquêtes particulières.

« Le mardi 25 août, dans la matinée, des officiers allemands prévinrent Mme R... qu'elle agirait sagement en s'éloignant, Louvain devant être incendiée. »

« Un soldat dit au témoin R. v. K. de partir, que la ville va être brûlée et rasée. »

« Le jeudi 27 août, à 8 heures — par conséquent la veille du jour où se seraient produites les attaques de la population civile contre les troupes allemandes, d'après la version des autorités militaires, — ordre fut donné à tous les habitants de quitter Louvain, la ville devant être bombardée...

» L'expulsion des habitants semble avoir eu pour mobile de faciliter le pillage. Les soldats étaient si

pressés de voler que plusieurs témoins affirment avoir vu commencer le pillage de leurs habitations au moment même où ils devaient les quitter.

» Le pillage, commencé le jeudi 27 août, dura huit jours. Par bandes de six ou huit, les soldats enfonçaient les portes ou brisaient les fenêtres, pénétraient dans les caves, se grisaient de vin, saccageaient les meubles, éventraient les coffres-forts, volaient l'argent, les tableaux, les œuvres d'art, l'argenterie, le linge, les vêtements, le vin, les provisions. Les carnets de campagne, trouvés sur les soldats allemands faits prisonniers à Aerschot, contiennent des aveux irrécusables. »

L'incendie de la ville commença le 28 août, dans les divers quartiers qui avaient été préalablement pillés et saccagés. « Sur l'ordre de leurs chefs, les soldats allemands enfonçaient les portes des maisons et y mettaient le feu au moyen de fusées. Ils tiraient sur les habitants qui tentaient de sortir de leurs demeures. De nombreuses personnes réfugiées dans leurs caves furent brûlées vives. D'autres fois, les maisons sont arrosées de pétrole ou de naphte au moyen de pompes ; d'autres fois, pour activer l'incendie, les soldats allemands se servent de pastilles fabriquées avec de la nitrocellulose gélatinée, dont on possède des échantillons. » (Commission officielle belge.)

Pour empêcher toutes les tentatives d'arrêter ou de localiser l'incendie, dès le 25 août au soir, les autorités militaires allemandes avaient fait détruire tout le matériel des pompiers. Au cours des journées d'in-

cendie, les soldats avaient ordre de tirer sur toutes les personnes qui montaient sur les toits des maisons pour éteindre les flammes.

Parmi les monuments de la ville, ont été incendiés : la Collégiale de Saint-Pierre, les Halles, tous les Instituts scientifiques de l'Université installés au dehors du vieil édifice, le Palais de Justice, l'Ecole des Arts et manufactures, l'Ecole d'agriculture, et le Théâtre communal.

Tout ce qui constituait l'organisme superbe d'enseignement public, scientifique, littéraire et artistique, dont Louvain et la Belgique étaient à bon droit si fières, a été ainsi particulièrement visé et détruit par les Allemands.

Quatorze cents maisons ont été démolies de fond en comble, dans tous les quartiers de la ville, et principalement dans les plus anciens et les plus riches.

Le gouvernement a fait rédiger, au milieu du mois de septembre, un rapport officiel sur l'état des monuments de Louvain par un inspecteur général des Beaux-Arts, M. von Falcke, véritable commissaire spécial aux pillages, incendies et bombardements, suivant l'état-major général pour le guider, le renseigner et le conseiller. Voici, d'après la « Gazette de l'Allemagne du Nord », un résumé de ce document curieux :

« L'ancienne Halle aux draps, qui sert de Bibliothèque et d'Université, est complètement incendiée, à part les deux façades qui n'ont pas été détruites.

La Bibliothèque, avec son trésor de manuscrits très précieux, se trouve ainsi malheureusement perdue. Exception faite de ce très grave dégât, il n'y a pas à déplorer à Louvain de perte de monuments artistiques de grande importance. L'Hôtel de ville est resté indemne grâce aux ordres donnés par le major von Manteufel ; dans le but de circonscrire autant que possible le foyer de l'incendie, on a fait démolir les maisons voisines qui étaient en flammes. Par contre, l'église de Saint-Pierre, dont le toit a été enflammé par les brandons, a subi des dégâts considérables ; toutefois, elle pourra être restaurée dans son état antérieur. Des œuvres d'art anciennes de l'église Saint-Pierre, seul le tambour est détruit ; l'ensemble architectural est encore intact.

» Les autres églises se trouvaient en dehors de la zone du feu, qui comprenait environ le sixième de la ville, et n'ont pas été entamées par le feu. Les églises de Saint-Michel, Saint-Jacques, Sainte-Gertrude, ainsi que le Collège du Saint-Esprit avec sa bibliothèque n'ont donc subi aucun dégât. »

Ce rapport est inexact autant qu'incomplet ; c'est en outre un véritable plaidoyer, où un avocat retors cherche à disculper son client, à invoquer en sa faveur des circonstances atténuantes, à justifier les actes qui ne peuvent être niés, à faire, pour les autres, naître des confusions, des obscurités et des incertitudes, et à créer des alibis.

Ainsi, il semblerait, d'après les assertions de M. von Falcke, que les incendies des monuments ont été pro-

voqués exclusivement par les obus lancés pendant le bombardement, dont le champ de tir ne comprenait que le sixième de la superficie de la ville ; or, dans l'orientation de l'église Sainte-Gertrude, les faubourgs de Hérent, Kessel-Loo et Corbeck-Loo ont été entièrement détruits, ainsi d'ailleurs que tous les autres faubourgs dans la périphérie de Louvain, sauf celui d'Héverlé, qui a été respecté « pour une raison que nous ne pouvons déterminer,— lit-on dans un rapport de la Commission officielle belge, — mais que d'aucuns prétendent trouver dans le fait que le duc d'Arenberg, sujet allemand, y possède de très nombreuses propriétés ».

Les monuments et édifices ont été incendiés volontairement, systématiquement, par les soldats allemands, au moyen d'engins divers, et non par des obus de bombardement, qui les auraient atteints accidentellement, parce qu'ils se trouvaient dans le champ de tir des canons.

La Collégiale de Saint-Pierre n'a pas été, non plus, incendiée « par des brandons », en suite de la propagation du feu de place en place. On y a mis le feu. Au moment où elle a flambé, les maisons voisines étaient toutes intactes. (« Les Allemands en Belgique, Louvain et Aerschot. Notes d'un témoin hollandais.»)

Les Halles, siège central de l'Université, sont complètement détruites.

« Des bâtiments universitaires, et de la grandiose Bibliothèque, déclare le savant bibliothécaire de l'Université, M. Paul Delannoy, dans une lettre publiée par

le « Temps », de Paris, il ne reste que quelques tronçons de colonnes, et un amoncellement impraticable de briques, de pierres, de poutres cousumées, le tout encadré d'énormes pans de murs dangereux et menaçants. »

La destruction de l'Université de Louvain a été si formellement et si méthodiquement préparée, organisée et exécutée, que toutes ses annexes diverses, disséminées sur divers points de la ville, ont subi le même sort que les Halles.

La Collégiale de Saint-Pierre est en ruines, contrairement à la déclaration de M. von Falcke ; la toiture et les voûtes sont effondrées ; et, dans leur chute, les pierres ont brisé, sinon gravement endommagé, les colonnes, les autels et les divers monuments intérieurs, notamment le jubé de style ogival flamboyant, élevé en 1490, et la chaire du XVIIe siècle : deux fameux chefs-d'œuvre de sculpture sur pierre et sur bois.

Les Allemands ont épargné l'Hôtel de ville, tout d'abord parce que cet édifice a été utilisé, dès le premier jour d'occupation de la ville, pour loger l'état-major, et, en outre, parce qu'ils créaient ainsi un moyen de se disculper de l'accusation d'avoir organisé une destruction générale, et un argument, péremptoire à leur avis, en faveur de la thèse de désastres et de dégâts accidentels, dus exclusivement à la fatalité d'un bombardement imposé par la défense des troupes contre les attentats de la population. Ces désastres, d'ailleurs, se sont produits, providentielle-

ment, pour ainsi dire, dans des édifices déjà à demi ruinés par le temps, et dont la restauration, sinon la réfection totale, était devenue pour cela imminente.

Un capitaine de cavalerie allemand, qui a été à Louvain, faisait, en ces termes, cette réflexion, dans une lettre adressée à un journal de Leipzig, à propos de la Collégiale de Saint-Pierre :

« Du dôme, qui a une apparence délabrée et qui a un besoin urgent de réparations, le toit seul a brûlé, et une partie de sa voûte au-dessus du chœur est tombée. Rien n'a été abîmé qui n'aurait tout de même dû être reconstruit avec le temps. Cette ville, dont les rues tortueuses et malpropres, avec leurs cafés malodorants, entouraient le palais municipal et le dôme, comme elle ressuscitera belle de ses cendres, suivant l'ordre et l'art allemands ! »

En fin de compte, pour cet officier, qui traduisait ainsi, en toutes franchise et naïveté d'expressions, l'opinion de ses camarades autant que la sienne, l'incendie de Louvain n'a été et ne doit être qualifiée que d'une simple et expéditive opération de police sanitaire et de voirie. L'ironie teutonne n'est point légère !

Pour Louvain, comme pour toutes les autres villes martyres de la Belgique, les chefs militaires allemands ont essayé de justifier les massacres, les pillages, les bombardements et les incendies, en prétendant que la population civile avait tiré sur les troupes, et tué des officiers et des soldats. Le général von Bœhn, commandant à Anvers, faisait, particulièrement, un jour, à un journaliste américain, M. Alexandre Powel,

cette cynique déclaration, en réponse à une question sur les motifs de l'incendie de Louvain : « Parce que, là aussi, des civils tirèrent sur nos soldats. Nous trouvâmes des mitrailleuses chez les habitants. Chaque fois que des civils tireront sur nos troupes, nous leur donnerons une leçon qu'ils n'oublieront jamais. Si des femmes et des enfants en supportent les conséquences, c'est tant pis pour eux. » Les rapports de la Commission officielle belge contiennent les démentis les plus formels à ces fausses assertions.

« Avant l'entrée des armées allemandes, lit-on dans le cinquième rapport, M. le bourgmestre Colins avait fait placarder sur les murs de Louvain une affiche pour exhorter la population au calme. La population était terrorisée. De nombreux habitants avaient quitté la ville. Ceux qui avaient eu le courage de rester étaient décidés à suivre les conseils de M. le bourgmestre, et à accueillir les armées ennemies avec calme et dignité.

» Les troupes allemandes masquant Anvers furent refoulées le 28 août par l'armée belge jusqu'à Louvain. Nous croyons pouvoir considérer comme établi qu'un échange de coups de feu se produisit, sur plusieurs points de la ville, entre les troupes allemandes revenant en désordre de Malines, la petite garnison allemande restée à Louvain, et des troupes allemandes arrivées dans l'après-midi de la direction de Liége. Un religieux nous affirme avoir assisté à un combat, qui, rue des Joyeuses Entrées, s'est livré entre des troupes allemandes, et avoir compté dans cette seule rue, au moment où le feu cessa, près de soixante

cadavres de soldats allemands. Aucun cadavre de civil ne se trouvait dans la rue. Dès ce moment, une vive fusillade éclata simultanément sur différents points de la ville, notamment à la porte de Bruxelles, à la porte de Tirlemont, rue Léopold, rue Marie-Thérèse, rue des Joyeuses Entrées. Les soldats allemands tiraient dans tous les sens parmi les rues désertes. Ce fut une vraie panique, où les officiers avaient perdu le contrôle de leurs hommes. »

Dans le célèbre « Appel des Allemands aux nations civilisées », dénommé populairement, le « Manifeste des 93 », représentants des arts, lettres et sciences de l'Allemagne, un paragraphe est spécialement consacré aux destructions, passées ou futures, des villes d'art dans les régions envahies. A propos de Louvain, il est écrit ceci :

« Il n'est pas vrai que nos troupes aient brutalement détruit Louvain. Perfidement assaillis dans leurs cantonnements par une population en fureur, elles ont dû, bien à contre-cœur, user de représailles et canonner une partie de la ville. La plus grande partie de Louvain est restée intacte. Le célèbre Hôtel de ville est entièrement conservé : au péril de leur vie, nos soldats l'ont protégé contre les flammes.

« Si, dans cette guerre terrible, des œuvres d'art ont été détruites ou l'étaient un jour, voilà ce que tout Allemand déplorera certainement. Tout en contestant être inférieurs à toute autre nation dans notre amour de l'art, nous refusons énergiquement d'acheter la conservation d'une œuvre d'art au prix d'une défaite de nos armes. »

Cette théorie des intellectuels allemands est la théorie des militaires qui ont bombardé et incendié en Belgique et en France.

La ville de Louvain n'a point seulement été pillée, saccagée et incendiée ; une partie de sa population a été massacrée ou emmenée en exil, après avoir subi les souffrances physiques et morales les plus terribles, après avoir été littéralement martyrisée, avec tous les raffinements de cruauté imaginables, par une soldatesque surexcitée par l'ivresse et par la colère d'une résistance héroïque imprévue. Le chiffre des morts n'a pu être établi ; les autorités militaires ayant eu soin de faire enfouir immédiatement les cadavres pour supprimer les preuves des massacres individuels accomplis dans tous les quartiers et faubourgs pendant le pillage et pendant l'incendie.

AERSCHOT. — MALINES. — ANVERS

Au nord de Louvain, il y avait une petite ville de 3000 habitants, Aerschot, qui, entourée de jardins, de vergers et de vertes prairies, sur les rives ombreuses du Démer, ressemblait à une oasis au milieu de l'Hageland, région morne et stérile comme une sorte de Sahara septentrional. Cette ville, ancienne, possédait une fort belle église de style ogival, ornée d'un admirable jubé de pierre, datant du XVe siècle ; une très intéressante maison de corporation : le « Gildenhuis » ; des restes importants d'une très vieille Halle, et des maisons du Moyen âge et de la Renaissance, d'une fort pittoresque physionomie.

Tout cela n'est plus que cendres et décombres !

Du 19 août au 6 septembre, la ville toute entière a été pillée, saccagée et incendiée ; plus de 200 de ses habitants ont été fusillés ; plus de 300 emmenés prisonniers en Allemagne ; le reste s'est réfugié péniblement en France et en Hollande.

Le récit émouvant de l'agonie et de la mort d'Aerschot tient une grande place dans plusieurs rapports de la Commission officielle belge.

« Les Allemands y entrèrent le matin du 19 août, alors qu'il n'y avait plus un seul soldat belge dans la ville.

« Dès leur premier défilé, ils se révélèrent. Des coups de feu furent tirés sur les maisons; plusieurs furent incendiées sans prétexte, et comme prologue d'un drame qui déjà se préparait, on fit sortir de chez eux quelques habitants de la rue du Marteau qu'on fusilla. Cela commence aussitôt. Tous les hommes de la ville sont arrêtés; cinquante, pris au hasard, sont conduits hors des murs : groupés par séries de quatre, on les fait courir sur la route, et l'on tire sur eux. Dix peuvent fuir, quarante tombent et sont achevés à l'arme blanche. Plus tard, les autres bourgeois sont alignés contre des talus; après les avoir tous mis en joue, on en abat méthodiquement un sur trois.

De ces rapports, il résulte en outre que dans beaucoup d'autres localités des environs de Louvain, les désastres n'ont pas été moindres qu'à Aerschot. Des villages entiers ont été détruits, et un grand nombre de leurs habitants ont été massacrés. Les troupes allemandes ont ravagé toute la région et en ont fait un désert.

Dans le triangle compris entre Louvain, Malines et Vilvorde, ont été incendiées les localités suivantes : Sempst, Weerde, Elevryt, Hofstade, Wespelaer, Wilsele, Bueken, Eppelghem, Wackerzeele, Rotselaer, Werchter, Thildouck, Houthem, Boortmeerbeek, Tremoloo; les habitants en ont été arrêtés, fusillés au hasard des rencontres ou emmenés en Allemagne.

Un journal d'Amsterdam, le « Telegraaf » a donné cette statistique, d'après les renseignements recueillis par des correspondants au cours d'enquêtes person-

nelles : Tremoloo, 197 maisons brûlées, 3 personnes fusillées ; Werchter-Wackerzeell, 267 maisons brûlées sur 500 ; Wesemael, 46 maisons brûlées, 5 personnes fusillées et 318 faites prisonnières ; Werde, 15 maisons brûlées ; Eppeghem, 175 maisons détruites ; Sempst, 40 maisons brûlées et 15 personnes tuées.

Lierre, une des plus aimables villes de la Campine, située au confluent des deux Nèthes, qui comptait 2600 habitants, a été ravagée. 695 maisons y sont démolies de fond en comble, et 712 menacent de tomber en ruines, tant elles ont souffert des obus et de l'incendie. L'église de Saint-Gommaire, belle œuvre d'architecture ogivale, construite de 1425 à 1475, est gravement atteinte ; quelques-uns des superbes vitraux que l'empereur Maximilien lui avait donnés sont brisés ; et son carillon, renommé dans toute la région, a été fracassé par les projectiles. On désespère de pouvoir restaurer la « maison des Brasseurs », un bijou de la Renaissance. Une partie de la Grand'Place est un amas de décombres ; et tout le vieux quartier de la ville, le « Berlery », où il y avait de fort plaisantes anciennes maisons, est détruit. Les habitants qui ont assisté au désastre considèrent comme un miracle que l'Hôtel de ville ait échappé à la fureur des incendiaires.

C'est à travers les ruines des villes et villages d'une région où tout, il y a dix mois, respirait la joie du travail industriel ou agricole, le bonheur et le calme d'une vie aisée et paisible, que l'on arrive aujourd'hui à Malines. Cette belle cité, dont chaque place, chaque

rue, chaque carrefour, contiennent un monument historique, évoquent à l'imagination un souvenir de la vie nationale d'autrefois, a subi quatre bombardements successifs et plusieurs assauts furieux des troupes allemandes.

Pourtant, Malines était une ville ouverte ; et elle n'a pas été défendue par les troupes belges, de crainte qu'elle ne perdît les beaux édifices anciens qui sont sa gloire et sa richesse, et l'illustration superbe, pour ainsi dire vivante, de l'histoire nationale de la Belgique. Le général Voigt, commandant les troupes d'investissement, l'a fait bombarder sous le prétexte « que des civils avaient assailli une patrouille et que, sur les treize soldats qui la composaient, douze avaient été tués.» Or, le général savait parfaitement, et il était connu de tout le monde, que cette patrouille avait été attaquée aux portes de la ville par un détachement de carabiniers belges.

Malines a beaucoup souffert.

Les obus ont détruit l'ancien Hôtel de ville, primitivement la Halle aux draps, situé au fond de la Grand' Place. C'était un édifice fort original, quelque peu même bizarre dans quelques parties de son ordonnance architecturale, qui fut construit au milieu du XIVe siècle, et avait été fortement remanié au XVIe ; mais les habitants de Malines l'aimaient et l'admiraient comme un témoin vivant de son passé lointain.

Le Palais de Justice, construction importante de la Renaissance, d'une architecture fort délicate, a été très endommagé.

La fameuse cathédrale de Saint-Rombaut, édifice de la plus grande majesté dans les proportions et d'un art sévère, mais imposant, dans son architecture, a été très éprouvée par le bombardement. Les projectiles ont troué en cinq endroits sa tour gigantesque, qui domine toute la région ; ils ont crevé sur plusieurs points la voûte de la grande nef, et éventré une nef latérale.

Le célèbre carillon, qui mettait la ville et ses faubourgs en fête, quand il jouait ses airs classiques et populaires, est détruit.

Qu'est devenue la chaire de l'église, un chef-d'œuvre de la sculpture sur bois du XVIIe siècle ? On l'ignore encore.

L'église Notre-Dame a été également fort endommagée ; plusieurs obus ont pénétré dans l'intérieur de l'édifice et y ont causé des dégâts considérables ; dans une de ses chapelles, tout a été brisé.

Malines est toujours occupé par les Allemands. Faisons de tout cœur des vœux pour que leur retraite de cette ville n'amène point de nouveaux désastres.

Quand le monde civilisé apprit le bombardement d'Anvers par les énormes obusiers allemands, ce fut un universel cri d'angoisse ! Qu'allait devenir, sous le cyclone de fer et de feu, s'abattant sur elle nuit et jour, la cité de Rubens, de Van Dyck, de Jordaens, dont toutes les vieilles églises, tous les vieux hôtels sont autant de musées remplis de chefs-d'œuvre d'art ? Notre-Dame à l'aérienne flèche, l'Hôtel de ville si majestueux, les pittoresques maisons des corporations

de la Grand'Place, le Steen, vénérable gardien de l'Escaut, l'exquise maison de Plantin-Moretus, les grands imprimeurs de la Renaissance, n'étaient-ils pas sous le coup d'une fatale et imminente destruction ? Heureusement, les obus incendiaires n'ont pu atteindre que les nouveaux quartiers du sud-est, où ils ont fait, il est vrai, de très grands ravages ; la vieille ville est restée hors de leur portée.

La gare monumentale a été en partie détruite ; et la rapacité allemande a achevé l'œuvre des obus en enlevant les magnifiques ferronneries de bronze et de cuivre qui ornaient l'édifice.

Le Palais de Justice est en ruines.

Plus de 1000 maisons ont été atteintes, et la moitié au moins sont complètement démolies.

On évalue à environ 200 millions les pertes subies par l'Etat, par la ville et par les particuliers.

TERMONDE. — NIEUPORT

Termonde est le Louvain de la Flandre orientale. Des correspondants de journaux des Alliés ont conté que les soldats belges, montant à l'assaut des tranchées ennemies dans les Flandres, poussaient ce cri de guerre : « Termonde-Louvain ! ! »

Le martyre de la vieille cité flamande égale, s'il ne le surpasse, le martyre de la vieille cité brabançonne. Dans l'organisation scientifique de sa destruction, il a même été apporté, semble-t-il, plus encore de méthode, de précautions et de soins pour la rendre définitive, complète et irrémédiable.

Termonde n'est plus, aujourd'hui, qu'un amas immense de ruines informes, où il ne reste debout que des squelettes, calcinés et branlants, d'édifices, de maisons et de constructions ; où les places, les rues et les carrefours ont disparu sous l'amoncellement des débris, inextricables et incohérents, de façades, de pignons, de murs et de toits !

Les photographies nombreuses de la malheureuse cité, qui ont pu être prises, sont des tableaux tragiques, d'une désolation qui étreint douloureusement le cœur au souvenir de ce qu'elle était hier, une des plus pittoresques, des plus charmantes et des plus originales de la Flandre :

Ville de haute antiquité, puisque l'on a trouvé sur son sol de nombreux vestiges de constructions romaines ;

Ville d'histoire, car elle fut une place forte importante, par sa situation au confluent de la Dender et de l'Escaut ;

Ville d'art par sa Collégiale de Notre-Dame, par son Hôtel de ville, par son Beffroi et par sa Grand'Place ;

Ville de légende, il est question d'elle dans le plus célèbre des romans de chevalerie, « Renaud de Montauban », ce que rappelle ce quatrain d'une très vieille chanson populaire :

Le Cheval Bayard fait sa ronde
Dans la cité de Termonde :
Ceux d'Alost sont fort en courroux
De ce que Bayard est chez nous.

Bayard est le fameux coursier donné par la fée Orlande aux quatre fils Aimon, qui le chevauchaient ensemble, et dont la vélocité extraordinaire permettait aux preux de Charlemagne d'échapper à la poursuite de l'empereur « à la barbe florie », qui voulait les châtier de leur félonie.

Placez, un jour, ces photographies auprès de la série des dessins au fusain d'après nature que Maxime Lalanne consacrait, il y a quelque trente ans, à Termonde, dans l'illustration de « La Flandre à vol d'oiseau », d'Henry Havard : l'antithèse douloureuse vous mettra des larmes aux yeux.

Ce cahos de moellons, de briques et de pierres de taille, de poutres et de ferrailles, peut-il avoir été l'exquise Grand'Place, avec le vieil Hôtel de ville,

d'architecture ogivale, au beffroi si hardiment dressé entre les deux corps de logis à pignons redentés, avec l'hôtel si plaisant de sa Chambre de rhétorique ?

Qui, dans cette steppe désolée, aux sinistres fantômes de pierre, reconnaîtrait le délicieux paysage urbain, dessiné par l'artiste, et décrit ainsi par l'écrivain :

« La vue qu'on découvre du belvédère municipal — le sommet du beffroi — est absolument féerique ; la ville masse à ses pieds ses maisons multicolores, découpant ses rues, ses places et ses canaux sur le fond rouge des toits. Au milieu de ce troupeau d'édifices de toutes sortes, la Dender s'attarde en circuits, va, vient et tourne autour des remparts, comme si elle éprouvait quelques regrets de se laisser absorber par l'Escaut, qui lui ravit brusquement et son être et son nom. Lui, le vieux fleuve, qui roule au loin ses eaux blanches et paisibles, nous le voyons remonter à travers des prairies et des bocages qui s'étendent à perte de vue. Puis, à l'horizon, ce sont les flèches pointues de Malines, de Vetteren, de Gand, d'Anvers et même de Bruxelles, qu'on aperçoit à la lorgnette se perdant dans les brouillards roses et violets. »

La Collégiale de Notre-Dame, l'église du Béguinage, le musée, les hôpitaux, les orphelinats et les écoles : tout a été détruit de fond en comble. Des maisons particulières il ne reste pas une debout !

Termonde n'est plus !

Les circonstances et conditions de la destruction de cette ville continuent la démonstration évidente

de l'exécution à Termonde d'un plan prémédité, et étudié de façon à ce qu'il ne restât plus pierre sur pierre de la malheureuse cité, destinée à servir d'exemple à la population flamande de ce que réservait à la province tout entière le moindre essai de résistance à l'invasion et à la conquête.

L'agence Havas recevait à Bordeaux, d'Anvers, à la date du 23 septembre, la dépêche suivante, communiquée à tous les journaux français et étrangers :

« Le jeudi 4 septembre, dans l'après-midi, le général allemand, entré depuis la veille au soir dans Termonde avec des forces considérables, donna deux heures aux habitants pour quitter la ville. Ce terme n'était pas écoulé que les incendiaires commençaient leur œuvre. Avec un réservoir à pression, monté sur une automobile pleine d'essence, ils parcoururent les rues principales, aspergeant les maisons jusqu'au premier étage, et mettant le feu aux boiseries des portes, des fenêtres et des volets. Dans les vitres du premier étage, ils lançaient des fusées incendiaires et des grenades, de manière à communiquer le feu partout à la fois ; pendant ce temps, les soldats à pied, porteurs de petits caissons en fer-blanc, attachés sur le devant du corps par des bretelles en cuir, et contenant de l'essence et du pétrole sous pression, passaient dans les petites rues et allumaient tout ; d'autres étaient porteurs de bâtons d'un produit phosphoreux, contenus dans une gaine de métal, dont il leur suffisait d'enduire les boiseries comme on craque une allumette, pour les incendier.

» En moins de deux heures, toute la ville fut en

flammes, à l'exception des fabriques qui longent la rive gauche. On mit le feu à tout ce qui s'offrait : écoles, orphelinats, couvents, églises, chapelles, hospices de vieillards, banques, arsenal, postes, maisons bourgeoises et maisons ouvrières. Certains soldats, avant l'incendie, entraient dans les maisons et dynamitaient les coffres-forts. J'affirme avoir vu un de ces coffres fracturés, comme j'ai vu une des fameuses pompes à benzine. Tout cela se trouve encore dans la ville et pourra convaincre les enquêteurs officiels.

» L'hospice civil, logeant une quantité de vieillards impotents, a été réduit en cendres, et un vieillard a été brûlé dans son lit : j'ai vu des fragments de ses os calcinés. Les autres malheureux avaient été portés dans un champ, à la porte de Gand, où les Allemands les abandonnèrent.

» Le feu fut mis à la ville de trois côtés à la fois : par la porte de Gand, par celle de Bruxelles et par celle de Malines. Tandis que les maisons brûlaient, les Allemands pillaient les magasins et les bijouteries. Quatre-vingts personnes furent emmenées par eux et expédiées à Munster (Westphalie) ; aucune n'est encore revenue. »

Dans « Les Barbares en Belgique » de M. Pierre Nothomb, l'on trouve quelques renseignements, — résumés de dépositions faites à l'enquête officielle belge, — qui complètent le récit ci-dessus en prouvant péremptoirement la méthodique préméditation, et l'organisation militaire des actes de destruction, de pillage et de cruauté, ordonnés et surveillés par le

commandant des troupes allemandes : le major von Sommerfeld.

Assis sur sa chaise, au milieu de la Grand'Place de Termonde, cet officier supérieur répondit au bourgmestre qui le suppliait d'épargner la pauvre ville : « Nein ! Razieren ! » Et, après cela, il fit signe aux pionniers de commencer leur sinistre besogne. Un corps spécial des armées allemandes, les pionniers, sont, en effet, chargés de démolir et d'incendier. A une femme de la ville qui lui demandait en grâce de sauver sa maison, un officier fit cette réponse catégorique : « Je regrette, madame, mais l'incendie n'est pas ma partie, c'est celle de ceux-là qui rentrent ; devant eux, je dois partir. » Et, en effet, le 9e régiment des pionniers faisaient irruption dans Termonde et, sous la direction des majors von Sommerfeld et von Forstner, commençaient avec entrain leur sinistre besogne, qui dura deux jours.

Le neuvième rapport de la Commission officielle belge contient quelques renseignements sur les localités voisines de Termonde qui ont particulièrement souffert de l'invasion allemande, dans leurs habitants et dans leurs biens :

« Le 4 septembre, à 4 heures du matin, les habitants de Lebbeke furent réveillés par une vive fusillade. L'armée allemande attaquait la localité, défendue par quelques avant-postes belges qui se replièrent sur l'Escaut. A 7 heures du matin, elle envahissait la commune, brisant les vitres, enfonçant les portes, chassant les femmes et les enfants, poussant devant

elle, pour s'en couvrir comme d'un bouclier vivant, les hommes qu'elle arrachait de leurs demeures.

» Peu après, la commune fut soumise à un bombardement. L'église, spécialement visée, fut atteinte par quelques obus qui y causèrent d'assez graves dégâts. Une dizaine de maisons furent sérieusement endommagées. Puis commencèrent le pillage et l'incendie. Vingt maisons et fermes furent incendiées ; toutes les maisons du centre de la commune furent pillées. L'intervention du bourgmestre auprès du général Gronen sauva seule la commune d'une destruction complète.

» Douze habitants de Lebbeke s'étaient réfugiés dans une ferme ; ils ont été liés corps à corps et conduits derrière la ferme, où ils furent massacrés. Trois autres eurent la tête fendue à coups de sabre, en présence de leurs femmes et de leurs enfants.

» La commune de Saint-Gilles-lez-Termonde fut en grande partie détruite.

» Au cours du combat, des soldats allemands, commandés par un officier, se sont fait précéder sur la route de Saint-Gilles-lez-Termonde par quinze civils, dont trois dames et deux jeunes filles.

« A Saint-Gilles, un civil, dont les Allemands avaient transpercé le ventre à cinq endroits, était attaché en croix à la porte d'une maison, la main droite liée à la sonnette et la main gauche attachée à la poignée de la porte.

« Six habitants de Saint-Gilles ont été liés bras à bras et emmenés à Lebbeke. Les Allemands leur

crevèrent les yeux et les massacrèrent ensuite à coups de baïonnette ».

La Flandre occidentale, dans la région d'Ypres, de Dixmude, de Nieuport et de Roulers, a été plus encore éprouvée que la Flandre orientale.

Le correspondant anglais du « Morning Post » a peint, dans la manière de Callot, ce tableau émouvant du paysage de guerre qu'il a eu sous les yeux :

« Tout le long de la ligne de l'Yser, sur une distance de quinze kilomètres, il semble que l'homme ait agi avec l'intention délibérée de faire disparaître toute trace de civilisation. Les routes sont labourées en tous sens par les gros obus. Des cratères ont été creusés par les explosifs. Les cimetières, obligés de rendre leurs morts, offrent le spectacle lamentable des os déterrés et répandus au hasard sur le sol. Ici, un crâne, là un squelette, ailleurs seulement un fragment d'os. En certains endroits, il ne subsiste plus de maisons.

» Nieuport, qui était la ville la plus considérable du district, est dévastée, et Nieuport n'a pas souffert autant que Dixmude, mais elle a souffert plus que Ramscapelle, et à peu près autant que Pervyse. Elle représente par conséquent la moyenne de destruction des villes de la région.

» Or pas une seule de ses milliers de maisons qui soit entière, pas une rue qui ne soit un amas de ruines. Parmi les églises, la principale, un bel édifice gothique, presque aussi grand que l'abbaye de Westminster, conserve encore quelques-uns de ses murs

extérieurs, mais l'intérieur n'est qu'un amoncellement de pierres, de briques, de verre, d'ardoises, d'ossements humains et de bois brûlé. Les caveaux ont été ouverts par les obus allemands et les restes des morts ont été projetés au grand jour. Un monticule de ruines à l'intérieur de la rue à sept mètres de hauteur, et à côté un cratère, creusé par un obus, à quatre mètres de profondeur. »

Par Nieuport détruit, disparaît une cité qui a tenu dans l'histoire de la Belgique une grande place.

Sa vieille Halle aux draps, aux ogives écrasées, aux épais contreforts, au toit crénelé, que surmontait un hardi et robuste beffroi de pierre et de briques, orné de quatre tourelles aux angles, bien plus château-fort d'aspect qu'entrepôt de marchandises, disait bien ce qu'elle avait été jadis : une métropole commerciale vivante, prospère, abondamment peuplée de marchands, d'artisans et de matelots.

La tour de la vieille église ogivale, qui dressait dans le ciel sa masse trapue, décapitée par les boulets aux trois quarts de la hauteur, évoquait le souvenir de la fameuse bataille livrée, en 1600, sous les murs de la ville, et dans sa rade, par Maurice de Nassau, stathouder des Provinces Unies, contre les Espagnols.

Le Donjon des Templiers, hors les murs, imposant vestige du Nieuport du Moyen âge, rappelait la citadelle renommée de ce temps, fière de ses puissants remparts, qui furent rasés, lors du siège de 1383, à la suite duquel, une première fois, fut ruinée la ville

tout entière, que Philippe le Hardi rebâtit sur un plan rectiligne, constamment suivi depuis.

Les artistes y venaient voir aussi de bien originales et plaisantes maisons, délicieusement moyenâgeuses, des chapelles archi-séculaires, aux pignons redentés et crénelés, avec ouvertures encadrées de robustes ogives, et ornées de statues très finement sculptées.

Cette ancienne ville faisait un contraste exquis avec la ville balnéaire, d'une banale modernité, qui a disparu, elle aussi, dans le cataclysme des bombardements incessants.

Quelle charmante et plaisante petite ville flamande était Roulers, toute rajeunie par sa prospérité industrielle nouvelle, et délicieusement ceinturée de bois, de jardins et de vergers, avec les silhouettes pittoresques de ses clochers et de ses tours, derrière le rideau transparent de ses peupliers! Ce n'est plus, hélas! à cette heure, qu'un lieu sinistre de mort et de désolation! 250 de ses maisons ont été incendiées.

Aux alentours de Roulers, Poecappelle, Zillebeke, Wytschaete et Moorslède ont complètement disparu, dans les rafales incessantes des obus et des bombes incendiaires.

De Nieuport à Ypres, on ne compte pas moins de 40 églises détruites de fond en comble.

DIXMUDE

Bombardée pendant plusieurs semaines, prise et reprise sans cesse par les combattants des quatre armées adverses, Dixmude, d'après les photographies qui en ont été faites, ne forme plus qu'une immense cité de ruines, où l'on a peine à distinguer les places, les rues, et les carrefours.

Une mort atroce a succédé au sommeil paisible de l'ancienne ville flamande, que l'on aurait pu fort justement dénommer la Belle au Bois dormant, tant elle était charmante, avec ses maisons aux toits rouges, avec ses nombreux moulins à vent émergeant de la verdure de ses bois et de ses vergers, avec ses canaux ombragés par les arbres des cours et des jardins de ses vieux hôtels, et serpentant onduleusement au travers de la cité. Déjà au temps de la Renaissance, soit de sa splendeur commerciale, Dixmude était qualifiée par le chroniqueur florentin Guicciardini : « bonne et gentille petite ville »; elle n'avait pas démérité de ces gracieuses épithètes.

Ses édifices publics témoignaient qu'elle avait eu un passé brillant et agité, à l'histoire pleine de sièges, d'assauts et d'incendies, dont elle s'était toujours rapidement relevée par l'intelligence et l'activité de ses habitants.

Elle fut, jadis, un port renommé, où de nombreux navires venaient trafiquer de toutes sortes de marchandises, alors qu'aujourd'hui la mer est distante de plus de quinze kilomètres. Le chiffre de sa population, il y a quatre cents ans, était le quadruple de celui du XXe siècle, qui ne dépassait point 5000.

On admirait beaucoup son église, pour sa belle architecture ogivale, toute d'élégance et d'originalité; un jubé de pierre, chef-d'œuvre de sculpture du XVIe siècle, et un magnifique tableau de Jordaens, une « Adoration des mages », pièce capitale dans l'œuvre du maître flamand, l'avaient rendue célèbre parmi les artistes.

Les érudits conservaient le souvenir de son vieil Hôtel de ville, que Charles Quint fit brûler, et dont les habitants étaient très fiers; il appartenait à la belle époque d'art qui a fleuri toute la Flandre de tant de monuments superbes. Vers 1875, les échevins en avaient fait construire un nouveau, avec un beffroi qui ne manquait point d'originalité ni de hardiesse. On admirait fort aussi les vieilles maisons des XVIe et XVIIe siècles, le vieux Béguinage et son église de la fin du XVIe siècle, qui donnaient au quartier du Grootendyke, sur les bords de l'Yperlé, une physionomie si pittoresque.

Convient-il, dans les circonstances actuelles, de rappeler que Dixmude avait, de temps immémorial pour ainsi dire, conquis dans toute la Flandre, et même au delà de la province, grand renom par son beurre incomparable, le « Beeste Dixmudsche boter », célébré déjà au XVIe siècle par les chroniqueurs et

les voyageurs, et aussi grâce aux « gâteaux d'âmes » ou « Zieltjenskoeken », consommés le jour de la Toussaint et le Jour des morts, par tout le monde, par suite d'une tradition fort lointaine, gastronomique et religieuse à la fois.

Le correspondant de guerre du « Daily Chronicle » de Londres, qui a assisté au bombardement par lequel la ville a été détruite, raconte ainsi le désastre :

« Nous partîmes, avec les membres d'une ambulance privée et le fils du ministre belge de la Guerre, pendant que de tous côtés éclataient les obus, et nous attendions d'un moment à l'autre la mort.

» Dès que le passage fut libre, au milieu de ces décombres, nous reprîmes notre course vers la ville, en ayant l'impression de nous précipiter vers une fournaise ardente.

» Tout un corps d'armée allemand était en train de concentrer les feux de tous ses canons de campagne sur la ville, il n'y avait pas un mètre de terrain qui n'eût pas été atteint par les projectiles, et pas une maison n'avait échappé à la destruction. « Les blessés sont là-bas : » nous murmura quelqu'un ; mais nous n'avions pas parcouru cent mètres, que la cheminée d'une fabrique s'écroulait et nous barrait le passage. Nous réussîmes toutefois à transporter des blessés dans l'ambulance.

» Un officier français vint nous dire que plusieurs blessés étaient au palais municipal, et alors nous dirigeâmes trois chars de ce côté. La distance qui nous séparait du palais municipal, qui occupe un côté

d'une vaste place, était courte. En ce point, on se serait cru en enfer. Tout autour éclataient les projectiles, et l'on aurait dit que le palais municipal recevait tous les coups tirés par les Allemands, dont les tranchées n'étaient pas éloignées.

» Le bâtiment présentait un spectacle impressionnant. Toute la partie supérieure était la proie des flammes. Derrière l'édifice était une ancienne église, sur laquelle se reflétaient les lueurs menaçantes de l'incendie qui l'enveloppait ; en haut, sur les degrés du palais, était le cadavre d'un marin, atteint sûrement d'une balle pendant qu'il courait vers la porte pour s'échapper de l'incendie. L'intérieur présentait un spectacle horrible. Sur le plancher gisaient, dans une confusion terrible, des provisions, des bicyclettes et des cadavres de soldats. Nous descendîmes dans les caves et nous pûmes transporter les blessés vers nos chars. L'opération, accomplie pendant que les grenades sifflaient au-dessus de nos têtes et les projectiles des fusils balayaient la place, nous avait paru durer une éternité. »

De M. Jean Lefranc, correspondant de guerre du « Temps », cet autre tableau, non moins émouvant, de la ville détruite :

« C'est horrible. Les toits effondrés, les murs abattus laissent voir les vestiges de la vie paisible qui était vécue là. L'église est un monument tragique. Plus de clocher, plus de nef, plus de toiture ; il ne reste que des parties d'arceaux, des morceaux de colonnes. Un pilier rompu, la voûte d'une chapelle est

restée aux trois quarts entière et demeure là, surplombant le vide. Nous enfonçons jusqu'aux genoux dans les débris et les gravats, des chandeliers, des lambeaux de fer forgé, des ornements sacrés sont parmi ces décombres, tout poudreux. Un bas-relief, représentant une scène du Calvaire, est presque intact. En face, les personnages d'un médaillon sculpté sont mutilés. Et au-dessus de tout cela, le ciel gris.

» Nous allons par les rues. Autour des « entonnoirs », les pavés se sont soulevés régulièrement, en cercles concentriques, sous la poussée de l'explosion. Déjà des soldats travaillent à réparer ces chemins. Nous pénétrons dans les maisons dont il reste encore l'étage inférieur. Dans une salle à manger au plancher ouvert, le dressoir supporte encore des plats d'étain, une cafetière. Dans un salon, voici une bibliothèque avec ses livres reliés en vert et en rouge; des vases à fleurs sont sur la cheminée, le lustre, avec son globe de verre rose, est encore accroché à une poutre du plafond; mais toute une paroi de la pièce a disparu et une armoire est renversée dans les décombres accumulés sur la chaussée.

» La place n'a plus que quelques façades de ses maisons. Un immeuble, tout neuf, assez vaste, semble n'avoir eu que ses vitres brisées. Tout autour, c'est un écroulement de pierres, de poutres et de plâtras. Un vieux monument, sorte de chapelle, n'a plus de toit; mais ses murs ont résisté et cela fait comme une immense boîte dans laquelle on aurait fourré pêle-mêle des débris. Une rue partait de la place dans la direction opposée au canal. Ce n'est plus une

rue, c'est une vallée de décombres : du faîte des pans de murs, à droite et à gauche, les ruines forment deux pentes qui se rejoignent au centre de la voie ; c'est comme le lit sec d'un torrent où l'on verrait des lambeaux de tapisserie et des morceaux de meubles. »

Pervyse n'est plus qu'un monceau de ruines informes, au-dessus desquelles la tour de la vieille église se penche dolemment.

A Middelkerke, Ramscapelle et Westende, il n'y a presque plus d'habitations debout ; l'église de la première de ces exquises petites villes a été démolie de fond en comble, dans les premiers jours de février.

Furnes, la vieille cité flamande si originale, a été plusieurs fois bombardée ; heureusement ses pittoresques édifices anciens, notamment son Hôtel de ville, célèbre désormais dans l'histoire contemporaine par l'entrevue du président de la République, du roi Georges V, du roi Albert Ier et du généralissime français Joffre, le 1er novembre 1914, n'ont subi aucun dégât appréciable.

Sur tout le littoral, d'Ostende à la frontière hollandaise, les stations de villégiature maritimes, hier si florissantes et si joyeuses, offrent les spectacles les plus lamentables. Ostende est à moitié détruite.

O ironie de la vie humaine, par les contrastes inouïs, invraisemblables, de milieux, de circonstances,

d'aspects et de physionomies, entre les êtres, les choses, la nature, et les événements ! Les horreurs et les désastres de la guerre la plus sanglante, la plus meurtrière et la plus dévastatrice qui se soit jamais vue, les cyclones de fer, de feu et de flammes qui entassent les morts et les blessés dans les ruines et sous les décombres des monuments et des maisons dans les cités incendiées et bombardées, ont pour théâtre et pour décor :

Le pays le plus riant et le plus délicieux, dans la nature la plus féconde, et sous le climat le plus doux ;

Le pays du peuple le plus aimable, le plus sociable, le plus « Gezellig », porté irrésistiblement à l'intimité familière, affectueuse et même sentimentale ;

Le pays de la chanson et de la musique, des joyeux descendants des trouvères et des jongleurs, des kermesses, des chambres de rhétorique et de poésie, des « omgangs », cortèges populaires et processions traditionnelles ;

Le pays des vieilles cités artistiques et bourgeoises, rêveuses ou endormies, sur les rives ombreuses des lentes rivières, des canaux paisibles, que bordent de gaies maisons de briques roses, de tuiles rouges, et de volets verts, tapissées de verdure, et parées de fleurs ;

Enfin, le pays d'art et d'histoire, de légendes et de poésie, dont les habitants ne parlent qu'avec tendresse, orgueil, et même enthousiasme, tant ils l'aiment passionnément et en sont fiers ; et dont les étrangers gardent toujours le souvenir le plus vif et

souvent attendri, pour les exquises sensations intellectuelles qu'ils en ont rapportées, au cours de voyages pleins de charme et d'imprévu, fertiles en plaisirs aussi variés que délicats.

YPRES

A la fin de l'année 1914, pendant près de deux mois, les dépêches du théâtre occidental de la guerre ont fait passer le monde civilisé par de cruelles alternatives d'anxiétés, d'espoirs et de tristesses, relativement au sort d'Ypres, qui se trouvait en plein centre de la grande bataille de Flandre, et que se disputaient, avec une violence et une ténacité inouies d'attaques et de contre-attaques, les armées adverses aux prises. Les Allemands, acharnés à détruire les villes de la région dont ils ne pouvaient s'emparer, — Dixmude, Nieuport, Termonde, Ramscapelle, etc., — ne prendraient-ils pas Ypres, un jour ou l'autre, comme but de leurs obus incendiaires ? Mais la vieille capitale de la province devait représenter, à leurs yeux, une conquête infiniment désirable : cette considération la ferait respecter sans doute. Bruges, Gand, Courtrai et Tournai avaient été jusque-là épargnés : ces précédents pouvaient, semble-t-il, faire écarter toute crainte à propos de leur rivale.

Le 10 octobre, l'on apprend que, la veille, une colonne ennemie de dix mille hommes environ a passé par Ypres ; les chefs se sont contentés de réquisitionner pour plus de cent mille francs de vivres et

de numéraire, de piller la gare, la Banque nationale, la Caisse communale, la Poste, et une boutique d'orfèvrerie.

Les 10, 11 et 12, dans la ville et dans ses faubourgs, il se livre d'incessantes escarmouches entre l'arrière-garde allemande et les avant-gardes des alliés ; et finalement ceux-ci restent vainqueurs.

Les 13, 14 et 15, Anglais et Français occupent la ville, et s'y installent.

Le 17, les Allemands ayant reçu des renforts, dessinent une nouvelle attaque contre Ypres. Il en résulte un duel très vif d'artillerie. Plusieurs Taubes survolent la ville et jettent sur elle des bombes qui font plusieurs victimes et causent de grands dégâts ; cependant, les Halles aux draps et la Cathédrale res. tent indemnes. Les Allemands, pense-t-on, n'osent point détruire ces deux célèbres monuments historiques.

Pendant dix jours, aux environs, dans la direction du nord-est, se livrent de grands combats. Les Allemands, de toute évidence, veulent s'emparer d'Ypres ; mais les Anglais et les Français les refoulent constamment dans leurs tranchées et les réduisent à la défensive. L'espérance que la vieille métropole flamande échappera au sort de Termonde, de Dixmude, et de Nieuport se justifie de plus en plus par la situation militaire ; elle devient une sorte de certitude qui parvient à dissiper l'affreux cauchemar oppressant toutes les imaginations.

Mais, hélas ! dans la nuit du 28 au 29 octobre, les Allemands commencent à bombarder la ville avec

leur grosse artillerie de siège. Le cloître Saint-Martin et le couvent des Carmes sont détruits, parmi les constructions importantes. Les habitants qui connaissent l'histoire de leur ville se croient ramenés au fameux siège de 1383, où, conte le chroniqueur Martial de Paris, l'on entendait sans discontinuer

Canons, veuglaires, couleuvrines,
Ribeaudequins, grosses bombardes,
Coullards, crapaudines, serpentines,
Pour abattre tours, murs et gardes.

Un deuxième bombardement, plus intense, a lieu dans la nuit du 1er au 2 novembre ; il détruit de nombreuses maisons dans la Grande rue et aux environs de la gare. Le 3 novembre, il pleut de nouveau sur la ville, avec régularité, de sept minutes en sept minutes, des obus de gros calibre, qui mettent le feu à plusieurs quartiers et tuent de nombreux habitants. Il semble encore que les Allemands aient la préoccupation de ne point atteindre les monuments de la ville.

Mais, après une accalmie de quatre jours, le 7 novembre, à 9 heures du matin, les projectiles s'abattent, en ouragan de fer et de feu, sur les Halles aux draps. Particularité suggestive de réflexions : aussitôt que les flammes apparaissent au-dessus de la toiture, le bombardement de l'édifice cesse.

Alors, l'artillerie allemande change de but et vise Saint-Martin. Après quelques coups d'essais pour assurer la précision du tir, la vieille cathédrale est bombardée sur tous ses côtés, en vue d'assurer la

démolition rapide et complète, dans le même temps que celle des édifices voisins.

Quand la nuit est venue, le centre d'Ypres n'est plus qu'un immense brasier où se consument les deux monuments historiques de la vieille capitale de la Flandre : sa gloire et sa beauté séculaires !

La Belgique venait de perdre un des plus purs joyaux de sa magnifique couronne artistique ; le monde, un des chefs-d'œuvre les plus admirables de l'architecture de tous les pays et de tous les temps !

Mieux peut-être que tout autre monument historique de Bruxelles, d'Anvers, de Bruges et de Gand, les Halles aux draps d'Ypres étaient le type le plus complet, le plus parfait, le plus grandiose de l'architecture nationale de la Belgique au Moyen âge ; et le plus représentatif aussi de la puissance industrielle et commerciale du pays, en ce même temps.

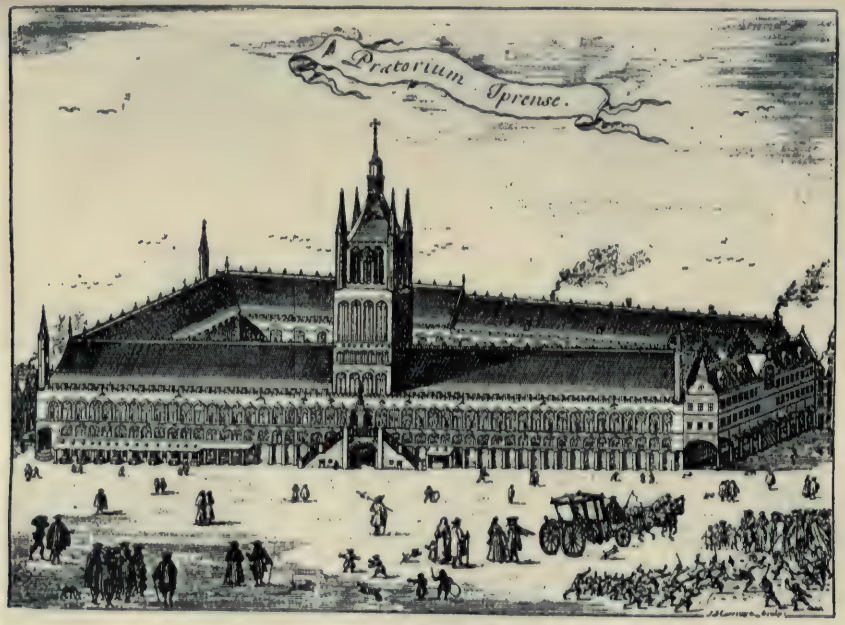
Les anciens chroniqueurs rapportent qu'à l'époque de la construction des Halles, Ypres comptait plus de 200 000 habitants, que son enceinte était trois fois plus vaste que celle d'aujourd'hui ; que ses marchands et ses banquiers possédaient assez de capitaux pour pouvoir prêter de l'argent aux municipalités, aux princes et aux rois ; que ses magistrats élus avaient une telle autorité qu'ils traitaient d'égal à égal avec les comtes de Flandre, avec les rois de France et d'Angleterre, et avec tous les autres souverains de la chrétienté.

Aussi, la Corporation des drapiers, qui englobait la

plus grande partie de la bourgeoisie et du patriciat de la ville, voulut-elle faire de ses Halles, lorsque la construction en fut décidée, un des édifices les plus splendides, les plus majestueux, et les plus grands qui fussent au monde, et qui symbolisât ainsi fièrement, aux yeux des Flamands et des étrangers, de la façon la plus expressive, la richesse et la gloire industrielles et commerciales de la cité.

Il existait déjà au cœur d'Ypres un édifice, aussi superbe qu'imposant, emblème de la puissance municipale, le Beffroi, dont le célèbre comte de Flandre, Beaudoin, le futur empereur de Constantinople, avait posé, en 1201, la première pierre, et qui, par son énorme masse s'élevant à plus de 70 mètres de haut, dominait noblement la ville et toute la région. Les drapiers tinrent à faire bâtir l'entrepôt de leurs marchandises au pied et aux deux côtés du Beffroi, comme pour montrer que leur industrie et leur commerce étaient la base de la fortune publique, le soutien des libertés municipales. Pour bien faire, on y mit du temps : l'aile droite fut achevée en 1280 et l'aile gauche en 1285. L'idée esthétique et sociale, inspiratrice du monument, avait été magnifiquement réalisée. L'architecte chargé de relier les Halles au Beffroi fit cette opération délicate et difficile, avec tant d'habileté et de goût, que les deux constructions semblaient avoir été conçues et exécutées d'après le même plan et dans le même temps.

Dans une immense façade de pierres, se développant sur plus de 130 mètres de longueur, et comptant 100 fenêtres en ses deux étages, il y avait une si par-



LES HALLES AUX DRAPS

(Gravure du XVIIIe siècle.)

Pl. XXVI

LES HALLES AUX DRAPS APRÈS LE PREMIER BOMBARDEMENT

(Phot. Antony.) (D'après l'*Illustration*.)

faite harmonie de lignes, de profils et d'ornements, dessinés avec tant de pureté et de netteté ; dans l'ensemble colossal de ces trois corps de bâtiments, il y avait une telle fierté d'ordonnances et de proportions architecturales, par le Beffroi ajouré de deux étages de fenêtres, et orné de quatre sveltes tourelles d'angles ; par les flèches des campaniles des deux extrémités des ailes aux fenestrages, pinacles et aiguilles, fleuronnés, festonnés et dentelés ; et par les grands toits en pente, peints, dorés et surmontés d'une crête aérienne, que les Halles d'Ypres ont toujours été tenues comme une des plus belles créations de l'Art ogival, dont le principe d'esthétique essentiel est de donner la sensation de ce qui monte, s'élève, ascensionne, et se dirige vers le ciel, pour atteindre les plus hauts sommets de la pensée et du rêve.

Dans les dernières années du XIXe siècle, on avait restauré l'édifice dans son entier ; cette vaste et coûteuse entreprise avait été considérée comme un œuvre national ; aussi n'y épargna-t-on point l'argent, ni les soins. Les immenses galeries du premier étage furent décorées par les peintres Delbecke et Pauwels de fresques représentant les principaux épisodes de l'histoire d'Ypres.

Voici, sur la destruction des Halles aux draps, quelques renseignements et quelques impressions de diverses personnes qui en ont été les témoins ; leur réunion constituera le tableau le plus saisissant, en

même temps que le plus véridique, de cet événement tragique.

D'une lettre adressée, le 24 novembre, au « Figaro » par un de nos confrères, officier d'état-major de réserve :

« Me voici sur la place principale, et l'horreur de la chose m'apparaît tout à coup. Tout l'intérieur du monument n'est plus qu'un gigantesque brasier. Seule l'enveloppe extérieure, les parois gothiques avec les courbes délicates de leurs ogives, leurs fenêtres ajourées, les statues dont s'ornent les façades et les tourelles légères qui flanquent les angles, tiennent encore bon. Mais combien de temps cela va-t-il durer? Car toute la toiture, toute la voûte se sont déjà effondrées. Toute l'énorme charpente est en feu.

» ...Comme pour la cathédrale de Reims, c'est sur la charpente qu'ils ont dirigé tous leurs coups. Ils ont commencé ce matin vers neuf heures. Le haut Beffroi, la vieille tour carrée qui domine la Halle aux draps, le clocher de la cathédrale furent des points de repère excellents. Pendant deux heures, sans s'arrêter, ils ont lancé leurs gros obus sur le même point, jusqu'au moment où ils ont pu voir l'incendie s'allumer et la colonne de fumée monter dans le ciel. Le bombardement s'est arrêté aussitôt, comme par miracle. La Halle aux draps avait pris feu. Les Allemands n'en voulaient pas, n'en cherchaient pas davantage ».

» Maintenant (dans l'après-midi, vers quatre heures), de plus en plus l'incendie se propage. Sous ce

beau ciel d'hiver, au travers des fenêtres à ogive, nos regards effarés contemplent un fantastique brasier. Les flammes mordent voracement les vieilles pierres, toutes disjointes ; par les mille ouvertures de la façade, elles viennent lécher les statues qui semblent s'accrocher à je ne sais quel infernal bûcher. De temps à autre, quelqu'une des énormes poutres se détache de la charpente et s'écroule avec un grand fracas. Un nuage d'étincelles s'échappe en tourbillonnant hors du brasier... »

Dans l' « Illustration », M. Gaston Chéreau traduit ainsi la vision dantesque des Halles en flammes :

« Un autre désastre surgit devant nous, un désastre d'une noblesse déchirante, d'une tenue, d'une ligne insoupçonnées : c'est celui des Halles de Beaudouin de Flandres. Telles qu'elles m'apparaissent, du coin de la rue d'Elverdinghe, je crois avoir devant moi une réplique assombrie et matée du Palais des Doges. La fine tourelle de l'ouest est debout ; le gros Beffroi, écorné, défoncé, tient toujours, mais le haut toit pointu dont ils surgissaient n'existe plus, et c'est dans cette agonie des pierres une transfiguration intraduisible, une analyse tragique de l'énorme bâtiment, qui semble nous dire avec orgueil avant de tomber : voilà de quoi j'étais fait !

» ... Un habitant que je questionne me dit que dans la nuit du dimanche 22 novembre, au plus fort de l'incendie, cela avait l'air d'une fête démoniaque : toutes les ogives étaient illuminées, et, au-dessus de la crête, il y avait un tel éclairement de flammes que le beffroi disparaissait dans le brasier. »

Dans une lettre-pétition adressée à l'Académie américaine des arts et des lettres, l'architecte Withney-Warren, qui est allé à Ypres peu de jours après le bombardement, déclare nettement à ses collègues :

« La destruction d'Ypres était d'une inutilité absolue. La ville n'avait aucune importance militaire. Il n'y avait pas d'excuse stratégique. Le général Foch, de l'armée française, le général Douglas-Haig, de l'armée anglaise, sont absolument dans l'impossibilité de trouver une raison pour comprendre la bassesse misérable de cet acte. »

L'officier d'état-major français, correspondant du « Figaro », n'est pas moins explicite à ce propos :

« La guerre est la guerre, sans doute, et force est bien de pointer le canon dans la direction de l'ennemi. Mais ici, pour expliquer et encore moins excuser une barbarie pareille, il n'y a pas l'ombre d'une raison militaire. Au point de vue de la guerre, Ypres est sans aucune valeur. Les Allemands se doutent bien apparemment que nos tranchées et nos soldats ne sont pas là ! Alors, il faut renoncer à toute explication. Il faut constater sans commenter. »

Pourtant, il n'y a pas d'effet sans cause. La destruction d'Ypres ne saurait être purement et simplement imputée à un caprice du hasard, sinon à une fantaisie des artilleurs allemands. L'officier réfléchit, et il continue ainsi sa lettre, émettant l'hypothèse suivante :

« Il n'y a pas bien longtemps que Guillaume II,

cependant, est venu très près, tout près d'ici. Il s'est avancé jusqu'à Ghelewelt, qui se trouve à deux lieues à peine vers l'est. Il avait juré, paraît-il, de faire, dans la vieille cité qui fut la capitale des Flandres, une entrée triomphale. Sans doute rêvait-il, à cette occasion, de quelque étrange et compliquée cérémonie, où ses instincts d'effréné cabotinage auraient pu se donner libre cours. Les soldats français et anglais ont fait tête ; leur bravoure y a mis bon ordre et le kaiser a dû se borner à contempler de loin le clocher de Saint-Martin et le beffroi de la Halle aux draps. Alors, la ville qu'il n'est point parvenu à prendre, ses canons sauvages sont en train de la détruire !

» ... Cela n'avance pas d'une ligne les affaires de l'armée germanique. Sa situation n'en est aucunement améliorée. Nous n'avons pas eu dix soldats tués par ce bombardement sauvage... »

Cette hypothèse se retrouve non moins nettement exposée dans une lettre adressée au « Temps » par un de ses rédacteurs, M. Pierre Mille, qui est allé visiter Ypres, quelques jours après son dernier bombardement :

« L'artillerie allemande a respecté Ypres, écrit M. Pierre Mille, tant que le César allemand a espéré y pouvoir faire une entrée triomphale, célébrer dans la cathédrale une pompe militaire, et botté, casqué, la main sur son glaive sanglant, proclamer dans la dernière ville belge, dont il lui restait à s'emparer, l'annexion de la Belgique aux Etats germaniques. C'est le jour où cet espoir lui échappa qu'Ypres fut bombardée. Pas avant. Et tous les projectiles furent

dirigés, non pas sur les demeures, non pas sur les habitants, mais uniquement sur les édifices où l'empereur allemand avait cru qu'il viendrait jouer devant l'Europe son rôle d'histrion de l'obusier. Les maisons n'ont été atteintes que par hasard, par-dessus le marché. Ce sont celles qui bordent la Grand'-Place qui ont le plus souffert. Plus loin, elles n'ont été traversées que par des obus égarés. Plus loin encore, leurs vitres seules sont brisées par la violence de l'explosion, non par un coup direct. C'est à la cathédrale d'Ypres, c'est aux Halles d'Ypres, c'est à l'Hôtel de ville d'Ypres qu'on en voulait. S'ils ne sont plus, c'est pour une cause assez semblable à celle qui fit qu'un empereur romain mit le feu aux quatre coins de Rome. C'est un crime d' « artifex. »

Ypres s'enorgueillissait aussi, à bon droit, de sa cathédrale de Saint-Martin, dont la construction avait été commencée en même temps que celle du beffroi, et ne fut terminée qu'au XVe siècle, la tour de son clocher restant inachevée à une hauteur de cinquante-sept mètres. C'était un noble et bel édifice dans le style romano-ogival du XIIIe siècle. L'architecte, inconnu, qui en avait dressé les plans et dirigé l'exécution, avait atteint à la perfection des proportions et des lignes, et à une maîtrise supérieure de maçon et de tailleur de pierres, dans le chœur, grandiose et hardi, considéré comme un chef-d'œuvre d'architecture. Henry Havard, en sa « Flandre à vol d'oiseau », a fait, à propos de cette cathédrale, une observation d'ordre technique, intéres-

sante et opportune à reproduire : « Elle rappelle le dôme de Florence, mais oserais-je le dire ? le dôme édifié par un artiste plus maître de ses calculs et plus certain de ses matériaux. Elle n'a, en effet, ni clefs ni tenons qui la consolident, et, depuis six siècles qu'ils sont en place, les arcs de ses voûtes n'ont pas bougé et semblent à peine sortir des mains de l'architecte. »

Ce monument religieux était donc infiniment précieux pour la Belgique.

On admirait fort la façade du transept de droite, pour ses trois portails, aux archivoltes élégantes et aux gables majestueux, pour sa grande rose et pour ses deux tourelles aux pans multiples, divisées en quatre étages par des bandes légères de lobes et de redans, et qui ne présentaient de sa base au sommet que fenestrages de sveltes pilastres, de fines colonnettes, le tout couronné de pinacles fuselés, en harmonie charmante de formes gracieuses avec le pignon à rampants de la façade, et avec les aiguilles des piliers des arcs-boutants latéraux, remplissant là bien plutôt un office d'ornementation originale que de soutènement.

Cette façade latérale de Saint-Martin, en son ordonnance architecturale et ses dispositions décoratives, faisait songer à celles de quelques-unes des grandes cathédrales françaises : Rouen, Beauvais, Senlis, Troyes, etc.

Cette partie de l'édifice fut restaurée avec goût au milieu du XIXe siècle, et même, en quelques parties, reconstruite, assez habilement pour n'avoir point perdu, dans son ensemble, sa physionomie primitive.

La grande tour avait une fière allure avec ses nombreux contreforts, se développant en une superposition pittoresque de pilastres lancéolés et fleuronnés, et encadrant le portail central d'une simplicité imposante. Les verrières de Saint-Martin avaient grand renom, ainsi que les stalles sculptées et les clôtures en ferronnerie de cuivre du chœur. Le maître-autel était de la plus grande richesse d'ornements, en statuaire et en peintures.

La cathédrale Saint-Martin a subi le sort des Halles aux draps : celui d'une complète et irrémédiable destruction.

Dans une lettre adressée à l'« Echo de Paris », l'aumônier de la « Division de fer » du XXe corps d'armée, qui visitait Ypres quelques jours après le dernier bombardement, décrit ainsi le spectacle douloureux de cette grande ruine de l'édifice religieux, faisant un pendant tragique de désolation à la grande ruine du célèbre monument corporatif, comme, dans leur vie commune, l'un et l'autre s'harmonisaient magnifiquement de majesté et de beauté séculaires, ainsi que d'universelle vénération :

« Comme je n'ai qu'une heure à disposer, c'est la cathédrale qui est l'objet de ma visite. Hélas ! il y a huit ou dix ans, je l'avais vue dans toute sa splendeur ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un monceau de ruines ; les murs et la voûte sont là, ouvrant leurs larges blessures à tous les visiteurs ahuris, écœurés, émotionnés par cette barbarie sans nom des tueurs de cathédrales. Seules, les statues sont là, à leur

LA GRANDE SALLE DES HALLES AUX DRAPS

(Phot. de *L'art public.*)

Pl. XXVIII

LA GRANDE SALLE DES HALLES AUX DRAPS APRÈS LE DERNIER BOMBARDEMENT

(Phot. Antony.) (D'après l'*Illustration*.)

place, pour protester ; elles ont refusé de quitter leur poste ; il est vrai que plusieurs l'ont payé de leur vie ; car, en entrant, je croise deux têtes dans les décombres ; l'une d'elles est celle d'un personnage figurant dans la scène de la « Mise au tombeau ». Je la trouve à quelques pas du groupe en question, que j'examine. Le Christ mort est déposé dans le tombeau ; c'est bien le lieu de la mort que ce temple, qui me rappelle, en ce moment, la destruction de celui de Jérusalem ; mais, cette fois, ce sont les Barbares qui semblent avoir dit contre le Christ et son temple : « De toi, il ne restera pas pierre sur pierre. » Dans le chœur de cette morte, il y a encore quelque chose qui vit : ce sont les évêques d'Ypres, couchés sur leur tombeau de marbre, aux pieds de ces murs noircis, calcinés ; ils semblent contempler dans une douce béatitude l'œuvre de destruction et de mort ; ils sont là, attendant le jour de la résurrection de ce qui fut leur œuvre. Les tentures des morts en lambeaux ont servi de linceul à la défunte ; elles sont là, en partie détruites, déchirées en signe d'un deuil plus grand ; comme le voile du temple de Jérusalem, elles veulent attester la divinité de la morte ; elles appellent la résurrection. (C'est pendant l'octave des morts que les Barbares ont détruit la magnifique cathédrale d'Ypres qui, par conséquent, avait revêtu ses ornements de deuil.)

» La chaire est à peu près intacte, deux anges, grandeur naturelle, sont là qui la soutiennent, en compagnie des Apôtres...

» La visite se termine par la vieille tour, mainte-

nant muette ; son éloquente voix bronzée a disparu, et ce qui fut sa voix vibrante est maintenant caché sous la cendre encore rougie et fumante ; je marche sur quelques débris de ces cloches qui, tour à tour ont chanté à tous les alentours les louanges de Dieu, pleuré ceux qui, avant elles, ont disparu ; nées dans le feu, elles ont eu, pendant leur vie, un langage de feu, elles ont été dignes du martyre du feu ! « Requiescant in pace », jusqu'au jour où elles renaîtront pour annoncer au peuple de Dieu le « Te Deum » de la Victoire. »

Grâce à l'héroïque dévouement des officiers et soldats français, accourus du champ de bataille voisin sur l'ordre de leurs chefs, on a pu sauver une partie du trésor de la cathédrale, le tabernacle, et les chandeliers d'argent massif du maître-autel, précieuses pièces d'ancienne orfèvrerie ; les chapes, les chasubles, les étoles, et les devants d'autels en broderies, dont l'un, représentant l'Agneau pascal, est évalué à près d'un million de francs ; un Christ ancien, sculpture sur bois de très grande valeur artistique.

Au XVIe siècle, il fut élevé, à l'extrémité de l'aile droite des Halles aux draps, une construction assez originale, dans le style de la Renaissance flamande, destinée à servir d'Hôtel de ville. Cet édifice a été détruit en même temps que les Halles.

Des soldats français ont réussi, en affrontant les plus grands dangers d'asphyxie, de brûlures et de chutes mortelles, à déménager la bibliothèque et les archives de l'Hôtel de ville.

Et combien de maisons anciennes, d'une architecture fort pittoresque, qui donnaient à Ypres ce caractère de cité moyenâgeuse, d'un si grand charme pour les artistes et pour les poètes, ont disparu, ou ont été atrocement mutilées, dans ce cyclone de fer et de feu :

« La Boucherie » aux deux pignons crénelés et redentés, surmontant une double façade ajourée de dix grandes fenêtres ogivales, qui avait été convertie en Musée provincial ;

La Maison des Templiers, sorte de vieux Steen ogival, de physionomie majestueuse par ses croisées larges et hautes comme des croisées de cathédrales ;

Les maisons de la Grand'Place, avoisinant l'Hôtel de ville, coquettes et plaisantes dans leurs atours surannés.

Depuis la tragique journée du 7 novembre, il ne s'est pas passé de semaine, presque de jour, que la ville n'ait eu à subir de nouveaux bombardements, intermittents, mais exécutés avec assez de violence et d'acharnement pour démolir et incendier encore de nombreuses maisons dans les divers quartiers. Evidemment, les Allemands avaient résolu de détruire Ypres de fond en comble, en faire une ruine « kolossale », qui ne puisse jamais être relevée.

EN PAYS WALLON

Le pays wallon a été un peu plus épargné que la Flandre et que le Brabant. La résistance héroïque de l'armée belge dans les vallées de Sambre et Meuse — les glorieuses Thermopyles de 1914 — a cependant valu à Liége, Namur et Charleroi, des sièges et des assauts. Mais, comme il semble bien que les Allemands aient l'ambition de vouloir garder à jamais tous ces riches centres métallurgiques et miniers, les bombardements y ont été moins violents, moins acharnés contre les villes ; et les incendies y ont été moins généralisés. Par contre, ils ont détruit toutes les petites villes et tous les villages.

A Charleroi, la situation, à la date du 8 septembre, après les batailles livrées autour et dans la ville, paraissait être celle-ci : De nombreuses maisons brûlées dans la haute et la basse ville ; mais aucun édifice public détruit.

Une première statistique, dressée par la Commission officielle belge, a établi que dans les environs de Charleroi, en 32 communes, les Allemands ont incendié 769 maisons, de fond en comble, en ont partiellement détruit 2211, ce qui fait que près de 3000 familles sont sans abri et ont dû émigrer.

Namur est une douloureuse victime du vandalisme allemand, qui s'est exercé sur cette ville dans des conditions terribles.

Le 21 août, sans aucun avertissement préalable, par conséquent contrairement à toutes les lois de la guerre, les armées d'envahissement bombardaient la ville, au moyen de pièces d'artillerie, à très longue portée, qui permettaient de l'atteindre, avant que les forts ne fussent pris. Deux jours après, la 4e division de l'armée belge, qui défendait Namur, l'ayant évacuée, l'ennemi y fit son entrée sans incident notable.

« Le lendemain, 24, à 9 heures du soir, lit-on dans le onzième rapport de la Commission officielle belge, une fusillade s'éleva soudain en divers endroits de la ville et l'on vit des soldats allemands s'avancer en tiraillant dans les rues principales. Presque simultanément une immense colonne de flammes et de fumée s'éleva du quartier du centre : les Allemands mettaient le feu à la Place d'Armes, et en quatre endroits : place Léopold, rue Rogier, rue Saint-Nicolas et avenue de la Plante.

» L'incendie de la Place d'Armes se continua jusqu'au 26. Il détruisit l'Hôtel de ville avec ses archives et ses tableaux, le groupe de maisons y attenant, tout le quartier compris entre les rues du Pont, des Brasseurs et du Bailly, l'Hôtel des Quatre fils Aymon excepté. »

Le nombre des maisons incendiées est évalué à 80.

Comme partout, les Allemands prétendirent que des coups de feu avaient été tirés sur leurs troupes dès le lundi soir. L'enquête faite par la Commission

officielle belge a démontré à Namur, ainsi que dans toutes les autres villes incendiées, la fausseté de cette assertion, et, par contre, y a établi l'application du système, généralisé, de la mise à sac de toutes les maisons, ayant précédé leur destruction, assurée par des mesures invraisemblables. Le chef du service des pompiers étant accouru à l'Hôtel de ville à la première nouvelle de l'incendie, fut arrêté et mis en prison ! Des habitants, ayant voulu se rendre à l'appel du tocsin, sonné par ordre de la municipalité, reçurent l'ordre de rentrer chez eux immédiatement !

Pendant les journées des 23, 24 et 25 août, 75 habitants de Namur ont été tués dans les rues ou dans leurs maisons !

La Commission officielle belge a constaté le pillage méthodique d'un grand nombre de châteaux et de villas aux environs de Namur.

A Tamines, ville de près de 6000 habitants, située entre Charleroi et Namur, sur la Sambre, dans les journées des 21, 22 et 23 août, 264 maisons ont été incendiées. La population a subi les pires traitements et les plus cruelles souffrances physiques et morales, et a vu périr 650 personnes, brulées, asphyxiées, assassinées ou fusillées.

A leur entrée dans la ville, les soldats allemands choisirent cinq cents habitants et les conduisirent sur la Grand'Place. Là, ils leur ordonnent de se mettre en rang pour être fusillés. Une première décharge n'en ayant tué qu'un certain nombre, l'officier déclara

à ceux qui n'étaient que blessés, ou qui n'avaient pas été atteints, qu'ils pouvaient se relever. Alors, il fit avancer une mitrailleuse, et tous furent abattus ; un soldat portant un brassard de la Croix-Rouge acheva à coups de révolver ceux qui respiraient encore. Les cadavres restèrent vingt heures sur la place ; après quoi, deux cents autres personnes furent commandées pour les enterrer dans un champ.

Dans la même région, les Allemands ont détruit, de fond en comble : Ham sur Sambre, Monceau sur Sambre, Schaffen, Montigny, Sorups et Averbode ; en grande partie, Hastière, et Hermeton.

Le village de Surice a été entièrement brûlé ; un grand nombre de ses habitants ont péri, fusillés par les Allemands, après avoir subi de grandes tortures.

La Commission officielle belge estime que dans trois des six cantons de l'arrondissement de Namur 1160 maisons ont été incendiées !

A Liége, le bombardement a détruit une centaine de maisons, particulièrement dans les quartiers neufs. L'église Saint-Paul a été fort endommagée ; la bibliothèque de l'Université a été dévastée par les soldats.

Le pays wallon compte, lui aussi, comme le Brabant et la Flandre, une ville martyre : Dinant, la perle de la Meuse. Aujourd'hui, l'on peut répéter ce qu'écrivait, à son propos, le chroniqueur Olivier de la Marche, au XVIe siècle, au lendemain de sa prise par le comte de Charolais : « Dinant fust bruslé de telle

façon qu'il sembloit qu'il y eut cent ans que la ville estoit en ruines, alors que la veille elle passoit pour la plus marchande, la plus riche et la plus forte ville de par de là les monts. »

Construite sur l'étroite rive droite de la Meuse, au pied du gigantesque rocher de sa vieille citadelle, Dinant était bien la ville la plus originale et la plus pittoresque qui se pût voir, avec son unique grande rue, parallèle au fleuve, tortueuse, bosselée et cahotée, aux basses et étroites maisons grises, sur laquelle débouchaient tumultueusement, à la façon des torrents alpestres, les innombrables ruelles et venelles, dévalant des anfractuosités du rocher et des pentes ardues de la montagne.

Ce qui donnait à la vieille ville le plus de fantaisie charmante et imprévue, c'était sa cathédrale : édifice gigantesque, qui ressemblait à un monolithe cyclopéen, détaché du rocher, taillé et ciselé en bijou d'architecture ogivale par un géant qui aurait été un maître maçon et un sculpteur de génie.

Notre-Dame faisait, en quelque sorte, pendant à la fameuse roche Bayard, située sur la même rive du fleuve, au bout du vieux quartier Saint-Médard. La roche Bayard est une immense aiguille de pierre grisâtre, non ouvrée celle-là, découpée naturellement en double fourchon, formant comme un grandiose porche à jour, entre les deux autres parois de la montagne. En Wallonnie, comme en Flandre, survit la célèbre légende de Bayard. C'est du haut de cette roche, détachée de la montagne par le coup d'un de ses sabots de derrière, que le coursier féerique sauta

pour traverser la Meuse, après avoir franchi d'un bond les fonds de Leffe, où Charlemagne s'attardait à tailler avec son épée des gradins dans le granit, pour que son cheval pût continuer la poursuite, échevelée, des quatre fils Aymon.

Cette ville pittoresque, plaisante, était habitée par une population dont la franche jovialité, l'ingénuité aimable et un goût prononcé pour la plaisanterie, avaient valu aux Dinantais, depuis des siècles, le surnom de « Copéres », et avait donné naissance à toute une anthologie populaire de contes, fantaisies, dictons et proverbes joyeux, dont ils étaient les premiers à rire, dans leur inaltérable bonne humeur.

Et cette ville n'est plus qu'un amas de ruines! et cette population pendant cinq jours, du 21 au 24 août, a subi les tortures les plus cruelles, les douleurs les plus profondes, les angoisses les plus terribles, a été meurtrie, violentée, martyrisée avec des raffinements de cruauté et de barbarie inouïs, invraisemblables!!

En outre des édifices civils et religieux, sur 1600 maisons, 1400 ont été brûlées! Et 800 personnes - hommes, femmes, vieillards, enfants — ont été massacrés!!

Entre Dinant et Namur, les Allemands ont ravagé tout le pays, pittoresque, gracieux et riant, qui ressemblait à un immense jardin, aux perspectives de féerie champêtre.

Pour Bouvines sur la Meuse, dans les environs de

Dinant, la destruction de cette petite ville est décrite ainsi, dans le carnet de route d'un officier du 178e régiment du 12e corps saxon, publié par le Bureau de la Presse de Londres :

« ... Deux obusiers de 150, en vingt coups, détruisirent Bouvines. Nous prîmes position dans une maison surplombant la Meuse. Je marchai par-dessus le corps du propriétaire pour entrer. Les pertes de notre régiment, huit tués et de nombreux blessés, furent occasionnées surtout par le feu des habitants. Nos soldats enragés, mirent le feu à plusieurs maisons. L'après-midi, l'artillerie saupoudra les maisons de bombes incendiaires. Le spectacle était merveilleux !... »

Une autre ville de la région, Andennes, qui comptait plus de huit mille habitants, répartis en deux centres — Andennes et Seilles, que sépare la Meuse, — a subi le sort affreux de la cité meusienne, et dans des conditions non moins tragiques.

Un des rapports de la Commission officielle belge a établi que, le 20 août, à six heures, alors que tous les habitants étaient encore chez eux, les soldats allemands se mirent à tirer dans les portes, les fenêtres et les soupiraux des caves des maisons. Ensuite, des cavaliers parcoururent les rues en criant que tout le monde devait sortir. Les premiers qui obéirent à cet ordre furent fusillés aux premiers pas qu'ils firent. Comme la plupart des habitants terrorisés restaient dans les caves, les soldats en enfoncèrent les portes, et à coups de crosses chassèrent dans les rues les pauvres gens affolés. Alors, la population tout en-

tière fut rassemblée sur une place. Dans le groupe des hommes, au nombre de plus de huit cent cinquante, le colonel qui commandait les soldats en prit lui-même trois au hasard et les fit fusiller immédiatement. On en choisit encore, un peu plus tard, une quarantaine, puis deux cents, qui tombèrent sous des feux de salve.

La menace fut suivie d'une véritable orgie au milieu de plus de 300 cadavres et des décombres fumants de 300 maisons incendiées ; on appela cela le « Pardon d'Andennes. »

Dans une proclamation adressée aux autorités communales de Liége, en date du 22 août, le commandant de corps d'armée von Bülow, rappelant les meurtres et l'incendie d'Andennes, déclarait : « C'est avec mon consentement que le général en chef a fait brûler toute la localité et que cent personnes environ ont été fusillées ! »

Nivelles — dans le Brabant wallon — est une ville qui rit, a écrit un jour le romancier belge Camille Lemonnier. Cette ville qui riait, dans un délicieux paysage plein de fraîcheur et de gaieté, qui montrait avec orgueil à ses visiteurs une fort belle église, la collégiale de Sainte-Gudule, ayant fait partie de la célèbre abbaye de ce nom, fondée à la fin du Xe siècle, et un cloître roman, de l'architecture la plus originale et la plus gracieuse, bien connu des artistes et des archéologues, Nivelles n'est plus aujourd'hui qu'une ville morte, morte après avoir subi le plus cruel martyre. Ses habitants ont été massacrés pour

la plupart, et ses maisons systématiquement réduites en cendres, sous le prétexte d'attaques contre les troupes allemandes, qui ne se sont jamais produites.

Non loin de Nivelles, la petite ville de Wavre a été presque entièrement détruite. Il y avait là une très originale église, Saint-Pierre, et quelques vieilles maisons fort pittoresques.

Les circonstances de cette destruction doivent être particulièrement signalées en tant que témoignage irrécusable d'une préméditation systématique, voilée sous des contributions irréalisables, imposées par les envahisseurs.

Le 27 août, le lieutenant-général von Nieber écrivait au bourgmestre pour réclamer la contribution de guerre de trois millions de francs (!!!) imposée à cette toute petite ville par le général von Bülow commandant la deuxième armée allemande :

« La ville sera incendiée et détruite si le paiement ne s'effectue pas à terme utile, sans égards pour personne. Les innocents souffriront avec les coupables. » Prétexte officiel : un soldat allemand avait été blessé par un habitant d'un coup de fusil. Or une enquête médicale établit que la blessure avait été faite par une balle allemande ! !

Le huitième rapport de la Commission officielle belge a résumé les conclusions de l'enquête concernant les incendies, les pillages et les meurtres qui ont marqué l'invasion allemande du Luxembourg belge pendant les mois d'août et de septembre 1914. Il contient cette statistique funèbre :

Neufchâteau, 21 maisons brûlées ; Etalle, 30 maisons brûlées ; Houdemont, 64 maisons brûlées ; Rulles, la moitié des maisons a été détruite par le feu ; Ansart, le village est complètement brûlé ; Tintigny, 3 maisons seulement subsistent ; Jamoigne, destruction de la moitié du village ; Les Bulles, destruction de la moitié du village ; Moyen, 42 maisons détruites ; Rossignol, le village est entièrement brûlé ; Mussy-la-Ville, 20 maisons détruites ; Bertrix, 15 maisons détruites ; Bleid, une grande partie du village est brûlée ; Ethe, les cinq sixièmes du village sont brûlés ; Bellefontaine, 6 maisons détruites ; Musson, la moitié du village est détruite ; Baranzy, il reste 4 maisons ; Saint-Léger, 6 maisons brûlées ; Semel, toutes les maisons sont brûlées ; Maissin, 54 maisons ont été brûlées sur 100 ; Villance, 9 maisons brûlées ; Anloy, 26 maisons ont été brûlées ; Signeulx, une grande partie du village est brûlée.

Ces chiffres sont des chiffres minimum. D'après une statistique forcément incomplète, le nombre des maisons brûlées dans la province du Luxembourg dépasse trois mille. Il est à noter que les maisons dont la destruction est ainsi rapportée ont été brûlées, non par des opérations de guerre, mais par des incendies volontaires et systématiques.

Quant au chiffre des habitants fusillés, il peut être évalué à plus de mille.

Les meurtres ont été commis le plus souvent avec des raffinements de cruauté invraisemblables, et dans des conditions et circonstances inouïes qui les rendent tragiques. Entre autres scènes terribles, un réfu-

gié de la région d'Arlon a rapporté la suivante à la rédaction de l' « Echo de Paris » :

« A La Tour, petit village situé près d'Ethe, un violent combat avait eu lieu. Les Allemands, très supérieurs en nombre, restèrent maîtres du terrain ; mais ils avaient subi de grosses pertes.

« Le lendemain de la bataille, ils rassemblèrent les hommes du village, au nombre d'une soixantaine, et leur ordonnèrent d'enterrer les soldats allemands tués. Des protestations s'élevèrent. Alors, l'officier qui commandait fit répartir au hasard les habitants en deux groupes égaux : puis les hommes qui formaient un de ces groupes furent instantanément fusillés. Se tournant vers les autres, l'officier dit en ricanant :

« — Et maintenant, obéirez-vous ?

« Ils se mirent à creuser une immense fosse, dans laquelle ils jetèrent les cadavres. Quand ils eurent fini leur funèbre besogne, la brute qui les avait surveillés les fit aligner le long de la fosse :

« — Il y a encore de la place là-dedans ! dit-il.

« Et, sur un geste de lui, une fusillade les abattit tous. Il ne reste plus à La Tour que quatre vieillards. »

Un officier, lieutenant de réserve du 177e d'infanterie allemande, résumera lui-même expressivement, dans son carnet de route, la situation faite par l'invasion allemande à la pauvre nation martyre :

« 26 août. — Nous quittons la Belgique telle que

nous l'avons traversée, laissant derrière nous les villages en flammes.

« C'est comme dans la Guerre de Trente ans : meurtres et incendies partout ! »

Les Allemands avaient marqué par des massacres et par des incendies leurs premiers pas dans la Belgique, traîtreusement envahie, au mépris de sa neutralité inviolable.

La petite ville de Visé a été brûlée tout entière ; 11 de ses habitants ont été tués, et plus de 600 emmenés en captivité dans les camps de concentration.

A Herve, paisible centre agricole, on n'a pas incendié moins de 300 maisons et massacré moins de 30 civils.

Saint-Hadelin et Battice, ne sont plus que des monceaux de cendres.

De Tongres, il ne reste aucune maison intacte. Un officier allemand s'est vanté en ces termes de sa destruction complète : « Jusqu'ici nous n'avions brûlé que des villages, par exemple Tongres. C'était bien fait ; il est rasé tout à fait. »

« *GLORIA VICTIS !* »

Au lendemain de la prise d'Anvers par les armées allemandes, un journaliste belge, M. Roland de Marès, dont la guerre a fait un grand écrivain, publiait dans le « Temps » un article dont voici le début émouvant :

« Il ne faut pas plaindre les Belges. Il ne faut pas se lamenter sur le sort de ce petit peuple d'artistes, d'industriels et d'artisans qui touche le fond des misères humaines, qui connaît toutes les angoisses, toutes les douleurs, toutes les tortures, mais qui se débat quand même avec une sauvage énergie contre le destin implacable. »

Et il terminait par ces nobles et fières paroles :

« Quand elle tira le glaive, la Belgique ignorait même si elle devait attendre quelque secours efficace de la France et de l'Angleterre. Elle accepta la guerre parce que sa conscience lui commandait de l'accepter parce qu'elle ne pouvait admettre le reniement de la parole donnée, et qu'à ses yeux un « pauvre chiffon de papier », au bas duquel se trouvait sa signature, valait plus que son travail, ses trésors, ses villes, et la vie de ses enfants. »

Cet essai de martyrologe des villes belges incendiées et pillées par les Allemands n'a point pour but

d'apitoyer sur ce peuple si vaillant et si malheureux ; bien au contraire, il a été écrit pour le glorifier par la démonstration qu'en se conduisant ainsi, avec énergie, décision et ardeur, il n'a fait que continuer magnifiquement une tradition nationale, archi-séculaire, de fierté, de loyauté et d'héroïsme.

Ces noms de villes belges qui, depuis huit mois, reviennent sans cesse dans les bulletins de guerre des belligérants, sont des noms que des batailles, des sièges, des assauts, des incendies et des pillages ont depuis longtemps rendus célèbres. Ce sont aussi des noms qui évoquent à l'imagination des souvenirs de véritables épopées, glorieuses malgré les défaites, fécondes malgré les désastres, où les vaincus, par leur audace, par leur ténacité, et par leur stoïcisme, dépassent de cent coudées, en beauté morale, en humanité supérieure, leurs vainqueurs d'un jour.

Lorsque le roi Albert Ier disait : « Il est si simple de faire son devoir quand on le veut bien », il répétait par atavisme un geste et un mot familiers aux ancêtres. Les paysans Gantois du XIVe siècle, révoltés contre la tyrannie de l'étranger, et refusant d'avoir la vie sauve comme prisonniers, criaient qu'après leur mort leurs ossements se lèveraient contre l'ennemi. Au XVIe siècle, leurs petits-fils déclaraient, dans les mêmes circonstances, « qu'ils aimaient mieux mourir que crier merci, parce qu'ils mourraient à bonne querelle et comme martyrs. »

L'histoire de la Belgique a été l'histoire d'aujourd'hui ; elle sera l'histoire de demain.

Au Moyen âge, les comtes de Flandre, pour réprimer les insurrections et les séditions contre leur tyrannie, appelèrent à leur aide l'étranger : les rois de France et les ducs de Bourgogne. Les cités flamandes et wallonnes sont vaincues, mais elles ne se soumettent point. Par l'énergie et la constance de leurs revendications, elles assurent le maintien et le respect de leur liberté nationale et de leurs franchises municipales; elles se relèvent de leurs ruines et de leurs cendres. Alors, le chroniqueur Olivier de La Marche écrira qu'il « s'étonne de voir les villes si florissantes, en abondance de biens, de richesses et de peuples » ; et Christine de Pisan proclame, avec autant de surprise que d'admiration, la Flandre « la plus riche, noble et grand comté qui soit en chrétienté ». En effet, en ce temps, la Flandre est, avec l'Italie, la contrée la plus industrielle, la plus riche et la plus florissante de l'Europe. Gand peut mettre sur pied de guerre 189 000 hommes, dont la seule Corporation des drapiers fournit le dizième. Les orfèvres de Gand sont si nombreux qu'ils forment un corps d'armée; à Malines, il bat 3200 métiers de laine.

De quelles tragédies sanglantes est fait, en Belgique, le règne de Charles-Quint. Il périt de mort violente, dans les émeutes, plus de 50 000 personnes. Le calme rétabli, l'empereur, monté sur le beffroi de sa ville natale, s'écriera, dans un accès d'orgueil avoisinant la fanfaronnade, qu'il « ferait tenir Paris dans son gant ». La prospérité industrielle et commerciale de la Flandre est telle que la province

fournit plus de la moitié du revenu de tout l'Empire : 3 millions d'écus d'or sur 5 millions !

A l'exemple des Communiers du Moyen âge et des Gueux du XVIe siècle, les héros de Liége, de Namur, de Charleroi, et des dunes de Flandre, sont en voie de faire une Belgique nouvelle, une Belgique qui sera encore plus grande, plus prospère, et plus noble que la Belgique d'hier; ils cimentent avec leur sang généreux, versé à flots, les assises profondes et solides de la nation de demain.

Ne plaignons donc pas les Belges qui se battent, qui souffrent et qui meurent ; admirons-les, au contraire, glorifions-les de toute notre âme, de tout notre cœur, en tenant pour certain qu'il est plus d'un pays qui les envie secrètement : ils donnent au monde le spectacle sublime de la Faiblesse dressée fièrement contre la Force, pour la défense du Droit, de l'Honneur et de la Liberté. Sa simple fronde de pierre à la main, David a barré à Goliath le chemin de l'invasion, et, hardiment, il l'a frappé au front. L'histoire du XXe siècle rappellera la Bible dans l'épilogue de ce récit, qui est une parabole applicable à tous les temps.

Et, adressons un salut respectueux, attendri, à la Belgique des Villes martyres, à la Belgique qui a conquis l'admiration du monde civilisé tout entier, qui s'est élevée aux plus hauts sommets de l'Histoire,

par sa fière fermeté dans l'accomplissement de ses devoirs de neutralité, par son courageux stoïcisme dans la souffrance, et dans la douleur, et par son héroïsme épique dans la défense de son sol et de sa liberté.

LA TRADITION
DU VANDALISME ALLEMAND

Les sentiments que l'on éprouve de la destruction systématique par les armées allemandes de tant de villes d'art et d'histoire, de tant de monuments historiques, de tant d'édifices publics, en France et en Belgique, sont : de la stupeur, de l'indignation, de la colère, de l'horreur, et du dégoût. Chacun se demande pourquoi elles démolissent ainsi à coups d'obus, de grenades à mains, de bombes, et au moyen d'engins très perfectionnés, les cathédrales, les églises, les hôtels de ville, les musées, les écoles, et les hôpitaux. Alors, viennent instantanément aux lèvres les qualifications de barbares, de vandales, de sauvages, de brutes, et de démons. Elles sont bien, en effet, de circonstance ; jamais, en aucun temps, en aucun pays, elles ne furent plus jutifiées par les forfaits et les crimes dont nous sommes ou les victimes ou les témoins.

Mais de telles qualifications resteraient inutiles et oiseuses, n'auraient aucune portée pratique, aucune signification précise, au point de vue du présent à venger, à réparer et à purifier, ainsi qu'au point de vue de l'avenir à protéger et à assurer, si l'on se contentait de les écrire ou de les dire, sans les accom-

pagner et compléter par quelques considérations et réflexions, de nature à prouver que leur réunion est encore insuffisante pour exprimer tout ce que ressent le monde civilisé.

L'ivresse du sang, la saoûlerie de l'alcool, l'accumulation de souffrances physiques et morales, les infâmes calomnies avec lesquelles on surexcite jusqu'à la fureur l'imagination du soldat, pourraient, parfois, paraître des excuses, sinon des explications, pour des actes spontanés et irréfléchis. Mais, ici, à s'en tenir exclusivement au Vandalisme, la préméditation et l'organisation de ces crimes et forfaits, la discipline, la méthode, le sang-froid, et même souvent la gaieté, avec lesquels ils ont été exécutés, sous les yeux, et sinon avec la complicité des chefs, non seulement ne permettent pas d'accorder à leurs auteurs la moindre circonstance atténuante, bien au contraire, les rendent plus monstrueux, plus inouïs et plus inexpiables.

« C'est la Guerre ! » répondaient constamment les officiers et les soldats, en France et en Belgique, quand on leur demandait pourquoi ils avaient incendié et tué.

C'est, en effet :

La Guerre allemande, définie par leurs théoriciens militaires ; la Guerre qui, d'après le manuel de l'état-major, publié en 1902, contient des principes de ce genre :

« L'intimidation et la terrorisation, d'une façon

générale tous les procédés propres à engendrer la crainte et l'assujettissement sont préconisés, non pas à titre de défense ou de châtiment, mais en vue de prévenir des actes hostiles ou d'en empêcher le retour ; »

« Une guerre énergiquement conduite ne peut pas être uniquement dirigée contre l'ennemi combattant et contre ses dispositifs de défense, mais elle tendra et devra tendre également à la destruction de ses ressources matérielles et morales. Les considérations humanitaires, telles que les ménagements relatifs aux personnes et aux biens, ne peuvent faire question que si la nature et le but de la guerre s'en accommodent. »

La Guerre allemande, dont la pratique inspirera au général von Heeringen, le bombardeur de Reims, cette simple réponse à un interviewer américain, rapportée par le « New-York Herald » et le « Times » : « Le sang allemand vaut mieux que tous les monuments ; » et au général von Disfurth, la déclaration, au « Tag » de Berlin, qu'on détruira au besoin tous les chefs-d'œuvre, qu'on se moque de l'opinion des neutres, et qu'il ne déplaît point aux soldats d'être qualifiés de barbares.

La Guerre allemande, que les maîtres et les disciples de la « Kultur » déclarent indispensable pour maintenir et propager la suprématie universelle de l'Allemagne, et qui a fait pousser à un « privat-docent » d'Université, officier de réserve, cette néronienne exclamation, consignée dans une des premières pages de son carnet de route : « Arrivée en

Belgique. Les villages flambent bien ; c'est un spectacle admirable ! ! » (« Temps », 25 février 1915.)

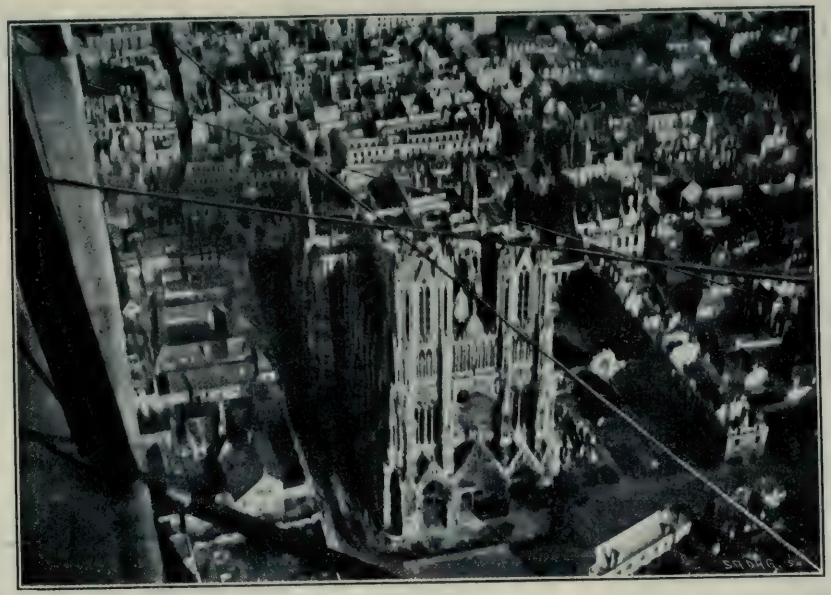
Cette Guerre-là n'a de nouveau que les engins, multiples et divers, de bombardement et d'incendie, inventés par la science moderne, adaptés avec précision, et utilisés avec méthode pour la rendre plus meurtrière, plus dévastatrice et plus ruineuse qu'elle ne l'a jamais été.

La destruction systématique des villes, des monuments historiques, et des édifices publics, est pour l'Allemagne une tradition nationale. De temps immémorial, à toutes les époques de l'histoire, elle a été préparée, organisée et exécutée, comme elle l'est aujourd'hui, dans les mêmes conditions de barbarie et de férocité, avec le même but : ruiner les pays ennemis, envahis en ruée, anéantir tout ce qui en fait la gloire, la richesse et la beauté.

Tacite n'a-t-il pas dit des Germains que leur idéal est : « faire la guerre et piller » ? Et « Grégoire de Tours, écrivait le grand historien Victor Duruy, répond à Tacite, quand il montre les instincts malfaisants et grossiers de ces hommes sans respect pour la foi jurée, sans pitié pour le vaincu, sans foi envers la femme, l'enfant, le faible. »

Au Ve siècle, Attila, le grand ancêtre, apparaît, dans son histoire par Augustin Thierry, le prototype du kaiser actuel : un barbare raffiné, épris de grandiloquence théâtrale, à la mentalité mystique, n'ayant en bouche que des invocations au dieu dont il se proclame le Fléau, homme de rêve et d'impulsion, hanté

L'ÉGLISE EN RUINES (D'après le *Miroir*.)



LES MAISONS EN RUINES DANS LE PÉRIMÈTRE DE LA CATHÉDRALE

(D'après l'*Illustration*.)

par l'idée de la conquête de l'Europe, pour la création d'un immense empire sur les ruines de la Grèce, de l'Italie et de la Gaule.

Alaric reprendra ce projet colossal ; pour le réaliser, il mettra à feu et à sang la Thrace, le Péloponaise, les rives de l'Adriatique, Rome et l'Italie méridionale.

Et, quand il mourra subitement à Cosenza, afin d'assurer les cendres de leur chef contre la vengeance certaine des peuples martyrisés, les soldats détourneront un instant de son cours le fleuve Bussento et creuseront dans son lit un tombeau, inviolable, que les eaux recouvriront pour l'éternité.

» En ce même temps, rapporte saint Jérôme, des peuples innombrables et féroces ont occupé toute la Gaule. Tout ce qui est compris entre les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan et le Rhin, le Guade, le Vandale, le Sarmate, l'Allain, le Gépide, le Hérule, le Saxon, le Burgonde, l'Allaman, le Pannonien, l'ont dévasté. Mayence a été prise et détruite ; des milliers d'hommes ont été égorgés dans l'église. La ville puissante de Reims, les pays d'Amiens, d'Arras, la Morinie si reculée, Tournai, Strasbourg, sont devenus germaniques. »

Au VIe siècle, les ravages des Goths, conduits à Rome par leur roi Vitigès, ont donné naissance à une légende, qui représente ces barbares comme des êtres fantastiques acharnés à la destruction des monuments antiques, qu'ils allaient marteler pendant la nuit. De là, pour les Romains, a dit Renan, « gotico » devint synonyme de « barbaro », et il l'est resté.

Le Moyen âge ne change point les Germains. Les chroniqueurs italiens content qu'au commencement du XIIe siècle, à l'époque où fleurît, en France, la Chevalerie, l'empereur Henri V, sous le prétexte d'aller chercher à Rome la bénédiction papale et d'offrir à l'Italie la fraternité germanique, détruit, saccage et rançonne sur sa route toutes les cités; et, arrivé dans la Ville éternelle, la met au pillage pendant huit jours, ravage ensuite la Campagne romaine, et, enfin, emmène en Allemagne, otages ou prisonniers, le Souverain pontife, les cardinaux et les patriciens.

En France, pendant les Guerres de religion, les reîtres et les lansquenets allemands, commandés notamment par le Rhingrave Jean-Casimir de Bavière, le fils de l'Electeur palatin, et le comte de Rockendorf, — qui sont indifféremment au service du roi, des princes, des catholiques et des protestants, — commettent les pires forfaits et crimes sur tous les points de la France, particulièrement aux portes de Paris, en Picardie, en Champagne et en Bourgogne; pillent et incendient les églises, les monastères et les châteaux; assassinent et rançonnent les moines, les prêtres, les bourgeois et les paysans.

Pour avoir une idée de tout ce qu'ils font de cruel, d'abominable et d'odieux, il faut lire les « Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoille », et les Mémoires de Saulx-Tavannes. Dijon est « branqueté » (imposé) de deux cent mille francs, pour éviter d'être incendié. Le village de Pailly, près de Langres, est rasé; et ses habitants, ne pouvant payer la rançon exigée d'eux, sont tous massacrés; Nuits, en Bourgogne, sous le

prétexte que des habitants ont mis à mort un gentilhomme envoyé par devers eux, « est mis à feu et à sang, beaucoup de pauvres femmes et filles violées, et les autres mises toutes nues hors la ville. » Ne se croirait-on pas en Belgique, en l'an de sang 1914!

Au livre premier de ses « Tragiques », Agrippa d'Aubigné écrira ces vers vengeurs des atrocités commises sous ses yeux par les Allemands :

J'ai vu le reître noir foudroyer au travers
Les masures de France, et comme une tempeste,
Emportant ce qu'il peut, ravager tout le reste.

. . . . . .

Là de mille maisons on ne trouva que feux
Que charongnes, que morts ou visages affreux.

Au XVIIe siècle, en 1687, le Parthénon est détruit, non par le provéditeur Morosini, comme on l'a longtemps cru, d'après de nombreux historiens, mais bien par un officier d'artillerie hanovrien, sous les ordres d'un chef de bandes au service de la Sérénissime République, du nom de Kœnigsmark.

Au cours de la Guerre de Sept ans, le maréchal de Broglie doit écrire, un jour, au duc de Wurtemberg, notre allié en ce temps, à propos de l'incendie d'un village qu'il vient d'ordonner : « L'usage en France n'est pas d'en venir à de telles cruautés, car les innocents sont punis plus que les coupables. » Le descendant de ce brûleur de villages commande une des armées allemandes qui ont fait des environs de Liége, Namur et Charleroi une région de ruines et de tombeaux.

Au XIXe siècle, Strasbourg, Saint-Cloud, Bazeilles

et Châteaudun illustrent l'histoire du Vandalisme allemand, que le XXe siècle, hélas! continuera, en des pages tragiques nombreuses, où il y aura plus encore de meurtres et de désastres.

La guerre la plus barbare, la plus cruelle qui se puisse imaginer est dans le sang de la race : mauvais sang ne peut faillir aux instincts qu'il a créés.

L'histoire du Vandalisme allemand s'est augmentée au XXe siècle, en 1914 et 1915, de noms de soldats célèbres par la destruction de villes et de monuments historiques, en France et en Belgique, qu'ils ont ordonnée, organisée, exécutée ou surveillée dans des conditions de barbarie et de férocité, qui égalent, s'ils ne les surpassent, les plus fameux exemples que nous en aient légués les époques tragiques des grandes invasions des Huns et des Goths :

Le général en chef de la deuxième armée en Belgique von Bülow : Liége, Namur, Andennes, et Wavre ;

Le général von Heeringen : Reims et la Cathédrale du couronnement des rois de France ;

Le général von Durach et le prince de Wittenstein : Clermont-en-Argonne ;

Le général von Manteufel : Louvain ;

Le général Claus : Gerbéviller et Frambois ;

Le général von Fosbender : Lunéville ;

Le major Schœnmann : Andennes ;

Le général von Bœhn : Termonde ;

Le major von Sommerfeld : id.

Le major von Forstner : id.

Le major Kurt von Asten : Sermaise-les-Bains ;

Le général Bayers : Dinant ;
Le général Vogt : Malines ;
Le général Fabricius : Baccarat ;
Le général von Knutzer : Saint-Dié.

Dans leur fameux Manifeste dit des 93, les maîtres de la haute « Kultur » allemande ont tenu à devoir et plus encore à honneur de solidariser la nation tout entière avec ces chefs du Vandalisme.

« Vous qui savez que notre armée n'est point une armée de mercenaires, qu'elle comprend toute la nation, du premier au dernier homme, qu'elle est conduite par les meilleurs fils du pays, qu'à cette heure des milliers de professeurs et d'élèves tombent comme officiers ou soldats sur les champs de bataille de France ou de Russie, vous tous qui avez lu et entendu en quel esprit et avec quel succès la jeunesse est chez nous instruite et élevée, qui savez combien nous inculquons le respect et l'admiration des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, quel pays que ce soit auquel ils appartiennent, nous vous prions d'être nos témoins et de dire si ce que nos ennemis rapportent est vrai et s'il est exact que l'armée allemande soit une horde de barbares et une bande d'incendiaires qui trouvent plaisir à détruire les innocents, les villages et à détruire les monuments d'art et d'histoire ; et si vous voulez rendre honneur à la vérité, vous serez convaincus avec nous que là où les troupes allemandes durent accomplir une œuvre de destruction, elles cédèrent aux impitoyables lois de la défense dans le combat.

» A tous ceux qui lisent les rapports mensongers de nos ennemis et qui ne sont pas encore complètement aveuglés par la passion, nous adressons une pressante prière au nom de la vérité et de la justice, nous vous supplions de fermer les oreilles à ces insultes adressées au peuple allemand et de ne point vous laisser dicter vos jugements par ceux qui espèrent vaincre par le mensonge.

» Si dans cette terrible guerre, dans laquelle notre peuple ne lutte pas seulement pour sa puissance, mais pour son existence et toute sa civilisation, l'œuvre de destruction devait être plus grande que dans la guerre précédente, et si les trésors d'art devenaient la proie de la fatalité destructrice, il ne faut pas oublier que la responsabilité de cette calamité incombe tout entière à ceux qui ne se contentèrent point de déchainer cette guerre abominable, mais encore qui n'hésitèrent pas à donner des armes à la population pacifique pour qu'elle tende des embûches à nos troupes confiantes, contre toutes les lois de la guerre et les coutumes des peuples civilisés. »

C'est donc bien le peuple allemand tout entier, — et non point simplement les généraux, les officiers et les soldats, — qui est responsable des crimes et forfaits de Vandalisme accomplis en France et en Belgique, et qui, par l'organe de ses chefs intellectuels, s'en fait gloire, à la face de l'Univers et devant la Postérité.

LES RAISONS DU VANDALISME ALLEMAND

Un grand penseur a écrit : « Le présent est fait plus encore de la poussière des morts que du travail des vivants. » Par les monuments historiques, par les vieilles pierres qui ont un caractère national, et qui ont, ainsi, une âme, le passé a été hier, est aujourd'hui, et sera demain, pour les générations successives, un exemple, ou plutôt encore, un ordre de travail, d'énergie, de ténacité, de patriotisme et de foi, les vertus qui font les peuples libres et fiers. Pour ruiner le présent, et surtout pour ruiner l'avenir, il faut donc ruiner le passé, complètement, entièrement, définitivement ; pour dominer, pour asservir une nation, il faut qu'elle n'ait pour ainsi dire plus d'histoire vivante, plus de passé visible et intelligible, il faut que les ruines elles-mêmes périssent. « Etiam perierunt ruinæ » ; disait-on dans l'Antiquité, lorsqu'on voulait exprimer la disparition d'une cité pour l'éternité.

La destruction des villes d'art, organisée scientifiquement, et pratiquée militairement par les engins les plus perfectionnés est le moyen unique, mais infaillible, d'atteindre le but rêvé : la domination universelle « Deutschland über alles ! »

Par conséquent, au défaut d'une ville entière dont

le bombardement et l'incendie peuvent être parfois difficilement exécutés, les édifices où l'on prie, — les cathédrales, les églises et les chapelles, — les édifices où l'on étudie, — les universités et les écoles, — les édifices symboles des libertés politiques et municipales, — les hôtels de ville, les beffrois, — doivent être systématiquement et inexorablement incendiés, bombardés, détruits de fond en comble.

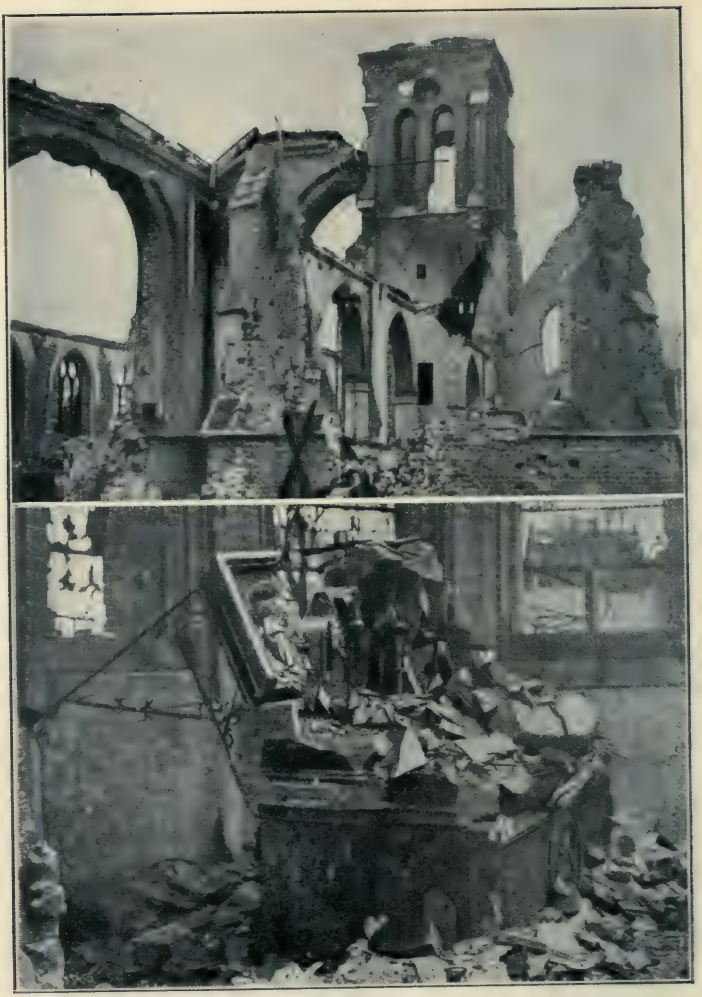
Le nord et l'est de la France, la Belgique tout entière en témoignent tragiquement par les ruines des villes d'art qui s'y amoncellent déjà, et qui augmentent tous les jours. Et, ainsi, se comprennent, s'expliquent et se justifient les angoisses du monde civilisé tout entier sur le sort futur des monuments célèbres qui sont encore vivants, tant que ne sera pas terminée la libération de toutes les villes et régions envahies et occupées par les armées chargées d'imposer la prééminence allemande, basée sur la déchéance, intellectuelle, morale et artistique des nations, par l'anéantissement de leur histoire et de leur art, au moyen de la destruction de leurs monuments historiques.

A propos de ces monuments historiques détruits, les Allemands ont atteint à la fois, dans la barbarie et dans la cuistrerie « kulturales », un degré de férocité, d'audace et d'insolence qui touche à l'inconscience et même à la folie. N'ont-ils pas imaginé d'adjoindre aux grands états-majors des armées opérant en France et en Belgique des inspecteurs généraux des Beaux-Arts ! Sinistre et pitoyable parodie de la célèbre Commission d'artistes et de savants qui accom-

LA RUE BELON

LE PALAIS DE JUSTICE

(D'après l'*Illustration*)



L'ÉGLISE

LE MAITRE-AUTEL DE L'ÉGLISE

(D'après l'*Illustration*.)

pagnait en Egypte l'armée de Bonaparte. Dans une sorte de communiqué officieux, la « Gazette de Francfort » définissait et expliquait ainsi la mission officielle apparente de ces inspecteurs : « L'Allemagne envoie en Belgique un fonctionnaire spécialement chargé de la protection des monuments d'art de ce pays. Maintenant que tout le nord de la France est occupé par les Allemands, il nous semble à peine moins nécessaire de confier là-bas les trésors d'art de ce pays aux soins de nos autorités administratives des arts et des objets précieux. L'inconcevable négligence des Français à l'endroit de leurs merveilleux trésors d'art, de leurs cathédrales gothiques, risque de porter, aujourd'hui que plus personne ne s'en inquiète, ses plus mauvais fruits... Nous devons organiser la protection des cathédrales en France. » Les bombardements furieux des cathédrales de Reims, Soissons, Senlis et Malines ; la destruction des églises célèbres de Louvain, d'Ypres et de Dinant, des Halles d'Ypres, et de l'Hôtel de ville d'Arras, etc., prouvent que ces inspecteurs généraux des Beaux-Arts, les docteurs en philosophie von Falcke, Paul Clémen et Wilhelm von Bode, directeur général des musées royaux de Berlin (le premier signataire du Manifeste des 93), sont tout simplement des délégués aux bombardements, incendies, et pillages, chargés d'indiquer ce qui est à détruire et à voler dans les villes d'art envahies.

Au surplus, l'on possède une copie du rapport dressé, sur l'ordre du gouvernement impérial, par l'un d'eux, Herr Paul Clémen, sur les cathédrales de

Reims, Soissons et Senlis, et sur l'Hôtel de ville d'Arras.

Après avoir, suivant la consigne officielle, tenté d'expliquer les bombardements de ces monuments historiques par des nécessités militaires, cet inspecteur général des Beaux-Arts conclut ainsi son étrange et mensonger plaidoyer pour les Vandales :

« Ce culte intempestif des monuments apparaît comme une sentimentalité étrangère et anachronique à une heure où il s'agit, non pas d'un duel limité, mais d'être ou de ne pas être, de toute notre existence nationale, de la victoire ou de la chute de la Pensée allemande dans le monde. »

D'autres avocats ajouteront, pour donner plus de vraisemblance à leurs protestations d'innocence, sinon à leurs excuses et regrets, qu'ils ne sauraient avoir voulu détruire des monuments tels que la cathédrale de Reims, les Halles d'Ypres, l'Hôtel de ville d'Arras, etc., puisque le « Gothique du Moyen âge est la puissante pétrification de la Pensée allemande, puisque ses chefs-d'œuvre appartiennent à la France et à l'Allemagne par proportions égales. » (« Gazette de Francfort », numéro du 22 septembre 1914.)

La vraie érudition a fait justice de toutes ces extravagantes théories historiques allemandes, et rétabli la vérité, qui explique bien des faits, en apparence incompréhensibles, en cette matière du Vandalisme allemand, par la révélation de sentiments, instinctifs et irrésistibles, à l'opposé de ceux dont il est fait si

grand étalage, aujourd'hui, pour cacher soigneusement les premiers.

Il est acquis, désormais, à l'histoire qu'en Allemagne, au Moyen âge, les princes, les bourgeois, le clergé, le peuple et les architectes eux-mêmes restèrent pendant plus d'un siècle absolument réfractaires à l'originalité, à la grandeur et à la beauté de l'Architecture ogivale. Ils ne les sentent ni les comprennent, et ils s'en tiennent, par suite d'une longue accoutumance, bien plus que par une prédilection raisonnée, à l'Art roman, qu'ils n'ont été, d'ailleurs, ni moins durs ni moins longs à adopter, ne cédant qu'à la propagande incessante de l'Ordre monastique français de Cluny, qui a créé partout des abbayes, dont les constructions sont élevées par les moines envoyés de chez nous.

Or, en France, depuis cent ans, sur tous les points du royaume, il s'est produit la plus éclatante floraison de cathédrales et d'églises de style ogival. Et l'architecture religieuse nouvelle est apparue si nettement comme le magnifique symbole de la nationalité française, dans l'harmonie et l'unité de ses formes, que, du roi au manant, tous s'associent spontanément, librement, pour que ses créations soient d'une beauté, d'une majesté et d'une noblesse incomparables. Et la nouvelle foi artistique sera si grande qu'il en naîtra dans l'imagination populaire des légendes, d'une naïveté charmante, qui vont jusqu'à associer les animaux aux hommes dans les manifestations d'un enthousiasme parfois miraculeux.

Quand les Allemands se décideront enfin à orner leurs villes d'édifices en style ogival, ils seront obligés

de demander à notre pays non seulement des plans, des idées, mais des maîtres d'œuvre, des chefs de chantiers et des ouvriers, que leur fournira, comme dans les siècles précédents, un autre Ordre monastique français, l'Ordre de Citeaux, qui a remplacé, en colonisation religieuse mondiale et en influence artistique universelle, l'Ordre de Cluny. C'est ainsi que les cathédrales allemandes les plus célèbres ne sont purement et simplement que des copies, plus ou moins parfaites, des cathédrales de France.

Aujourd'hui, les Allemands brûlent, à l'envi, les plus belles et les plus originales créations de l'architecture ogivale : la cathédrale de Reims, la Halle aux draps d'Ypres, et tentent de détruire Notre Dame de Paris !

Mais il y a plus encore :

Quand ce colossal programme impérial de la destruction des villes et des monuments historiques aura été exécuté, pendant la Guerre allemande, paraissant avoir été imposé par les « impitoyables lois de la défense dans le combat », et dont la responsabilité, avec toutes les malédictions imaginables, sera retombée tout entière sur les vaincus eux-mêmes, la Paix allemande devra réaliser le non moins colossal programme impérial, parallèle au premier, de la reconstruction de ces villes et de ces monuments suivant « le goût et l'ordre allemands. » Ceci est la logique et fatale conclusion de cela. Attila et Alaric étaient moins barbares !

Les Allemands ont pris soin de nous en prévenir,

dans toutes les circonstances opportunes, pour nous habituer, d'ores et déjà, semble-t-il, à cette douloureuse conséquence de leur victoire certaine. Voici, entre beaucoup, quelques-uns de ces avis prémonitoires, publics sinon officiels :

C'est un capitaine de cavalerie, ayant participé à l'incendie de Louvain, qui écrit à un journal allemand de Leipzig :

« Cette ville, dont les rues tortueuses et malpropres, avec leurs cafés malodorants, entouraient l'Hôtel municipal et le dôme, comme elle ressucitera belle de ses cendres, suivant l'ordre et l'art allemands ! »

C'est le directeur de la revue « Die Gegenwart » (« Le Présent »), le docteur von Bulow — parent du général commandant d'armée von Bulow — qui donne à ce propos les conseils suivants à l'Administration allemande :

« Notre Administration ne peut laisser la main libre aux architectes. Il se produirait un de ces chaos qui dépasserait en laideur celui de certains nouveaux quartiers parisiens. Reims, par exemple, sera à restaurer en se basant sur les photographies existantes, en tenant compte toutefois que les intérieurs seront à concevoir selon les lois de l'hygiène moderne. Ce sera le grand problème : concilier les exigences de l'architecture intérieure moderne et l'obligation de conserver les façades originales.

» Il ne faut pas non plus que les populations françaises et belges aient l'impression de se trouver dans un milieu étranger. Il vaudra donc mieux occuper à ce travail des architectes rhénans ou du sud de

l'Allemagne, qui connaissent et sentent mieux les nécessités de nos voisins. »

C'est l'érudit de la « Gazette de Francfort » précité qui termine son audacieux mémoire pour faire retomber sur les Français, et sur les Rémois eux-mêmes, toute la responsabilité de la destruction de la cathédrale de Reims, par cette conclusion : « La guerre qui détruit prépare aussi les voies aux créations de l'avenir. Si les armées allemandes, dans leur marche victorieuse, ne peuvent pas se borner à renverser des coupoles cuirassées, et rencontrent sur leur chemin des monuments de l'art et de la civilisation, nous avons au moins la consolation de penser que le succès chèrement acquis rendra à l'humanité des œuvres plus belles et plus grandes qu'un glorieux reste du Moyen âge, sacrifié sans utilité par les héritiers de ses bâtisseurs. »

Donc, la Cathédrale du couronnement des rois de France devrait être reconstruite dans le style allemand moderne, et dans le goût colossal ! Exemple tragique du sort cruel réservé à tous les monuments historiques des provinces françaises annexées à la suite de notre défaite. Donc, les pittoresques, originales et avenantes vieilles maisons de Reims, d'Arras, de Senlis, de Soissons, etc., devraient être rebâties suivant l'Esthétique décorative allemande !

Evidemment, ce serait là le moyen, sûr, infaillible, de détruire de fond en comble, pour toujours, la Cité française et le Foyer français, dont la création simul-

tanée a exigé des siècles d'Art national héréditaire, de traditions lointaines de grâce, d'élégance, de mesure et de tact, respectées et transmises religieusement par les générations successives; pour faire de l'une et de l'autre un caravansérail et une auberge, sans dieux lares, sans pierres ancestrales, par conséquent sans beauté, sans noblesse et sans poésie : sources de la foi, du patriotisme, et de la passion de la liberté.

« *PATRIA NON IMMEMOR* »

Souvenons-nous d'hier !

Depuis un certain nombre d'années, il soufflait sur notre pays de France une tempête d'Internationalisme, véritable cyclone qui accumulait partout des désastres et des ruines. Cet Internationalisme, non point théorique ni idéal, mais pratique, positif, merveilleusement organisé et propagé par l'invasion d'avant-guerre, se manifestait en tout et pour tout, dans toutes les branches de l'activité nationale, et dans tous les milieux sociaux. Rien qui ne fût visé, touché, attaqué, bouleversé par lui, avec un acharnement et une violence inouïs : Patrie, Religion, Art, Littérature, Science, Industrie, etc. Les doctrines et les idées, dont il avait entrepris l'importation, troublaient et ébranlaient des intelligences et des esprits qui avaient paru jusque-là des mieux équilibrés et des plus solides ; et elles étaient parvenues ainsi à créer ce « moment psychologique », suivant l'expression de Bismarck, au Siège de Paris, en 1870, où les instincts et les habitudes de courage, d'énergie, de bon sens, de logique et de sang-froid s'effondrant, un pays paraît prêt à accepter toutes les déchéances et toutes les capitulations.

En pleine Sorbonne, dans une assemblée de philo-

sophes et de moralistes officiels, l'on entendait, un jour, développer cette thèse impie : « Quelle espèce de Patrie faut-il vouloir? La Patrie à venir sera l'Internationalisme ; nos patries diverses doivent s'intégrer dans un ensemble toujours plus vaste ! »

« L'Art n'a pas de patrie » était devenu un dogme officiel, enseigné dans les hautes chaires de l'Etat.

On faisait une guerre implacable à l'Ame nationale. Ceux qui tenaient encore vaillamment pour elle devaient livrer de véritables batailles pour tenter de protéger contre une destruction, sinon un abandon, systématique et préméditée, les monuments historiques et les sites pittoresques : la gloire et la beauté de notre sol. Les merveilleux édifices du passé, qu'on n'osait point livrer aux injures du temps et aux déprédations des hommes, l'on s'efforçait de les dénationaliser en leur attribuant une origine étrangère.

Et, c'était la grande pitié des Eglises de France, en proie aux sectaires politiques et religieux.

L'on proscrivait publiquement et officiellement la Tradition française dans l'Art. Les chefs-d'œuvre des maîtres orfèvres, huchiers, tapissiers, imagiers, etc., du Moyen âge, de la Renaissance et des XVIIe et XVIIIe siècles étaient livrés au brocantage international et surtout allemand.

Tout ce qui, dans les créations des maîtres d'aujourd'hui, paraissait s'être inspiré des idées, des goûts et des mœurs du passé, était expulsé des Expositions officielles ; et, pendant ce temps, le gouvernement

offrait solennellement l'hospitalité dans un palais national aux Expositions allemandes, subventionnées par le kaiser sur sa cassette impériale !

Dans des rapports officiels, dans des discours ministériels, la prééminence universelle de l'Art allemand était proclamée hautement et déclarée désormais incontestable, intangible !

Dans Paris, — le Paris de Notre-Dame, du Louvre, des Invalides, de l'Arc-de-triomphe, du Petit Palais des Champs-Elysées, etc., — s'élevaient des constructions publiques suivant l'Esthétique allemande !

Alors, l'Allemagne, croyant, d'après tous ces symptomes de décadence et d'asservissement, l'heure venue pour une conquête définitive, facile et rapide, a envahi la France, dans une ruée formidable de millions de soldats !

Souvenons-nous d'aujourd'hui !

Les Allemands ont détruit à coups d'obus Notre-Dame de Reims, l'Hôtel de ville d'Arras, les Halles d'Ypres, l'Université de Louvain, etc.; et ils ont voulu incendier avec des bombes Notre-Dame de Paris !

Du Nord et de l'Est de la France, de la Belgique, presque tout entière, ils ont fait des régions de ruines, de cendres, et de décombres !

Et, ils ont massacré, après leur avoir fait subir toutes les tortures possibles, des milliers et des milliers d'êtres inoffensifs, de vieillards, de femmes et d'enfants !

Et, comme aux Temps antiques, ils en ont emmené plus encore en captivité, où ils leur ont fait souffrir toutes les douleurs, physiques et morales, qui puissent être imaginées.

Aux protestations de l'univers civilisé, comme aux supplications et aux plaintes de leurs victimes, les Allemands ont constamment répondu, avec une ironique insolence : « C'est la Guerre ! »

La Guerre allemande !

Souvenons-nous en toujours !

Comme les martyrs chrétiens, autrefois, ont racheté et sauvé l'Ame humaine, les Villes martyres, aujourd'hui, par les souffrances de leur agonie et par les tortures de leur mort, en même temps que nos héros, par leur sang si généreusement versé sur les champs de bataille, ont racheté et sauvé l'Ame nationale :

« PATRIA NON IMMEMOR ! »

INDEX

des noms de personnes, pays, provinces, villes et villages.

Les noms en italiques sont les noms de personnes.
Abréviations : B. Belgique, F. France.

Aerschot B., 124, 125.
Agence Havas, 133.
Agrippa d'Aubigné, 9, 187.
Aimon (Les quatre fils), 131
Aisne F., 16.
Alaric, 184, 185.
Albert Ier, 146, 177.
Albert F., 85.
Andennes B., 170, 171.
Anevent F., 82.
Anloy B., 173.
Anne (abbesse), 32.
Ansart B., 173.
Antelupt F., 100.
Anvers B., 106, 108, 109, 128.
Ardennes F., 45, 47.
Arenberg (duc d'), 118.
Armentières F., 81.
Arras F., 80, 85 à 92.
Artois, F., 84.
Attila, 19, 184.
Auve F., 45.
Autrèche F., 26.
Auxerre F., 63.
Averbod B., 167.
Baccarat F., 95.
Bailly F., 25.
Bâle S., 30.
Baranzy B., 173.
Barrès (Maurice), 65, 95.
Barzini (Louis), 21.
Baschet, 6.
Battice B., 175.
Baye (baron de), 43.
Baye F., 43.
Bayers (général), 189.
Bazeilles F., 187.
Beaumont F., 44.
Beaudoin de Flandre, 152.
Beaugency F., 60.
Beauvais F., 159.
Bédier (Joseph), 44.
Belgique, 103 à 110.
Bellefontaine B., 173.
Berliner Tageblatt, 78.
Berru F., 54.
Berry (duc de), 30.
Berry F., 63.
Bertrix B., 173.
Béthune F., 80.
Bignicourt F. 45.
Blamont F., 96.
Bleid B., 173.
Blucher, 77.
Bœhn (général von), 188.
Bode (Wilhem von), 193.
Bonaparte, 193.
Bonvillers F., 100.

Boortmeerbock B., 13, 125.
Bourges F., 63.
Bourgogne F., 63.
Bouvines F., 61.
Bouvines s/Meuse B., 169.
Bremenil F., 100.
Brimont F., 54.
Brin sur Seille F., 100.
Bremeuil F., 100.
Broglie (maréchal de), 187.
Bruges B., 91, 106, 109, 111, 113.
Brumetz F., 41.
Brunswick (duc de), 44.
Bruxelles B., 105, 106, 109, 111.
Bucken B., 125.
Bulles B., 173.
Bulow (général von), 171, 188.
Bully-Grenay F., 82.
Callot, 135.
Calouve F., 82.
Cambrin F., 82.
Campine B., 126.
Carlepont F., 25.
Caron (Jacques), 89.
Cartellier, 58.
Chabot, 86.
Chamant F., 37.
Champagne F., 40 à 49, 55.
Chantilly F., 29, 30.
Chantchaux F., 100.
Charlemagne, 59, 131, 169.
Charles-Quint, 140, 178.
Charles VII, 60.
Charles X., 59.
Charmet (Le) F., 41.
Charolais (comte de), 167.
Chartres F., 63.
Châteaudun F., 187.
Château Thierry F., 40
Châtel Raoult F., 44.
Chaumont Noyers F., 49.
Chéreau (Gaston), 83, 155.
Chierry F., 41.
Choisy au Bac F., 26.
Citeaux F., 196.
Claus (général von), 99, 188.
Clémen (Paul), 193.
Clermont en Argonne F., 46, 47.
Colins, 130.
Clouet 30.
Clovis, 77.
Cluny F., 195, 196.
Compiègne F., 27.
Corbeck Loo B., 118.
Corriere della Sera, 21.
Cotte (Robert de), 57.
Courbessaux F., 100.
Courtrai B., 108.
Creil F., 26-27.
Crevic F., 94
Cuinchy F., 82.
Daily Chronicle, 141.
Delcassé, 71.
Delamotte (Jean), 87.
Delannoy, 118.
Delbecque, 153.
Dender B., 133.
Deuxville F., 100.
Dijon F., 186.
Dinant B., 167 à 169.
Disfurth (général von), 183.
Dittel (von), 82.
Dixmude B., 139 à 144.
Donchery F., 49.
Domèvre F., 100.
Dourlent, 36.
Douai F., 82, 83.
Douglas-Haig (général), 156,
Dronville F., 100.
Durach (général von), 47, 188
Duruy (Victor), 184.
Elevry B., 125.
Epernay F., 41.
Eppelghem B., 125, 126.
Erasme, 112.
Estoille (Pierre de l'), 186
Etalle B., 132, 173.

Ethe B, 173.
Etrepy F., 41.
Evreux (Jeanne d'), 30.
Fabricius (général), 94.
Falcke (von), 116, 119, 193.
Fère Champenoise F., 44.
Festubert F., 82.
Figaro (Le), 154.
Flandres B., 106.
Fock (général), 156.
Fosbender (général von), 188.
Forstner (major von), 135, 188.
Fouquet (Jean), 30.
Franchet d'Esperey (général), 66.
Frignicourt F., 44.
Furnes B., 145.
Gand B., 91, 105, 106, 109, 111, 113.
Gault la Forêt F., 45.
Gazette de Francfort, 194, 198.
Gegenwart (Die), 194.
George V (roi) 146.
Gerbeviller F., 97, 98.
Gœrres (Joseph), 77.
Givonnes F. 49.
Ghelewelt B.
Glanes F., 44.
Gonse (Louis), 63.
Goulattre (Pierre) 89.
Gourdemanches F., 44.
Grand Couronné F., 93.
Grégoire de Tours, 184.
Grondijs (Dr), 42.
Gronen (général), 144.
Gué d'Hossus F., 47.
Guillaume II (empereur), 44, 55, 91, 92, 156.
Ham sur Sambre B., 167.
Hallays (André), 26.
Hageland B., 124.
Hastière B., 167.
Hassemer, 44.
Haussimont F. 44.
Havard (Henry), 131, 159.
Heeringen (général von), 183, 188.
Heine (Henri), 9, 78.
Henri V, 185.
Henriot (Emile), 52.
Herve B., 175.
Hévent B., 118.
Herimenil F. 100.
Hermeton B., 167.
Hervelé B., 118.
Hofstade B. 125.
Hohenzollern (prince Auguste-Guillaume), 54, 76.
Houdemont B., 173.
Houiller, 44.
Houplines F., 82.
Houthem B., 125.
Hugues Capet., 24.
Huiron F. 44.
Humbert (Alberic de), 61.
Iaroslaw, duc des Ruthènes, 32
Ile de France, 16 à 30.
Indegarde de Norvège, 32.
Italie 63.
Jamoigne B., 173.
Jargeau F. 60.
Jean IV de Brabant, 112.
Jean-Casimir de Bavière, 186.
Jeanne d'Arc, 60, 70.
Jeumont F., 82.
Joffre (généralissime), 146.
Jolivet F., 100.
Jordaens, 128.
Jules César, 50.
Julie (sœur), 99.
Juste Lipse, 112.
Kessel Loo B., 118.
Kluck (général von), 40.
Kœnigsmark, 187.
Knutzer (général von), 189.
Kronprinz d'Allemagne, 40,
Kurt von Asten (major), 42. 188.

La Bassée F., 82.
La Chapelle F., 49.
Lacoutière F., 82.
La Fère F., 18.
Lalanne (Maxime), 131.
Lambertye (de)., 99.
La Muette F., 34.
Landrieux, 72.
Laon F., 18.
Larochefoucault-Doudeauville (de), 44.
Lasaulx F., 41.
La Tour B., 174.
Lebekke B., 144, 145.
Le Boussois F., 82.
Ledebur (major von), 44.
Lefranc (Jean), 142, 143.
Leffe B., 169.
Le Mans F., 68.
Le Meneux F., 53.
Lemonnier (Camille), 171.
Lenglet (Dr), 51, 66, 72, 73.
Lepine F., 45.
Liége B., 164, 167.
Lierre B., 126.
Lille F., 80.
Limousin (Léonard), 13.
Lobbedey (Mgr), 87.
Lorraine F., 93 à 101.
Loti (Pierre), 69.
Louis le Débonnaire, 59.
Louvain B., 106, 111 à 123.
Louvre F., 30.
Lunéville F., 94.
Luçon (S. Em. le cardinal), 71, 72, 73.
Luxembourg B., 172.
Lyautey (général), 94.
Macon, 29, 30.
Magnières F., 100.
Maire F., 100.
Maissin B., 173.
Malines B., 106, 111, 113, 126 à 128.
Manteufel (général von), 188.
Marche (Olivier de la) 168, 178,
Marès (Roland de)., 176.
Maricourt (André de), 34, 36.
Marfaux F., 45.
Marpent F., 82.
Martial de Paris, 150.
Maurupt le Montois F., 42.
Maximilien d'Autriche, 34, 35.
Mercier (cardinal), 103.
Mercure du Rhin, 77.
Messines F., 82.
Meurthe et Moselle F., 100, 101.
Meuse F., 45, 101, 170.
Middelkerke B., 145.
Mille (Pierre), 157.
Monceau s/Sambre B., 167.
Montalembert (de), 14.
Montenach, 46.
Montigny B., 167.
Montmirail F., 44.
Mœterlinck (Maurice), 109.
Moretus, 129.
Morinie (La) B., 185.
Morosini, 187.
Morning Post, 135.
Moselle F., 97.
Mozingarlee F., 82.
Moyen B., 173.
Munster (Westphalie), 134.
Musson B., 173.
Mussy la Ville B., 173.
Nampel F. 26.
Namur B., 165, 166.
Nancy F., 93.
Napoléon Ier, 27.
Neufchâteau B., 173.
New-York Herald., 183.
Nieber (général von), 172.
Nieuport B., 136 à 137.
Nivelles B., 171.

Nogent l'Abbesse, F., 54.
Nomeny F., 97.
Nonnette (La) F., 31.
Nord maritime (*Le*), 87.
Nonnée F., 44.
Nothomb (*Pierre*), 7, 134.
Noyon F., 24.
Nuits en Bourgogne F., 186.
Odent, 33, 34, 37.
Oise F., 16-25.
Orchies F., 82.
Orlande, 131.
Orléans F., 60.
Ornain F., 41.
Orsetti (*comte d'*), 28.
Ostende B., 146.
Ourcq F., 16.
Pailly F., 186.
Parpesac, 56.
Pargney F., 42.
Parthénon (Le), 187.
Parux F., 96.
Patay F., 60.
Pépin-le-Bref, 59.
Pervyse B., 136.
Petitot, 30.
Philippe-Auguste, 59.
Philippe-le-Hardi, 137.
Pigalle, 58.
Pisan (*Christine de*), 198.
Plessis Chamant F., 38.
Powel (*Alexandre*), 120.
Raphaël, 30.
Ramscapelle B., 136.
Raon l'Etape F., 100.
Recquignies F., 82.
Reims F., 50-80.
Remereville F., 172.
Remenonville F., 100.
Renan, 185.
Renaud, 94.
Rethel F., 48.
Reverdin (*Dr*), 73.
Revigny F., 48.
Richard de Bury, 60.
Richebourg F., 81.
Roche Bayard B., 168.
Rockendorf (*comte de*), 186.
Rossignol B., 173.
Rotselaer B., 125.
Rouen F., 62.
Rougé (*de*), 41.
Roulers B., 137, 138.
Rousies F., 82.
Rozelieures F.
Rubens, 128.
Rulles B., 173.
Ruskin, 3.
Saint-Cloud F., 187.
Saint-Hadelin B., 175.
Saint-Dié F., 100, 101.
Saint-Gilles B., 145.
Saint-Gilles-lez-Termonde B., 145.
Saint-Gond F., 43.
Saint-Jérôme, 185.
Saint-Léger-au-Bois F., 26.
Saint-Léger B., 173.
Saint-Nicaise, 59.
Saint-Remi, 59.
Sampigny F., 95.
Saulx-Tavannes (*de*), 186.
Schaffen B., 167.
Schœnmann (*major*), 188.
Schrader (*capitaine*), 29.
Sedan F., 48.
Semel B., 173.
Sempst B., 125, 126.
Senlis, 30, 31, 36, 159.
Sermaize F., 42, 43.
Signeulx B., 173.
Soissons F., 18 à 23.
Sommeilles F., 48.
Sommerfeld (*major von*), 105, 188.
Sommepuy F., 44.
Sommessous F., 44.
Sorups B., 167.

Spielman (*Paul*), 96.
Strasbourg F., 187.
Suippes F., 45.
Surice B., 167.
Tag., 183.
Tacite, 184.
Tamines B., 166.
Telegraaf 125.
Temps (*Le*), 41, 52, 81, 86, 197.
Termonde B., 130-134.
Tesson (*Mathias*), 90.
Thiebault Sisson, 76.
Thierry (*Augustin*), 185.
Thildouck B., 125.
Thinot (*abbé*), 65.
Times (*The*), 55, 183.
Tintigny B., 173.
Touret F., 82.
Tournay B., 108, 115.
Tracy le Mont F., 96.
Tracy le Val F., 25.
Trelinghien B., 82.
Tremoloo B., 125-126.
Troyes F., 159.
Vallois F., 100.
Van Dyck, 128.
Varolles F., 41
Vassimont F., 44.
Vaubecourt F., 48.
Vésale (*André*), 110.
Vetteren B., 134.
Vieille Chapelle F., 81.
Villemetrie F., 30.
Villance B., 173.
Villers aux Vents F. 48.
Villers devant Monzon F., 49.
Vilvorde B., 125.
Visé B., 175.
Vitet, 25.
Vitigès, 185.
Vitrimont F., 100.
Vitry le François F., 44.
Voigt (*général*), 127, 189.
Vosges F., 100.
Wackerzeele B., 125.
Waldersee (*comte de*), 44.
Wallon (Pays) B., 162 à 175.
Wawre B., 172.
Werichter B., 125-126.
Werde B. 125, 126.
Wesemael B., 126.
Wespelaer B., 125.
Westende B., 145.
Wilsele B., 125
Withney-Warren, 156.
Wittenstein (*prince de*) 47. 188.
Wurtemberg (*duc de*), 187.
Yoncq F., 49.
Ypres B., 135, 148 à 163.
Yser B., 135.
Zimmer, 52.
Zuckau (*général von*), 53.

TABLE DES GRAVURES

Planches		Pages
I.	L'Ile de France : Eglise de Berry au Bac	Frontispice.
II.	Notre Dame de Reims : La façade . . .	8
III.	Notre Dame de Reims : Vue de la Cathédrale prise du Nord-Est	9
IV.	Soissons : Une chapelle de la Cathédrale. Débris de colonne dans la nef de la Cathédrale	16
V.	En Champagne et en Lorraine : La maison du général Lyautey, à Crévic. Le village de Maurupt le Montoy	17
VI.	Clermont en Argonne : La ville en ruines. Prisonniers allemands déblayant les décombres	48
VII.	Reims : La chapelle de la Vierge, à Saint-Rémi	49
VIII.	Reims : La grande salle de l'archevêché, XVe siècle	56
IX.	Notre Dame de Reims : Les portails de la façade avant l'incendie	57
X.	Notre Dame de Reims : Les statues des portails de la façade après l'incendie .	64
XI.	Notre Dame de Reims : Intérieur de la grande nef	64
XII.	Notre Dame de Reims : Un des portails de la façade avant l'incendie	64
XIII.	Notre Dame de Reims : Un des portails de la façade après l'incendie	65
XIV.	Notre Dame de Reims : Détails du portail Nord-Est	72

Planches Pages

XV. NOTRE DAME DE REIMS : Les contreforts de la tour occidentale. La salle du Tau reliant la Cathédrale à l'archevêché . . 72

XVI. ALBERT : Clocher de Notre Dame de Brébières 80

XVII. ALBERT : Chœur de Notre Dame de Brébières 81

XVIII. ARRAS : L'Hôtel de ville après le premier bombardement 88

XIX. ARRAS : La façade ogivale de l'Hôtel de ville, avant et après le bombardement . 88

XX. ARRAS : La façade de l'Hôtel de ville sur la Cour. 88

XXI. ARRAS : Le fantôme du Beffroi 88

XXII. ARRAS : Aux abords de l'Hôtel de ville . . 88

XXIII. ARRAS : La porte d'un hôtel privé de la rue St-Géry. Une salle de l'hôpital Saint-Jean 89

XXIV. LOUVAIN : La Collégiale Saint-Pierre et l'Hôtel de ville 112

XXV. TERMONDE : La ville en ruines. 113

XXVI. YPRES : Les Halles aux draps, d'après une gravure du XVIIIe siècle 152

XXVII. YPRES : Les Halles aux draps après le premier bombardement. 152

XXVIII. YPRES : La grande salle des Halles aux draps 160

XXIX. YPRES : La grande salle des Halles aux draps après le dernier bombardement . 161

XXX. NIEUPORT : L'église en ruines. 184

XXXI. NOTRE DAME DE REIMS : Les maisons en ruines dans le périmètre de la Cathédrale . 185

XXXII. SENLIS : La rue Belon. Le Palais de Justice 192

XXXIII. PERVYSE : L'église. Le maître-autel de l'église 193

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION . . . . . Pages 6 à 8

EN FRANCE

L'AME DES VIEILLES PIERRES DE FRANCE . » 12 à 15
L'ILE DE FRANCE . . . . . » 16 à 30
SENLIS . . . . . » 31 à 39
EN CHAMPAGNE . . . . . » 40 à 49
REIMS . . . . . » 50 à 58
NOTRE-DAME DE REIMS . . . . . » 59 à 79
LE NORD DE LA FRANCE — ARRAS . . . » 80 à 92
EN LORRAINE . . . . . » 93 à 101

EN BELGIQUE

L'AME DES VIEILLES PIERRES DE LA BELGIQUE » 105 à 110
LOUVAIN . . . . . » 111 à 123
AERSCHOT — MALINES — ANVERS . . . » 124 à 129
TERMONDE — NIEUPORT . . . . . » 130 à 138
DIXMUDE . . . . . » 139 à 147
YPRES . . . . . » 148 à 163
EN PAYS WALLON — DINANT . . . . » 164 à 175
« GLORIA VICTIS » . . . . . » 176 à 180
LA TRADITION DU VANDALISME ALLEMAND . » 181 à 190
LES RAISONS DU VANDALISME ALLEMAND . » 191 à 199
« PATRIA NON IMMEMOR ! » . . . . . » 200 à 203
INDEX . . . . . » 204 à 209
TABLE DES GRAVURES . . . . . » 210

IMPRIMERIES RÉUNIES, LAUSANNE

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

140216.
HMod
V119v
Author Vachon, Marius.
Title Les villes martyres.